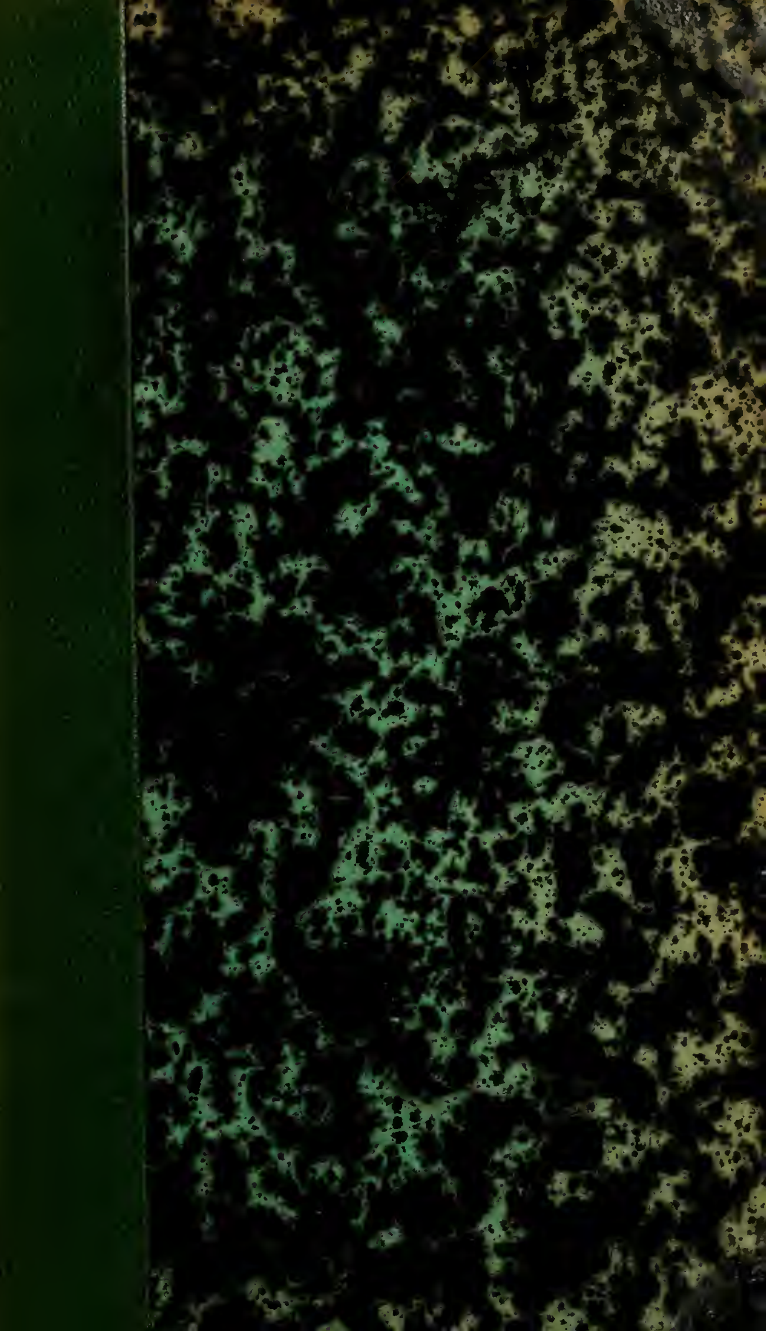






ŒUVRES COMPLÈTES

DE

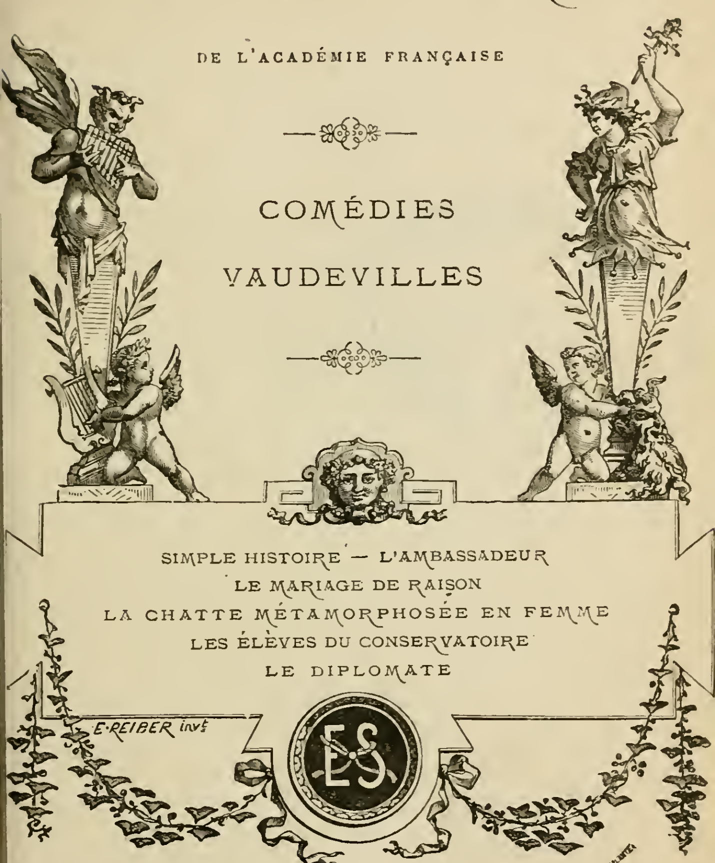
EUGÈNE SCRIBE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

EUGÈNE SCRIBE



DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

COMÉDIES

VAUDEVILLES

SIMPLE HISTOIRE — L'AMBASSADEUR
LE MARIAGE DE RAISON
LA CHATTE MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME
LES ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE
LE DIPLOMATE

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17-19, GALERIE D'ORLÉANS

—16 1881 25.

SIMPLE HISTOIRE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. F. DE COURCY.

Théatre de S. A. R. Madame. — 26 Mai 1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LORD ELMVOOD	MM. GONTIER.
LE DOCTEUR SANDFORT, ancien précepteur de lord Elmvood	FERVILLE.
LORD FRÉDÉRIC, jeune lord, amant de miss Milner.	PAUL.
UN DOMESTIQUE.	BORDIER.
MISS MILNER, pupille de lord Elmvood.	Mlle LÉONTINE FAY.

Dans l'hôtel habité par lord Elmvood et miss Milner.



SIMPLE HISTOIRE

Un riche salon. — Grande porte au fond, deux portes latérales sur le premier plan, et deux croisées latérales sur le second plan. Sur le devant, à gauche de l'acteur, une table couverte d'un riche tapis.

SCÈNE PREMIÈRE.

SANDFORT, ELMVOOD.

SANDFORT.

Oui, morbleu, je vous répète que vous avez eu un grand tort.

ELMVOOD.

Mais, mon cher Sandfort...

SANDFORT.

Vous en avez deux : le premier d'accepter une pareille tutelle, et le second de prendre avec vous une pupille de dix-sept ans.

ELMVOOD.

Eh! le moyen de faire autrement? la fille d'un ancien ami!

SANDFORT.

N'importe, on refuse toujours, et vous aviez vingt raisons

à alléguer; car à trente-trois ans, on est encore un jeune homme. Ensuite, votre position dans le monde, le célibat auquel vous vous êtes engagé, les vœux que vous avez prononcés...

ELMVOOD.

Quoi! vous pensez?...

SANDFORT.

Oui, monsieur, l'ordre de Malte vous compte parmi ses premiers commandeurs. Ce titre seul vous impose des devoirs, des obligations, une sévérité de principes et de conduite à laquelle vous avez dérogé en cette circonstance. J'ai donc raison de vous dire ce que je vous dis depuis trente ans : Vous avez tort.

ELMVOOD.

Mais...

SANDFORT.

Vous avez tort, et je ne sors pas de là. Parce que vous êtes grand seigneur, que vous êtes riche, que vous êtes puissant, vous croyez peut-être que j'oublierai qu'au collège d'Oxford vous avez été mon élève, et que j'ai le droit de vous gronder.

ELMVOOD.

M'en préserve le ciel!

SANDFORT.

A la bonne heure! et cette fois vous avez raison; car, entre nous, voyez-vous, il faut que la partie soit égale; sinon, votre serviteur!

AIR de Préville et Taconnet.

Quand on jugea ma présence inutile,
Quand je quittai la classe où je régnais,
Je voulus bien partager votre asile,
Car de vous seul j'accepte des bienfaits;

Mais vous savez la clause que j'y mets :
De mon humeur je prétends rester maître,
Libre aujourd'hui comme j'étais hier...
Si je donnais, je me tairais peut-être ;
Mais je reçois, j'ai le droit d'être fier.

ELMVOOD.

Rassurez-vous, mon cher professeur, je n'ai pas voulu porter atteinte à votre indépendance ; vous avez le droit de remontrance, c'est vrai ; mais j'ai au moins celui de discuter et de vous répondre.

SANDFORT.

C'est juste, la réplique est permise, comme autrefois dans nos thèses de logique et de théologie.

ELMVOOD.

Eh ! bien donc, puisque vous me rappelez ce temps-là, je vous dirai que ces graves conférences, que vous présidiez au collège avec tant de talent...

SANDFORT.

Vous êtes bien bon.

ELMVOOD.

Vous ont donné dans le monde l'habitude de la controverse et de la discussion. Vous êtes rarement de l'opinion générale, et si je ne craignais de vous fâcher, j'ajouterais...

SANDFORT.

Allez toujours ; je serai enchanté d'entendre la vérité, à charge de revanche.

ELMVOOD.

J'ajouterais que vous, qui êtes la bonté même, vous avez l'air quelquefois d'en manquer, non pas avec moi, mais avec miss Milner, ma pupille ; vous vous plaisez à la contredire ; vous n'êtes jamais de son avis.

SANDFORT.

C'est elle qui n'est jamais du mien ; parce que la raison

et elle ne peuvent pas être d'accord; mais vous, son tuteur, vous êtes aveuglé sur son compte, vous ne voyez que ses perfections.

ELMWOOD.

Et vous, Sandfort, vous ne voyez que ses défauts. Elle en a, je ne puis le nier, mais ils tiennent à sa jeunesse, à son inexpérience, à sa fortune même, qui attire autour d'elle cette foule de jeunes gens à la mode, d'adorateurs passionnés, toujours épris d'une jolie femme et de cent mille livres de rente. Mais à côté de ces légers travers qui frappent vos yeux, que d'excellentes qualités vous ne voulez pas voir!

AIR du vaudeville des Maris ont tort.

Est-il un esprit plus aimable?
Est-il un cœur plus généreux?
Pour la trouver plus excusable,
Interrogez les malheureux!
Et si de ses étourderies
Vous ne voyez que les effets,
C'est qu'elle montre ses folies
Et qu'elle cache ses bienfaits.

SANDFORT.

Eh! qui vous parle de cela, ou qui vous dit le contraire? Ce que je blâme en elle, c'est... c'est vous, c'est votre partialité à son égard, c'est la chaleur avec laquelle vous la défendez, vous que j'ai toujours vu le calme et la gravité mêmes; ce que je blâme surtout, c'est la liberté que vous laissez à une jeune personne de son âge.

ELMWOOD.

Liberté qui ne doit vous blesser en rien, car nos usages l'autorisent.

SANDFORT.

C'est la coutume de Londres, je le sais; et ce n'en est pas mieux pour cela. Chez nos voisins d'outre-mer, en France par exemple, ce n'est pas ainsi qu'on élève une demoiselle : elle ne quitte pas sa mère, elle ne sort jamais seule.

AIR : L'amour qu'Edmond a su me taire.

En France, avant qu'on la marie,
On la surveille avec rigueur;
Il n'est rien qu'on ne sacrifie
A la décence, à la pudeur.

ELMVOOD.

Plus tard, peut-être, elle s'en dédommage,
Et, si j'en crois quelques journaux français,
Des sacrifices du jeune âge
L'hymen souvent paya les intérêts.

SANDFORT.

Fort bien; mais ici, comment justifierez-vous les assiduités de lord Frédéric, ce jeune seigneur si connu par ses duels et ses galantes aventures, et qui, pour avoir été trois mois à Paris, se croit l'oracle du goût et de la mode; ce brillant militaire, qui a fait toutes ses campagnes à Londres dans les boudoirs de nos ladies, ou dans les foyers de l'Opéra? Eh bien! c'est le chevalier, l'amant déclaré de miss Milner; tout le monde le sait; mais ce qu'on ne sait pas encore, et ce dont je ne puis douter, c'est la préférence qu'elle lui accorde.

ELMVOOD.

Il serait vrai?

SANDFORT.

Hier encore, dans cette brillante cavalcade qui se rendait au parc de Saint-James, qu'ai-je aperçu? Lord Frédéric à côté de miss Milner; et celle-ci l'écoutait avec tant d'attention qu'elle en oubliait même le soin de son cheval, l'animal le plus vif et le plus fougueux, qui soudain s'est emporté.

ELMVOOD.

O ciel! elle est blessée!

SANDFORT.

Eh! non, eh! non, vous savez bien le contraire, puisque vous l'avez vue hier au soir, quand elle est revenue de

l'Opéra, où elle était allée avec la tante de Frédéric, qui probablement avait accompagné ces dames. Eh bien! eh bien! qu'avez-vous donc? A peine si vous êtes remis de votre frayeur.

ELMVOOD.

Qui? moi! si vraiment : mais je pensais aux nouvelles que vous venez de m'apprendre. Vous savez que depuis longtemps je cherche à marier ma pupille, et voilà plus de vingt partis qu'elle a refusés. A coup sûr, lord Frédéric n'aurait pas été l'époux que j'aurais désiré pour elle; mais enfin il est d'une grande famille, d'une illustre naissance; et puis, comme vous le dites, s'il est vrai qu'elle l'aime, il n'y a rien à répondre.

SANDFORT.

Oui, morbleu! c'est un mariage qu'il faut faire le plus tôt possible.

AIR du vaudeville des Scythes et les Amazones.

Un étourdi qui prend une coquette;
C'est convenable, et la moralité
Doit elle-même en être satisfaite;
Car si chacun, d'un beau feu transporté,
Eût, hélas! fait un choix de son côté,
Cela nous eût fait deux mauvais ménages.
Mais par cet hymen fortuné,
Ça n'en fait qu'un : en fait de mariages,
C'est, vous voyez, cent pour cent de gagné!

Mais taisons-nous, il ne s'agit plus de parler raison; car voici miss Milner.

SCÈNE II.

LES MÊMES; MISS MILNER, précédée par UN DOMESTIQUE qui porte un tableau.

MISS MILNER, à la cantonade.

Portez chez moi les vases, les porcelaines, et prenez garde de rien abîmer; (Au domestique.) vous, placez là ce tableau.

(Le domestique place le tableau à gauche en entrant.)

ELMVOOD.

Eh! mon Dieu, miss Milner, qu'est-ce donc?

MISS MILNER.

Ah! vous voilà; bonjour, milord, comment avez-vous passé la nuit?

ELMVOOD.

Fort bien, je vous remercie, mais je vois que vous êtes déjà sortie.

MISS MILNER.

Je rentre à l'instant. Je viens de la vente de lady Sydenham; c'était charmant, c'était admirable, nous avons été trois quarts d'heure pour descendre de voiture : une foule, un monde, une cohue de gens comme il faut; et surtout une chaleur!... deux dames se sont trouvées mal. Miss Arabelle, que vous connaissez, et pour laquelle vous avez une admiration particulière...

ELMVOOD.

Miss Arabelle! et vous me dites cela bien gaîment.

MISS MILNER.

D'abord, il n'y avait pas de danger, et puis imaginez-vous qu'elle mettait du rouge, ce qu'on ne savait pas; de sorte qu'elle s'est évanouie sans changer de couleur!

SANDFORT.

Que de légèreté, et quelle folie!

MISS MILNER.

Hein! qui a parlé? pardon! (Lui faisant la révérence.) Si je n'avais pas vu M. Sandford, je l'aurais deviné à l'obligeance ordinaire de ses réflexions; me permettra-t-il de l'en remercier?

SANDFORT.

Je vous permettrais plutôt d'en profiter, si vous étiez femme à user de la permission.

MISS MILNER.

Trop aimable; mais, vous avez beau faire, vous ne me fâcherez pas ce matin; je suis trop heureuse. Imaginez-vous, milord, que j'ai fait des acquisitions charmantes; entre autres, ce tableau que vous désiriez tant, ce fameux portrait de Villiers de l'Isle-Adam, grand-maître de l'ordre de Malte.

ELMVOOD.

O ciel! que dites-vous?

MISS MILNER, montrant le tableau.

Le grand-maître est là!

ELMVOOD, courant au tableau et l'examinant.

Je n'en reviens pas encore; une pareille surprise...

SANDFORT.

Eh bien! milord, vous voilà séduit par une prévenance, une flatterie, comme si le désir de vous causer cette surprise était le seul motif qui l'eût conduite à cette vente. Elle y allait parce que la belle société de Londres s'y était donné rendez-vous; elle y allait pour y paraître, pour y briller; elle y allait parce que lord Frédéric y était.

MISS MILNER.

Et pourquoi pas? parmi nos jeunes gens à la mode, en est-il un plus brave, plus spirituel, qui soit de meilleur ton?

Je conviens qu'à ses hommages se mêle beaucoup de flatterie, et que peut-être tous ses éloges ne sont pas vrais; mais, à n'en croire que la moitié, c'est déjà très-satisfaisant; et si vous aviez entendu ce qu'il me disait ce matin sur cette course de Hyde-Parc, où nous devons aujourd'hui nous trouver ensemble !

ELMVOOD.

Il y a une course à Hyde-Parc?

MISS MILNER.

Eh! oui, sans doute, un pari de dix mille guinées; on en parle depuis un mois; chacun a déjà fait emplette de ses chevaux, de ses livrées...

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant. (ROMAGNESI.)

Que d'équipages élégants!
Jugez quelle magnificence!
Ce sera, dit-on, comme en France
Dans les plus beaux jours de Longchamps.

SANDFORT.

Oui, je connais ce passe-temps;
Mais parmi ceux qui se hasardent
Dans ces lieux de foule inondés,
Quels sont, de grâce, répondez,
Les plus sots, de ceux qui regardent
Ou de ceux qui sont regardés?

MISS MILNER, prête à sortir.

Je vous le dirai à mon retour, car je vais m'occuper de ma toilette.

ELMVOOD.

Un instant, miss Milner, comme votre tuteur, comme votre ami, il faut que je vous parle, ici même, d'un sujet très-important.

SANDFORT.

Je me retire.

ELMVOOD.

Au contraire, je désire que vous soyez présent à notre

conversation ; j'ai besoin que vous m'aidiez de vos lumières.

MISS MILNER.

Quant à moi, je serais désolée de gêner monsieur.

SANDFORT, s'asseyant à gauche du spectateur.

Je reste donc ; car les moindres désirs de milord sont des ordres pour moi.

ELMVOOD, de l'autre côté, près de la table, prenant aussi un siège, et faisant signe à miss Milner d'en faire autant.

Depuis deux ans que vous êtes sous ma tutelle, j'ai pu remarquer en vous de la légèreté, de l'étourderie ; mais j'ai toujours rendu justice à votre extrême franchise ; c'est elle que j'invoque aujourd'hui ; c'est elle seule qui doit dicter votre réponse à la question que je vais vous adresser. Est-il vrai, comme on le dit, que vous aimiez lord Frédéric ?

MISS MILNER.

En vérité, monsieur, une pareille demande a droit de m'étonner ; mais moins encore que le ton avec lequel vous me l'adressez. Je ne vous ai jamais vu avec moi un air aussi froid et aussi sévère.

SANDFORT.

Le ton n'y fait rien ; on vous demande oui ou non.

MISS MILNER.

Est-ce à vous, monsieur, ou à mon tuteur que je dois répondre ?

ELMVOOD.

C'est à moi, à moi seul. Eh bien ! pourquoi hésitez-vous ?

SANDFORT.

Pourquoi ? pourquoi ? c'est bien facile à voir : c'est qu'elle l'aime, c'est qu'elle l'adore.

ELMVOOD.

Enfin, de grâce, répondez ! aimez-vous lord Frédéric ?

MISS MILNER, froidement.

Non, monsieur.

SANDFORT.

Qu'entends-je! vous ne l'aimez pas?

MISS MILNER, de même, et d'un ton résolu.

Non, monsieur, je ne l'aime pas.

SANDFORT.

Eh bien! mademoiselle, je n'en crois pas un mot.

ELMWOOD.

Et pour quelle raison?

SANDFORT.

Je n'en sais rien; mais je suis sûr qu'elle nous trompe.

ELMWOOD.

Quant à moi, miss Milner, qui n'ai aucun motif de douter de votre sincérité, je vous crois; mais je vous demanderai alors pourquoi vous avez encouragé à ce point les assiduités de ce jeune homme?

MISS MILNER.

Je ne sais; pour des motifs que je ne pourrais peut-être m'expliquer moi-même.

ELMWOOD.

Il faut cependant se décider : ou le nommer votre époux, ou ne plus recevoir ses visites.

MISS MILNER.

J'aimerais mieux qu'il pût les continuer.

SANDFORT.

Et pourquoi?

MISS MILNER.

Parce qu'il m'amuse.

SANDFORT, se levant.

O honte! vous l'entendez; si ce n'est pas là de la coquetterie!...

ELMWOOD, se levant, ainsi que miss Milner.

Eh bien! miss Milner, j'exige que vous me promettiez de ne plus revoir lord Frédéric.

MISS MILNER.

Je vous le promets, monsieur.

ELMVOOD.

Dès aujourd'hui.

MISS MILNER.

Dès aujourd'hui! je le voudrais; mais cette course à Hyde-Parc, depuis si longtemps je m'en faisais un plaisir... j'en ai rêvé cette nuit, et puis j'ai promis à lady Seymour, et je ne puis y manquer, car vous savez, monsieur, qu'un engagement antérieur...

ELMVOOD.

Et ceux que vous venez de prendre avec moi, vous n'y attachez aucune importance?

MISS MILNER.

Beaucoup! si vous y en attachez vous-même; mais le sujet dont il s'agit en mérite si peu, que je ne puis croire, milord, que vous, qui d'ordinaire êtes si bon et si indulgent...

ELMVOOD, sévèrement.

Il est des circonstances où l'indulgence est faiblesse, et je vous ai fait connaître mes intentions.

MISS MILNER.

Vos intentions?

SANDFORT.

A la bonne heure, voilà ce qu'il fallait dire tout de suite, et si l'on suivait mes conseils, si vous étiez ma pupille...

MISS MILNER.

Si j'étais votre pupille, monsieur, je...

SANDFORT.

Eh bien! que feriez-vous?

MISS MILNER.

Je ferais... ce que je ferai aujourd'hui, car bien certainement j'irai à cette course.

ELMVOOD.

Et moi, je vous défends de sortir d'aujourd'hui. Je vous le défends, entendez-vous?

(Il entre dans l'appartement à gauche.)

SCÈNE III.

MISS MILNER, SANDFORT.

MISS MILNER.

L'ai-je bien entendu! un pareil langage! C'est la première fois...

SANDFORT.

C'est là le mal.

MISS MILNER.

Lui! lord Elmvood se fâcher contre moi! me parler avec colère!

SANDFORT.

Oh! mon Dieu oui! Il a dit : Je vous le défends; ses propres paroles... il n'y a pas moyen de rien changer au texte.

MISS MILNER.

AIR du vaudeville du *Dîner de garçons.*

Quoi! dans ces lieux, contre mon gré,
Il faut que son ordre m'enchaîne!
Puisqu'il le veut, je resterai,
J'obéis, mais non pas sans peine.

SANDFORT.

Fort aisément je le conçois :
Le sacrifice est des plus rudes;
Il veut, abusant de ses droits,
Que vous soyez raisonnable une fois...
C'est déranger vos habitudes.

MISS MILNER.

Monsieur...

SANDFORT.

C'est fâcheux; mais quand on a un tuteur, et un tuteur qui montre du caractère, ce qu'on a de mieux à faire, c'est de céder.

MISS MILNER.

Si je cède, monsieur, ce n'est point dans la crainte de son ressentiment; mais dans la crainte de l'affliger en lui désobéissant.

SANDFORT.

A la bonne heure! vous avez raison; il vaut mieux le prendre comme cela. C'est ce que nous appelons une capitulation d'amour-propre.

MISS MILNER.

Moi, de l'amour-propre?

SANDFORT.

Ou, si vous l'aimez mieux, une retraite honorable et prudente. On se retranche dans les sentiments et dans le sublime, quand on ne peut pas faire autrement.

MISS MILNER.

Il me semble, monsieur, que si je voulais faire autrement, cela dépendrait de moi.

SANDFORT.

Je ne le pense pas.

MISS MILNER.

Et qui m'empêcherait de répondre à l'invitation de lady Seymour? de me rendre ce matin à cette partie de plaisir où je suis attendue?

SANDFORT.

Qui vous en empêchera? vous-même.

MISS MILNER.

Moi?

SANDFORT.

Oui, sans doute; vous réfléchirez aux ordres de votre tuteur, à la défense qu'il vous a faite; défense très-sage et très-judicieuse, que je louerais davantage encore, si la modestie me le permettait.

MISS MILNER.

Je comprends, c'est monsieur qui la lui a suggérée.

SANDFORT.

Comme vous dites; conseils purement désintéressés, et pour lesquels je ne demande pas même de reconnaissance; ma satisfaction intérieure me suffit.

MISS MILNER.

Votre satisfaction; et laquelle?

SANDFORT.

AIR : On dit que je suis sans malice. (*Le Bouffe et le Tailleur.*)

J'ai pour moi l'heureuse pensée
Que vous allez être forcée,
Malgré vous, indirectement,
De m'obéir en ce moment.

MISS MILNER.

Vous, monsieur, me parler en maître!
Alors, je dois le reconnaître,
Je vous devrai donc un plaisir,
Celui de vous désobéir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE.

Madame, on demande à vous parler.

MISS MILNER.

Et qui donc?

LE DOMESTIQUE.

Lord Frédéric.

MISS MILNER, avec joie.

Lord Frédéric! ah! tant mieux.

SANDFORT.

Miss Milner sait bien qu'il lui est défendu de le recevoir; mais vous pouvez avertir lord Elmvood. Où est-il en ce moment?

LE DOMESTIQUE.

Il s'est enfermé dans son cabinet pour lire des papiers qu'un courrier venait de lui apporter. Il ne veut recevoir personne, et ne descendra que pour le dîner.

SANDFORT.

Alors, j'en suis fâché pour le jeune seigneur; mais vous pouvez lui dire qu'il n'y a personne au logis. Allez.

(Le domestique va pour sortir.)

MISS MILNER.

George, restez. (A Sandfort.) Je voudrais savoir, monsieur, qui vous a permis de donner des ordres à mes gens?

SANDFORT.

Qu'est-ce à dire, mademoiselle? Qu'est-ce que cela signifie?

MISS MILNER.

Que je suis chez moi.

SANDFORT.

D'accord. Cet hôtel vous appartient; mais il me semble qu'en l'absence de milord...

MISS MILNER.

C'est à moi seule de commander; j'en ai le droit, et j'en use. (Au domestique.) Dites à lord Frédéric que je serai charmée de le recevoir. Allez.

(Le domestique sort.)

SANDFORT.

Quoi, mademoiselle! une pareille audace! braver ainsi la défense de votre tuteur!

MISS MILNER.

C'est à lui seul, et non à ses conseillers intimes que je dois compte de ma conduite.

SANDFORT.

Vous ne connaissez point lord Elmvood; et quand il sera instruit de ce qui se passe, car il le saura...

MISS MILNER.

Je n'en doute point, et déjà, je le suppose, vous avez préparé votre rapport.

SANDFORT.

Des rapports; et pour qui me prenez-vous?

AIR : Un page aimait la jeune Adèle. (Les Pages du duc de Vendôme.)

Moi, des rapports! vous êtes mal instruite;
Sachez, morbleu! que le docteur Sandfort,
Des gens, tout haut, peut blâmer la conduite,
Mais n'a jamais su faire de rapport.
Il est des gens, bien francs en apparence,
Qui, lorsque hélas! on les blessa,
Pour mieux vous perdre, attendent votre absence;
Pour attaquer, moi, j'attends qu'on soit là!

(Il rentre dans l'appartement à droite.)

SCÈNE V.

MISS MILNER, FRÉDÉRIC.

MISS MILNER.

A merveille; je l'ai mis en fuite, et le champ de bataille me reste. (A lord Frédéric qui entre, et qui la salue respectueusement.) Lord Frédéric! Je ne m'attendais pas, monsieur, au plaisir de cette visite.

FRÉDÉRIC.

Aussi, n'aurais-je pas pris la liberté de me présenter; mais je viens par ordre supérieur. Un message important que lady Seymour, ma tante, m'a chargé de vous transmettre, et je me suis empressé d'obéir; car vous savez que les ordres des dames...

MISS MILNER.

Oh! je sais, milord, que vous êtes la galanterie même.

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France, et si j'ai obtenu quelques succès, c'est à cela seul que je les dois; parce que vous sentez bien que toutes nos ladies, qui sont habituées à la gravité et à la pesanteur nationales, voyant tout à coup un jeune gentleman, qui joint à un fond anglais des formes parisiennes, elles n'y sont plus, cela les trouble, les étonne, et on ne peut plus se défendre.

MISS MILNER.

C'est un succès de surprise.

FRÉDÉRIC.

Comme vous dites; il est vrai que cela m'a valu quelques querelles de la part des maris, et de nos jeunes lords, qui m'appellent fat!

MISS MILNER.

Fat!

FRÉDÉRIC.

Oui, fat! c'est un mot français qui veut dire un homme aimable, un homme aimé des dames; aussi je trouve l'expression originale, et je fais gloire d'être fat, d'autant que ça ne m'empêche pas d'être brave, et depuis les trois coups d'épée que j'ai donnés, et les deux que j'ai reçus, on me permet d'être fat à volonté.

MISS MILNER.

Je ne vois pas en effet qui pourrait s'opposer...

FRÉDÉRIC.

Nous avons mon oncle Clarendon, un pair du royaume; véritable Anglais qui de sa nature est toujours de l'opposition, et qui goûte peu mes manières françaises; aussi nous sommes brouillés : vous ne croiriez pas qu'il refuse de payer mes dettes.

MISS MILNER, riant.

Vous en avez donc, et beaucoup?

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France, parce que, voyez-vous, à Paris, cela s'apprend si facilement! mais à dater de mon mariage, je deviens raisonnable, et vous savez mieux que personne de qui dépend ma raison.

MISS MILNER.

Moi! milord, je n'en sais rien, je vous jure. Mais revenons au message dont vous a chargé lady Seymour.

FRÉDÉRIC.

Comment, je ne vous en ai pas encore parlé! c'est admirable; mais à qui la faute? A vous seule qui me faites tout oublier. Je voulais donc vous prévenir que lady Seymour viendra vous prendre ici à deux heures, pour se rendre à Hyde-Parc.

MISS MILNER.

A Hyde-Parc... je suis désolée; mais je voulais vous prévenir qu'il m'est impossible de m'y rendre.

FRÉDÉRIC.

O ciel! que me dites-vous, et pour quelle raison?

MISS MILNER.

Pour une raison très-grave! j'ai une migraine, des vapeurs qui me font souffrir horriblement.

FRÉDÉRIC.

Cela n'est pas possible : je ne puis croire à une pareille indisposition.

MISS MILNER.

Comment, milord, vous ne croyez pas aux vapeurs et aux migraines?

FRÉDÉRIC.

Non, madame, depuis mon voyage en France; et j'en appelle à vous-même et à votre miroir; jamais vous n'avez été plus jolie.

MISS MILNER.

Vraiment! Alors, c'est dommage; car décidément, il ne m'est pas permis...

FRÉDÉRIC.

Pas permis! Eh! qui donc peut vous en empêcher? J'y suis! lord Elmvood, votre sévère tuteur.

AIR : Restez, restez, troupe jolie. (*Les Gardes-Marine.*)

Est-il donc vrai, comme on l'assure,
Qu'il est soupçonneux et jaloux?
Est-il vrai qu'il vous fait l'injure
De vous tenir sous les verrous?
C'est un vrai scandale chez nous.
Ici, grâce à nos lois fidèles,
Les droits de tous sont respectés,
Et nous ne permettons qu'aux belles
D'attenter à nos libertés.

Enfin, il paraît que c'est un véritable tuteur à l'italienne; et vous savez comment on les traite.

MISS MILNER.

Je sais, monsieur, que, depuis mon enfance, il veille sur moi avec la tendresse d'un père et d'un ami. Au milieu des circonstances les plus difficiles, c'est sa prudence qui a conservé, qui a augmenté mon héritage. Dans cette maladie si dangereuse qui mit mes jours en péril, c'est à ses soins que je dus la vie. Enfin, monsieur, c'est le meilleur des hommes, la perfection même. Mais, pardon de vous parler

ici de perfection; il est des genres de mérite trop graves et trop sérieux pour que ni vous ni moi puissions jamais y atteindre; et ce que nous avons de mieux à faire, c'est de les respecter sans les comprendre.

FRÉDÉRIC.

Je vois, d'après votre raisonnement, que votre tuteur a un genre de mérite incompréhensible, et je le croirais assez d'après les bruits qui courent dans le monde.

MISS MILNER.

Des bruits sur lui!... Et que peut-on dire?

FRÉDÉRIC.

Quoi! vous ne le savez pas? On dit que ce grave tuteur, cet homme si admirable, qui tient de la perfection et presque de la Divinité, est amoureux comme un simple mortel.

MISS MILNER.

Amoureux! et de qui?

FRÉDÉRIC.

Dans ces cas-là, on ne sait jamais au juste, parce que souvent les personnes elles-mêmes n'en sont pas bien sûres; mais on cite surtout miss Arabelle, cette jeune prude si sévère et si froide.

MISS MILNER.

Miss Arabelle! ce n'est pas possible. Oubliez-vous, monsieur, que lord Elmvood est engagé dans l'ordre de Malte, et que les vœux qu'il a prononcés l'empêchent de jamais se marier?

FRÉDÉRIC.

Je le sais comme vous; mais cela n'empêche pas d'être amoureux et de s'occuper d'une jolie femme.

MISS MILNER.

Comment! vous pensez que miss Arabelle...

FRÉDÉRIC.

Franchement, je le croirais assez; une prude a des attraits pour un sage : en l'aimant il croit encore aimer la vertu, et c'est commode pour les principes. Du reste, lord Elmvood ne perd pas une occasion de louer miss Arabelle, et de la citer partout comme un modèle à suivre.

MISS MILNER.

Il est vrai.

FRÉDÉRIC.

Au point qu'il approuve en elle ce qu'il blâme dans les autres. Tenez, aujourd'hui, par exemple, cette fête brillante où l'on vous défend d'assister; elle y sera, et certainement lord Elmvood trouvera cela tout naturel.

MISS MILNER.

Vous croyez?

FRÉDÉRIC.

Tandis que vous, il vous est défendu de vous amuser; vous êtes sa pupille. Et si vous saviez cependant de quels plaisirs il prétend vous priver!... Ce spectacle si varié et si piquant, ce monde, cette foule, ces riches landaus, ces brillantes cavalcades qui entourent votre char et qui vous servent d'escorte; cette arène magnifique, où mille femmes viennent disputer le prix des grâces et de la parure, et où vous verrez tous les regards vous chercher et vous proclamer la plus belle!

MISS MILNER.

La plus belle; c'est pourtant bien séduisant, surtout si miss Arabelle y doit être.

FRÉDÉRIC.

Elle y sera, je vous le jure; car elle l'a promis à lady Seymour. Ces dames doivent s'y rencontrer.

MISS MILNER.

Eh bien! j'irai, j'irai aussi, quand je devrais forcer mon tuteur à m'y accompagner; je vous le promets maintenant.

FRÉDÉRIC.

Et maintenant je suis le plus heureux des hommes. Je cours prévenir lady Seymour, et je reviens avec elle. Adieu, adieu, je reviens à l'instant.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

MISS MILNER, seule.

Au fait, il a raison, lord Elmvood est mon tuteur; mais il n'est pas mon maître, je ne suis pas son esclave, et s'il osait me refuser, je lui dirais que je le v..., ou plutôt je ne vois pas pourquoi je lui demanderais cette permission; il ne doit descendre de son cabinet que pour dîner, je cours à ma toilette... par bonheur ma nouvelle parure est délicieuse, le chapeau le plus à la mode! c'est bien fait, je serai charmante... ce n'est pas pour moi, ça m'est égal, je n'y tiens pas; mais nous verrons ce que dira miss Arabelle. Oui, courons vite. Dieux! lord Elmvood.

SCÈNE VII.

MISS MILNER, ELMVOOD.

ELMVOOD.

Ah! vous voici, miss Milner, le ciel en soit loué!

MISS MILNER.

Et pourquoi donc, monsieur? (A part.) Allons, du courage et de la fermeté!

ELMVOOD.

J'avais entendu de mon cabinet le bruit d'une voiture, et je craignais que ce ne fût la vôtre; pardon d'avoir pu vous

soupçonner. Je vois à votre toilette que vous n'avez pas même eu l'idée de me désobéir; je vous en remercie, miss Milner; car c'eût été une offense que je n'aurais jamais pardonnée, et si vous saviez combien je suis malheureux quand il faut me fâcher contre vous, combien il m'en coûte de vous traiter avec sévérité !

MISS MILNER.

Vous, monsieur!

ELMVOOD.

Mais daignez m'écouter maintenant, et permettez-moi de me justifier à vos yeux.

MISS MILNER, *à part.*

O ciel! voilà à quoi je ne m'attendais pas. (*Haut.*) Vous, milord! vous justifier auprès de moi!

ELMVOOD.

Oui, votre réputation est un bien qui m'a été confié et dont je suis responsable; c'est la plus belle dot que je puisse offrir à celui que vous choisirez, et je veux qu'elle lui soit remise comme vos autres richesses, pure et intacte.

AIR : T'en souviens-tu ?

Voilà pourquoi, me montrant si sévère,
J'ai ce matin dérangé vos plaisirs,
Moi, cependant, qui d'ordinaire
Vole au-devant de vos désirs.
Jugez alors si je vous aime,
Puisque l'espoir seul de vous protéger
Aujourd'hui m'a fait braver même
La crainte de vous affliger!

Il m'a donc semblé que les assiduités de lord Frédéric...

MISS MILNER.

Lord Frédéric?... ne vous ai-je pas dit, milord, ce que je pensais de lui?

ELMVOOD.

M'avez-vous dit votre pensée tout entière? Peut-être avez-

vous été retenue par la présence de Sandfort, par la crainte de voir désapprouver votre choix?... mais vous êtes seule avec moi, avec votre ami, avec celui qui donnerait ses jours pour vous, et qui d'avance vous assure de son consentement. Eh! quoi, vous vous taisez; allons, miss Milner, ma fille, mon enfant, ne craignez rien, quand votre aveu devrait m'affliger, votre confiance est déjà un bonheur, et je serai toujours heureux par l'idée seule que vous allez l'être.

MISS MILNER.

Et je le suis en effet; car jamais rien n'a été plus doux pour mon cœur que l'amitié que vous me témoignez en ce moment.

ELMVOOD.

Eh bien donc, répondez-moi; lord Frédéric serait-il l'époux de votre choix? a-t-il reçu de vous quelque espérance?

MISS MILNER.

Lord Frédéric n'est pas celui que je choisirais. Je n'ai jamais encouragé sa tendresse; mon seul désir est de rester auprès de vous comme je suis, et de vous obéir en tout.

ELMVOOD.

M'obéir! Eh bien, dans ce moment, j'exige une preuve de votre soumission et de votre amitié. Habillez-vous, et allez à cette fête où l'on vous attend.

MISS MILNER.

Que dites-vous?

ELMVOOD.

C'est moi maintenant qui vous le demande et qui vous en supplie.

MISS MILNER.

Ah! je ne suis pas digne de tant de bonté, je ne la mérite pas; cette fête maintenant me serait odieuse : permettez-moi de ne pas vous quitter, de passer ma journée ici avec vous en famille.

ELMVOOD.

Vous m'accuserez encore d'être l'ennemi de vos plaisirs.

MISS MILNER.

Oui, si vous me forcez à sortir : ainsi, vous n'insisterez plus, n'est-ce pas? je reste.

ELMVOOD.

Si telle est vraiment votre volonté...

MISS MILNER.

Oui, ma volonté, mon désir, je n'en ai pas d'autre.

ELMVOOD.

Eh bien! tant mieux; car je voulais vous parler, ainsi qu'à Sandfort, d'un événement très-important pour moi, d'un changement qui arrive dans ma fortune.

MISS MILNER.

Parlez vite... Quel bonheur! j'ai donc aussi une part dans votre confiance? Eh bien! monsieur...

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; UN DOMESTIQUE, annonçant.

LE DOMESTIQUE.

Lord Frédéric.

MISS MILNER, à part.

Lord Frédéric! ah! mon Dieu, je l'avais oublié.

FRÉDÉRIC.

J'ai l'honneur de saluer lord Elmvood que je ne croyais pas être assez heureux pour rencontrer. (A miss Milner.) Comment, miss, vous n'êtes pas encore prête? ces dames sont en bas qui vous attendent; et j'ai réclamé l'honneur de vous donner la main. (Regardant lord Elmvood.) Eh bien! est-ce arrangé? est-ce convenu? Monsieur nous priverait-il de sa présence, ou est-il des nôtres? vient-il avec nous?

ELMVOOD.

Où donc?

FRÉDÉRIC.

A Hyde-Parc, à cette course si brillante où miss Milner m'a permis d'être son chevalier.

ELMVOOD.

Vous, son chevalier!

MISS MILNER, à lord Elmvood.

Oui, monsieur; (A lord Frédéric.) mais je voulais vous dire...

FRÉDÉRIC.

Oh! je n'accepte pas d'excuse, j'ai votre parole.

ELMVOOD.

Je croyais que miss Milner m'avait dit qu'elle n'avait aucun engagement; il paraît qu'elle aura oublié...

FRÉDÉRIC.

Oublié, c'est impossible; car c'est aujourd'hui, c'est ici même que miss Milner a daigné me promettre...

ELMVOOD.

Aujourd'hui! comment, monsieur nous avait déjà fait l'honneur de nous rendre visite?

FRÉDÉRIC.

Oh! mon Dieu, oui; il n'y a qu'un instant, je me suis présenté; par malheur vous n'y étiez pas, c'est votre aimable pupille qui en votre absence a daigné me recevoir.

ELMVOOD.

Vous recevoir... (A demi-voix à miss Milner.) ici même, aujourd'hui; quand ce matin vous m'aviez juré... ah! miss Milner!...

MISS MILNER.

Permettez, monsieur, je dois avant tout vous expliquer...

ELMVOOD.

C'est inutile; il est déjà fâcheux que pour me persuader vous ayez besoin d'explication; autrefois un mot aurait

suffi; mais, comme je vous le disais tout à l'heure, je n'ai jamais prétendu vous contraindre; permis à vous d'aller à cette fête avec lady Seymour et avec monsieur.

FRÉDÉRIC.

C'est admirable! vous êtes le modèle des tuteurs. Eh bien! partons-nous?

MISS MILNER.

Non, monsieur; (Regardant lord Elmvood.) j'espère que plus tard on pourra m'entendre; mais, en attendant, je vous prie de faire mes excuses à lady Seymour et à ces dames; car, bien décidément, je reste ici, et je ne sortirai pas.

(Elle fait la révérence et sort.)

SCÈNE IX.

ELMVOOD, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Comment, milord, elle s'éloigne, elle refuse de nous suivre à cette fête, qui tout à l'heure encore était l'objet de tous ses vœux! Qu'est-ce que cela signifie?

ELMVOOD.

Cela signifie qu'elle a changé d'idée.

FRÉDÉRIC.

Non, morbleu! ce n'est pas naturel; ni moi, ni ces dames ne serons dupes d'une pareille conduite; sa réponse était dictée par vous, et ce consentement que vous donniez, en apparence, et avec tant de générosité, n'était qu'un prétexte adroit.

ELMVOOD.

Un prétexte!... Je pourrais vous répondre, monsieur, que je suis maître ici, et que quand je commande, chacun obéit; mais en supposant, comme vous le dites, que j'aie besoin

de prétexte, il me semble que je n'en manquerais point, et que, comme tuteur de miss Milner, j'aurais droit de défendre les visites et les assiduités d'un jeune homme dont j'ignore même les intentions et les motifs.

FRÉDÉRIC.

Si, jusqu'ici, monsieur, j'ai tardé à me déclarer, c'est que ma position ne me le permettait pas; c'est que je sollicitais un régiment que je n'ai encore pu obtenir; c'est que brouillé avec lord Clarendon, le chef de ma famille, je craignais qu'il ne refusât son consentement; mais, puisque vous l'exigez, monsieur, je viens formellement vous demander miss Milner en mariage; je vous déclare que je l'aime, que je l'adore, que je suis aimé...

ELMVOOD.

Aimé! et quelles raisons avez-vous de le croire?

FRÉDÉRIC.

Là-dessus, monsieur, c'est moi que cela regarde. Dieu merci, je m'y connais, et j'ai su lire dans son cœur; mais si, après un tel aveu, vous hésitez encore, si vous refusez un parti aussi brillant qu'honorable, modestie à part, parce qu'en affaires la vérité avant tout... si vous refusez enfin d'agréer ma recherche, je commencerai à croire à un bruit auquel, pour votre honneur, je refusais d'ajouter foi : c'est que vous êtes amoureux, non pas comme on le dit, de miss Arabelle, mais de votre pupille elle-même.

ELMVOOD.

Moi! monsieur, on pourrait supposer!... apprenez que, dans ma position, un tel doute est une offense.

FRÉDÉRIC.

Comme vous voudrez, monsieur; mais si je me suis trompé, il faut me le prouver autrement que par des discours; car, malgré la sévérité de vos principes, je vous déclare que je n'ai point de confiance dans les protestations d'un tuteur hypocrite.

ELMVOOD.

Et moi, monsieur, heureusement pour vous, je n'attache pas d'importance au discours d'un fat.

FRÉDÉRIC.

Un fat! encore un qui emploie l'expression; eh bien! oui, monsieur, je suis un fat; car tel est mon plaisir, et je ne vois pas pourquoi, dans l'Angleterre, qui est le pays de la liberté, il ne serait pas permis à chacun d'être comme il lui plaît; je suis ainsi parce que je le trouve bon, et je vous demanderai raison de ce que vous le trouvez mauvais.

ELMVOOD.

Vous auriez fort à faire, monsieur, s'il vous fallait chercher querelle à tous ceux qui partagent mon opinion sur votre compte. Dans tous les cas, vous me trouverez toujours à vos ordres.

FRÉDÉRIC.

Aujourd'hui même, milord, à moins que, sur-le-champ, vous ne me donniez votre consentement pour épouser votre pupille.

ELMVOOD.

Voilà une condition qui rend le mariage impossible.

FRÉDÉRIC, se couvrant.

Et c'est ce que nous verrons; car je vous déclare que malgré vous-même, malgré votre tyrannie, miss Milner sera à moi; et quand je devrais la soustraire à votre pouvoir, l'enlever de ces lieux...

ELMVOOD, mettant aussi son chapeau.

L'enlever! enlever miss Milner! c'est trop fort, monsieur; et si je ne me respectais moi-même, je vous aurais déjà fait chasser par mes gens; mais vous avez besoin d'une leçon, et c'est un soin que je me réserve. Sortons.

SCÈNE X.

LES MÊMES ; SANDFORT.

SANDFORT.

Eh bien! eh bien! où courez-vous donc ainsi, comme des étourdis?

FRÉDÉRIC.

Ne faites pas attention. C'est une demande en mariage que je vais faire à monsieur.

ELMWOOD.

Oui, Sandford, nous avons à sortir ensemble. Laissez-nous.

SANDFORT.

Non, parbleu! je saurai auparavant ce dont il s'agit, et quelle est cette calèche qui depuis une heure est à la porte, et où sont des dames qui s'impatientent.

FRÉDÉRIC.

Dieu! lady Seymour, ma respectable tante. Milord, je vais lui faire mes excuses, la prier de partir sans miss Milner et sans moi; de là je passe chez un ami, et dans un quart d'heure je serai ici dans votre jardin avec deux témoins.

SANDFORT.

Deux témoins!

AIR du vaudeville de Turenne.

Vous voulez donc vous battre, je suppose?

FRÉDÉRIC.

Comme vous dites, dans l'instant.

SANDFORT.

Quoi! vous pouvez d'une pareille chose
Parler aussi tranquillement?

FRÉDÉRIC.

Eh! pourquoi pas? il est permis, je pense,
De se brûler la cervelle en riant.
Moi, j'y suis fait.

SANDFORT.

Et depuis quand?

FRÉDÉRIC.

Mais... depuis mon voyage en France.

(Il sort.)

SCÈNE XI.

ELMVOOD, SANDFORT.

SANDFORT.

Qu'est-ce que cela signifie? Depuis quand avez-vous des relations avec un pareil étourdi? Est-ce que vous savez avec qui il va se battre?

ELMVOOD, froidement.

Oui, c'est avec moi.

SANDFORT.

Bonté de Dieu! que m'apprenez-vous là?

ELMVOOD.

Taisez-vous, Sandford, taisez-vous. Il n'y a pas moyen de faire autrement; mon honneur, celui de miss Milner...

SANDFORT.

Miss Milner! j'en étais sûr. C'est elle qui est cause de tout.

ELMVOOD.

C'est ce qui vous trompe, c'est moi qui ai insulté, qui ai outragé ce jeune homme; je l'ai menacé de le mettre à la porte, de le faire chasser par mes gens; et, entre gentilshommes, ce sont des injures qui ne se pardonnent point.

SANDFORT.

Et que m'importe à moi? Est-ce que vous croyez que je le souffrirai?

ELMWOOD.

Sandfort! au nom du ciel! si l'on vous entendait...

SANDFORT.

Et je veux qu'on m'entende, je veux que l'on connaisse votre extravagance, votre folie, je veux que l'univers entier...

SCÈNE XII.

Les mêmes; MISS MILNER.

MISS MILNER.

Ah! mon Dieu! d'où vient ce bruit? et qu'y a-t-il donc?

SANDFORT.

Ce qu'il y a, mademoiselle, ce qu'il y a...

ELMWOOD, lui mettant la main sur la bouche.

Sandfort, je vous en conjure...

SANDFORT.

Je me tairai, milord, je me tairai pour votre honneur; mais il n'en est pas moins vrai que je l'avais prévu, que je l'ai toujours dit; et sans les caprices, sans les inconséquences de mademoiselle, le plus honnête homme d'Angleterre ne serait pas exposé à aller aujourd'hui se couper la gorge avec un étourdi.

MISS MILNER.

O ciel! que dites-vous?

SANDFORT.

Eh bien! oui, c'est plus fort que moi, je ne peux pas me taire. Tel que vous le voyez; il va dans l'instant même se battre avec lord Frédéric.

MISS MILNER.

C'est fait de moi. Je me meurs !

ELMVOOD.

Sandfort ! elle se trouve mal.

SANDFORT, allant à elle.

Eh non ! morbleu ! eh non ! Il ne s'agit pas de cela ; il faut le détourner de ce dessein, il faut qu'il y renonce ! il faut qu'il nous donne sa parole, et encore il nous la donnerait que je n'y croirais pas ; car je n'ai plus de confiance en lui ni en son caractère. Lui qu'engagent des vœux sacrés et solennels ; lui ! un chevalier de Malte, aller se battre pour une femme !

MISS MILNER.

Grand Dieu ! c'est pour sa pupille !

SANDFORT.

Et pour qui donc ? à coup sûr ce n'est pas pour moi. Mais s'il est sourd à nos prières, s'il résiste à notre amitié, j'ai mon projet, je saurai bien l'en empêcher. (A lord Elmvood.) Milord, je ne vous quitte pas, je vous suivrai partout, je m'attache à vos pas ; je me mettrai entre vous deux ; et si je suis tué, vous penserez quelquefois à votre vieux précepteur et à la dernière leçon qu'il vous aura donnée.

MISS MILNER, joignant les mains.

Monsieur Sandfort, monsieur Sandfort, je vous demande pardon d'avoir jamais pu vous offenser.

SANDFORT.

Eh ! il n'est pas question de pardon, il faut qu'il nous réponde. (Regardant par la fenêtre.) Dieu ! lord Frédéric qui entre dans le jardin. (Allant à lord Elmvood qui veut sortir.) Milord, vous ne sortirez pas d'ici.

ELMVOOD.

Mes amis, mes chers amis, un instant de réflexion vous prouvera à tous deux qu'il est impossible que ce combat

n'ait pas lieu. Mais pourquoi d'avance vous alarmer? considérez combien il y a peu de duels vraiment funestes.

MISS MILNER.

Quelles qu'en soient les suites, c'est moi, milord, c'est moi qui serai éternellement malheureuse; car j'aurai été la cause de ce combat; et s'il renversait toutes mes espérances, s'il devait me donner le coup de la mort, ne renonceriez-vous pas à ce cruel dessein?

ELMWOOD.

Que dites-vous?

MISS MILNER.

Qu'il est quelqu'un au monde qui possède mes plus chères affections; l'idée seule que ses jours sont menacés me ferait tout sacrifier; et s'il faut vous avouer enfin un amour que je n'ai pu vaincre...

ELMWOOD.

Achevez.

MISS MILNER.

Ah! j'en rougis de honte; mais les dangers rendent cet aveu nécessaire, j'aime...

SANDFORT.

Eh! qui donc, malheureuse?

MISS MILNER.

Lord Frédéric.

SANDFORT.

Eh bien! qu'est-ce que je vous disais ce matin? et que de peine n'a-t-il pas fallu pour le lui faire avouer!

ELMWOOD.

Je ne vous cache pas, miss Milner, que je suis profondément affecté de tant de ruses et tant de contradictions, moi qui tout à l'heure encore vous suppliais de me dire la vérité.

MISS MILNER.

Je ne suis pas digne de votre amitié, monsieur, et dès ce moment abandonnez-moi.

ELMVOOD.

Non, pas en ce moment; car, grâce à vous, je connais enfin le moyen d'assurer votre bonheur : oui, mademoiselle, je vous promets, et je ne vous tromperai pas, quoique vous m'ayez si souvent trompé vous-même, que dès ce moment lord Frédéric ne court aucun danger : au prix du monde entier, je ne voudrais pas maintenant mettre ses jours en péril. Vous pouvez, Sandfort, me laisser sortir; je vais le trouver, et j'espère que vous serez tous contents de moi. Adieu.

SCÈNE XIII.

MISS MILNER, SANDFORT.

SANDFORT.

Mademoiselle, je ne risquerai pas un mot sur ce qui vient de se passer; car, dans ce moment-ci, j'ai trop d'avantage, et, en ennemi généreux, je ne veux pas en profiter; mais comme depuis longtemps je cherche à connaître le cœur humain, surtout celui des femmes, je vous demanderai seulement, pour mon instruction et mes études particulières, pourquoi, lorsqu'on vous offrait lord Frédéric pour mari, vous n'avez jamais voulu en entendre parler, et pourquoi maintenant...

MISS MILNER.

Pardon, monsieur Sandfort; je suis si troublée, si inquiète... Quelle idée lord Elmvood va-t-il avoir de moi? lui qui est si noble, si généreux!

SANDFORT.

Cette fois vous avez raison; et voilà un sujet du moins

sur lequel nous n'aurons pas de dispute; c'est le premier.

MISS MILNER.

Croyez-vous, monsieur Sandfort, que cela s'arrange?

SANDFORT.

Parbleu! maintenant il n'y a plus rien à craindre, et tout va se terminer à l'amiable. Votre tuteur racontera à lord Frédéric ce que vous venez de lui avouer; il lui apprendra que vous l'aimez.

MISS MILNER.

Comment, monsieur, vous croyez qu'il le lui dira?

SANDFORT.

Le moyen de faire autrement?

MISS MILNER.

Voilà ce qui me désespère... s'il avait pu ne pas lui en parler, le lui laisser ignorer...

SANDFORT.

C'est cela, pour qu'ils se disputent encore.

MISS MILNER.

Non vraiment, et j'espère bien qu'il ne sera plus question de duel et de combat. (On entend un coup de pistolet.) Dieu! que viens-je d'entendre? lord Elmvood m'a donc trompée! (Sandfort court à la fenêtre qu'il ouvre, et il regarde dans le jardin.) Eh bien! est-il blessé?

SANDFORT.

Qui? lord Frédéric?

MISS MILNER.

Eh non! lord Elmvood.

SANDFORT.

Grâce au ciel, je les vois tous les deux; les témoins les entourent; ils s'embrassent, ils se séparent : l'un revient de ce côté, et l'autre remonte à cheval.

MISS MILNER.

Dieu soit loué! et vous êtes bien sûr qu'il ne lui est rien arrivé?

SANDFORT.

A lord Frédéric?

MISS MILNER.

Eh non! je vous parle de lord Elmvood, de mon tuteur, de celui à qui je dois tout.

SANDFORT.

Eh! tenez, le voici.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; ELMVOOD.

MISS MILNER, courant à lui.

Ah! c'est vous, milord! qu'est-il donc arrivé?

ELMVOOD.

Rassurez-vous : celui que vous aimez n'a couru aucun danger.

SANDFORT.

Mais ce bruit que nous venons d'entendre?

ELMVOOD.

En essuyant le feu de lord Frédéric, je lui ai accordé la satisfaction qu'il me demandait.

SANDFORT.

Ah! milord! je ne vous reconnais pas là; c'était manquer à votre parole.

ELMVOOD.

Non, car en refusant de tirer sur lui, (A miss Milner.) j'ai tenu la promesse que j'avais faite de ne point exposer sa vie.

SANDFORT.

Et la vôtre, morbleu! la vôtre, qui nous appartenait!

ELMVOOD, lui prenant la main.

Pardon, j'avais oublié qu'il me restait un ami.

MISS MILNER.

Ah! monsieur!

ELMVOOD.

Alors seulement j'ai pu avouer à lord Frédéric que vous l'aimez, que vous l'acceptez pour époux.

MISS MILNER.

O ciel! il le sait!

ELMVOOD.

J'ai ajouté que désormais ce mariage était mon seul vœu, mon seul désir. Si vous aviez vu quelle joie il a fait éclater! avec quelle reconnaissance il s'est jeté dans mes bras en me demandant pardon! Eh bien, miss Milner, qu'avez-vous?

MISS MILNER.

Rien, monsieur; je suis contente, je suis heureuse; j'ai sauvé des jours qui m'étaient bien précieux! mais je ne puis vous dire ce que j'éprouve.

ELMVOOD.

Ah! je le devine, vous êtes inquiète de ne pas le voir paraître; malgré mes protestations, vous tremblez encore pour lui. Rassurez-vous : dans son impatience, il m'a quitté pour tout disposer; car il faut que ce mariage se fasse aujourd'hui même.

MISS MILNER.

Quoi, monsieur! il pourrait exiger...

ELMVOOD.

C'est moi qui l'ai voulu; c'est moi, miss Milner, qui vous le demande.

MISS MILNER.

Et moi, si je vous suis chère, je vous supplie de différer de quelques semaines.

ELMVOOD, vivement.

Pas d'un jour, pas d'un instant, ou je ne pourrais pas...

SANDFORT.

Que dites-vous ?

ELMVOOD, froidement.

Je ne pourrais pas y assister ; car demain, de grand matin, je pars, je quitte l'Angleterre.

MISS MILNER.

O ciel !

SANDFORT.

Vous partez seul ?

ELMVOOD.

Non, car j'ai pensé que vous viendriez avec moi.

SANDFORT.

Et vous avez bien fait.

ELMVOOD, à miss Milner.

Des affaires particulières m'appellent en Italie. Depuis quelque temps, depuis la mort de mon frère, j'étais le seul descendant des comtes d'Elmvood. Or, on a pensé qu'il ne fallait point, après moi, laisser passer à une branche protestante les biens et les titres d'une famille catholique ; et c'est dans l'intérêt même de notre cause que la cour de Rome vient de me délier de mes vœux.

MISS MILNER.

Que dites-vous ?

ELMVOOD.

Ce sont là ces papiers que j'ai reçus ce matin, et dont je voulais vous faire part à tous deux ; ce changement d'état, que du reste je voyais avec indifférence, m'affligeait seulement par l'idée de vous laisser seule.

AIR : Faut l'oublier, disait Colette. (ROMAGNESI.)

J'avais promis à votre père
De remplir un devoir bien doux ;
Et je suis resté près de vous
Tant que je vous fus nécessaire.
Je vous guidais avec effroi
Sur une route périlleuse ;
Mais un autre obtient votre foi,
Un autre peut vous rendre heureuse :
Vous n'avez plus besoin de moi.

Oui, lord Frédéric a ma parole, il a la vôtre, il faut donc, avant mon départ, hâter ce mariage.

SANDFORT.

Vous avez raison.

ELMWOOD.

Et comme lord Clarendon, l'oncle de Frédéric, est le seul qui pourrait former obstacle à cette union, j'y vais de ce pas.

MISS MILNER.

Milord !

ELMWOOD.

Avez-vous quelques ordres à me prescrire, quelque chose à me demander?

MISS MILNER.

Non, milord, je n'ai plus rien à vous dire, et je suis prête à vous obéir.

ELMWOOD.

Adieu donc. (A Sandfort.) Adieu.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XV.

MISS MILNER, SANDFORT.

SANDFORT.

Enfin, nous voilà donc tous d'accord; ce n'est pas sans peine. Je puis vous le dire maintenant, j'ai cru que jamais nous n'en sortirions; mais, grâce au ciel, tout est fini à la satisfaction générale, et j'espère que vous devez être bien contente.

MISS MILNER.

Ah! je n'y tiens plus; j'en mourrai, je crois.

SANDFORT.

Eh bien! qu'avez-vous donc? n'allez-vous pas pleurer? Maintenant que vous êtes heureuse, maintenant que vous épousez celui que vous aimez...

MISS MILNER.

Et si je ne l'aimais pas!

SANDFORT.

Qu'est-ce que cela signifie? Est-ce que nous allons recommencer?

MISS MILNER.

Monsieur Sandfort, daignez m'écouter.

SANDFORT.

Non, mademoiselle; c'en est trop, et je n'écoute rien. Il s'agit ici de l'aimer une fois pour toutes, et que cela finisse.

MISS MILNER.

Et si je ne le puis... si j'en aime un autre!

SANDFORT.

Un autre! Est-ce que cela est possible? est-ce que je puis récuser le témoignage de mes yeux? est-ce que je n'ai pas vu tout à l'heure encore la tendresse que vous portez à lord

Frédéric ? votre pâleur, votre effroi au moment du combat...

MISS MILNER.

Était-il donc le seul dont les jours étaient menacés? Êtes-vous donc si aveugle, monsieur Sandfort, et pensez-vous que je ne prenne aucun intérêt à lord Elmvood ?

SANDFORT.

Lord Elmvood!

MISS MILNER.

Oui, je l'aime, et c'est lui seul que j'ai toujours aimé.

SANDFORT.

Bonté de Dieu! que me dites-vous là? et que de malheurs je prévois! dans ce moment surtout, après ce duel, ce combat, après la parole donnée! Pourquoi aussi ne pas dire ce que vous pensez? et pourquoi ne pas le dire tout de suite?

MISS MILNER.

Est-ce que je le pouvais, lorsque mon tuteur n'était pas libre, quand des nœuds sacrés l'enchaînaient à jamais? Cette idée même était un crime ; et, loin d'avouer un tel amour, j'aurais voulu me le cacher à moi-même. De là les inconséquences, les contradictions que vous blâmiez dans ma conduite, ces adorateurs dont j'encourageais les hommages, ces soirées brillantes, ces plaisirs dont je m'environnais... tout cela était autant d'armes que je cherchais contre lui ; et, loin de l'oublier, je me trouvais encore plus malheureuse.

SANDFORT.

Eh bien! alors, puisque cela vous rendait malheureuse, pourquoi l'aimiez-vous?

MISS MILNER.

Ah ! c'est que ces tourments mêmes avaient leurs charmes.

SANDFORT.

Par exemple, voilà des choses dont je n'avais jamais eu l'idée.

MISS MILNER.

Je suis bien coupable, sans doute; mais je souffre, et je n'ai plus d'amis; je n'en avais qu'un, et il ne m'est pas permis de lui confier mes peines. Il ne me reste donc que vous, monsieur Sandfort, mon bon monsieur Sandfort! soyez mon guide, mon conseil; que dois-je faire?

SANDFORT.

Pauvre jeune fille! vous êtes venue à moi dans le jour de l'affliction, et je ne tromperai point votre confiance. Quoique ce soit la première fois que je suis consulté dans une pareille affaire, il me semble qu'il faut de la franchise avant tout; et puisque vous aimez lord Elmvood, eh bien! dites-le-lui.

MISS MILNER.

Y pensez-vous? un pareil aveu... plutôt mourir de honte!

SANDFORT.

C'est juste, cela ne se peut pas, cela n'est pas convenable; mais pourquoi l'aimez-vous? Il n'y aurait qu'un moyen, c'est de faire cet aveu à lord Frédéric.

MISS MILNER.

C'est encore pis : après ce qui s'est passé, il croira qu'on s'est joué de lui, et ce duel que je voulais empêcher sera maintenant inévitable, ce sera un combat à mort.

SANDFORT.

Vous avez raison, il y va de ses jours; mais alors je vous demanderai encore : Pourquoi l'aimez-vous? est-ce donc une chose si difficile? que diable! on se raisonne, on se dit : Je n'y dois plus penser; et on n'y pense plus.

MISS MILNER.

Monsieur Sandfort, vous n'avez jamais aimé.

SANDFORT.

C'est vrai, et je m'en félicite; car cela m'a permis au moins de conserver quelque rectitude dans le jugement, et

quelque suite dans les idées. Or voici mon raisonnement : Si lord Elmvood était resté dans l'ordre de Malte, s'il n'avait pas été dégagé de ses vœux, vous auriez fini par renoncer à lui, et vous auriez épousé Frédéric...

MISS MILNER.

Je ne sais; cela se peut.

SANDFORT.

Eh bien! ce sacrifice, que la nécessité vous forçait de faire, faites-le de vous-même; mais sans autre mobile que votre propre générosité, que le sentiment de vos devoirs; dites-vous, pour mieux vous y décider, que vos goûts, vos humeurs, votre caractère, ne conviennent peut-être point à lord Elmvood; dites-vous que peut-être vous n'auriez pas fait son bonheur.

MISS MILNER.

C'est que je crois que si.

SANDFORT.

C'est égal, il faut vous dire le contraire; il faut vous dire surtout que ce généreux sacrifice vous acquitte envers lui de tout ce que vous lui devez; que vous lui conservez l'honneur, que vous lui sauvez la vie.

MISS MILNER.

AIR : Depuis longtemps j'aimais Adèle.

En m'offrant une telle idée,
Vous m'enchaînez, et pour toujours :
Oui, ce seul mot m'a décidée,
Je me tairai pour conserver ses jours.
Je cacherai mon trouble extrême,
J'en aurai la force aujourd'hui!
Vous ne voulez pas que je l'aime,
J'y consens... par amour pour lui!

SANDFORT.

Voilà encore de ces raisonnements qui ne sont pas à ma portée; mais c'est égal, c'est bien; vous en serez récom-

pensée par la paix de l'âme que vous retrouverez, par votre propre estime.

MISS MILNER.

Obtiendrai-je la vôtre? c'est tout ce que je demande.

SANDFORT.

Si je vous l'accorde! écoutez-moi, miss Milner, vous pouvez maintenant me fâcher, me contrarier, me poursuivre comme autrefois de vos railleries; je vous permets tout; je vous pardonne tout; car vous avez en moi un ami véritable, et si jamais... (*s'interrompant.*) C'est le bruit d'une voiture.

MISS MILNER.

Ah! mon Dieu! serait-ce lord Elmvood! je suis toute tremblante.

SANDFORT.

Non, non, rassurez-vous; ce n'est que lord Frédéric; c'est celui-là, par exemple, que nous devons détester... c'est-à-dire pas vous, c'est votre mari, et vous devez l'aimer; mais moi qui n'y suis pas obligé... Adieu, mon enfant; allons, du courage!

(*Il rentre dans l'appartement à gauche.*)

SCÈNE XVI.

MISS MILNER, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC, *à la cantonade.*

Qu'on exécute mes ordres, et que tout soit disposé. Mais nous attendrons pour partir le retour de lord Elmvood. (*A miss Milner.*) Miss Milner, vous voilà; qu'il me tardait de vous voir et de vous faire part de mon bonheur! Je quitte mon oncle, lord Clarendon, chez qui je me présentais en tremblant! Devinez qui je trouve avec lui? Lord Elmvood, votre tuteur, qui venait de plaider pour moi, et de gagner ma cause. Mon oncle me pardonne, il consent à notre union;

et, de plus, à payer toutes mes dettes; c'est-à-dire que c'est une ivresse générale parmi tous les fournisseurs et marchands de Londres, qui me sont dévoués... et ce soir, à l'occasion de notre mariage, je pense qu'on illuminera dans la Cité.

MISS MILNER.

De sorte que vous êtes revenu avec lord Elmvood, et qu'il est ici.

FRÉDÉRIC.

Non. Il est allé chez le ministre solliciter pour moi. Vous aviez raison, c'est le meilleur, c'est le plus généreux des hommes; et je crois que pour lui, maintenant, je ferais tout au monde.

MISS MILNER.

Que dites-vous?

FRÉDÉRIC.

Oui, tout, excepté, par exemple, de renoncer à vous. Mais un projet auquel je m'oppose, c'est que lord Elmvood veut partir ce soir après notre mariage.

MISS MILNER.

O ciel!

FRÉDÉRIC.

Il a donné devant moi des ordres pour que sa voiture fût prête au sortir de l'église; mais nous sommes là... vous me seconderez, et je compte sur vous pour le retenir. Tenez, tenez, le voici. Ah! mon Dieu! comme il a l'air triste et défait! Est-ce qu'il y aurait de mauvaises nouvelles?

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; ELMVOOD.

FRÉDÉRIC.

Eh bien, milord?

ELMVOOD.

Ah! vous voilà, mes amis!

FRÉDÉRIC.

Est-ce que mon oncle, est-ce que l'honorable membre du parlement aurait changé d'opinion?

ELMWOOD.

Non vraiment.

FRÉDÉRIC.

C'est donc le ministre qui a refusé ma nomination?

ELMWOOD.

La voici.

FRÉDÉRIC.

Je suis colonel!

ELMWOOD.

Et rien maintenant ne s'oppose à votre bonheur. Tout est prêt, et l'on vous attend. Venez.

MISS MILNER.

Un moment, monsieur : est-il vrai, comme on me l'a annoncé, que vous êtes décidé à nous quitter, aujourd'hui même?

FRÉDÉRIC.

Nous espérons du moins que nos prières...

ELMWOOD.

Non, milord, elles seraient inutiles; des motifs imprévus, des raisons que vous ne pouvez connaître, me forcent à m'éloigner; il y va de mon repos et de mon honneur.

FRÉDÉRIC.

S'il en est ainsi, je n'ose plus insister.

ELMWOOD.

Je serais déjà parti si, comme tuteur de miss Milner, je ne devais assister à son mariage, et la conduire moi-même à l'autel.

FRÉDÉRIC.

Cela, c'est trop juste.

ELMWOOD.

Oui, c'est mon devoir, et aujourd'hui je les remplirai tous. (A un domestique.) Avertissez M. Sandfort, et priez-le de descendre. (A miss Milner.) C'est lui qui, avec moi, vous servira de témoin, si toutefois ce choix ne vous déplaît pas, et si votre haine pour lui...

MISS MILNER.

Je ne le hais plus, je ne hais personne; d'ailleurs, monsieur, dès que vous l'ordonnez, vous savez bien que j'obéirai toujours avec empressement et avec plaisir.

ELMWOOD.

Et d'où vient donc ce trouble? d'où viennent ces larmes?

MISS MILNER.

Ne sont-elles pas naturelles? quand je pense que vous vous éloignez, que nous allons être séparés, peut-être pour toujours !

ELMWOOD.

AIR : Rappelez-moi, je reviendrai. (Amédée Beauplan.)

Non, si j'en crois mon espérance,
J'attends un meilleur avenir;
Je serai, malgré la distance,
Près de vous par le souvenir.
Errant sur un autre rivage,
De loin encor je vous suivrai,
Et sur vous si grondait l'orage,
Rappelez-moi, je reviendrai.

Va, ma fille, sois vertueuse, aime ton époux, pratique tes devoirs; tranquille et heureuse dans ton ménage, tâche surtout de défendre ton cœur de toute funeste passion; car si la raison nous donne la force d'en triompher, elle ne nous donne pas celle de nous en consoler; elle n'empêche pas les regrets qui nous poursuivent, les tourments qui nous déchirent. Venez, mon enfant, venez, miss Milner; embrassez-moi, et partons!

(Miss Milner se jette dans ses bras en pleurant, tandis que Frédéric les regarde en souriant et en essuyant une larme.)

SCÈNE XVIII.

Les mêmes; SANDFORT.

SANDFORT, entrant par le fond, et apercevant ce tableau.

Que vois-je! miss Milner dans ses bras! (Courant à Frédéric.) Tout est donc connu et arrangé?

FRÉDÉRIC.

Eh! sans doute.

SANDFORT.

Comment cela est-il arrivé? comment avez-vous su qu'elle l'aimait?

FRÉDÉRIC.

Eh! qui donc?

SANDFORT.

Son tuteur.

ELMWOOD et FRÉDÉRIC.

Qu'ai-je entendu?

MISS MILNER, allant à Sandfort pour le faire taire.

Malheureux! ils l'ignoraient.

SANDFORT.

Dieu, qu'ai-je fait! non, non, elle ne l'aime pas; mettez que je n'ai rien dit; (A Frédéric.) c'est vous seul qu'elle aime, ou du moins qu'elle épouse; il n'y a que cela de vrai.

FRÉDÉRIC.

Vous avez raison; telle est la vérité qu'on voulait me cacher, et que, grâce à vous, je connais enfin.

ELMWOOD.

Monsieur, vous pourriez supposer...

FRÉDÉRIC.

Oui, milord, c'est vous que j'accuse de m'avoir méconnu, de m'avoir outragé. Avez-vous pu penser que, dans la lutte qui s'établit entre nous, je resterais continuellement chargé du poids de vos bienfaits? ou me jugez-vous incapable de m'acquitter jamais? C'est là un affront dont, en véritable Anglais, je vous demanderais raison si je pouvais tourner contre vous l'épée de colonel que vous m'avez fait obtenir; mais, à défaut de cette vengeance, j'en trouverai une à laquelle vous ne pourrez vous soustraire : vous avez épargné mes jours; vous m'avez raccommodé avec mon oncle; vous avez assuré ma fortune, mon avenir : voilà de grands bienfaits, de grands services sans doute; eh bien! d'un seul mot je les égalerai, je les surpasserai encore. (Regardant miss Milner.) Je l'aime, je l'adore, elle est à moi, vous me l'avez donnée; eh bien! (Prenant la main de lord Elmvood et celle de miss Milner.) épousez-la, et soyons quittes.

ELMVOOD.

Dieu! qu'entends-je?

MISS MILNER.

Quelle générosité!

FRÉDÉRIC.

Je savais bien que je prendrais ma revanche, et vous voyez, miss Milner, qu'un fat peut quelquefois avoir du bon; mon seul tort est d'avoir pu me croire aimé; cela m'était arrivé tant de fois, que l'habitude peut-être pouvait me servir d'excuse.

SANDFORT.

Monsieur, malgré cette dernière phrase-là, votre conduite est belle, et je l'approuve.

FRÉDÉRIC.

Vous êtes bien bon.

SANDFORT.

Et vous, miss Milner, me pardonnerez-vous d'avoir, malgré moi, trahi votre secret?

MISS MILNER.

Ah! je ne vous en veux plus.

FRÉDÉRIC.

Ni moi, docteur; au contraire, cela doit me porter bonheur; et s'il y a une justice en ce monde, d'autres belles me doivent des consolations.

SANDFORT.

Voilà un vrai philosophe! perdre une maîtresse et prendre aussi gaiement son parti!

FRÉDÉRIC, *gaiement.*

Oh! j'y suis habitué.

SANDFORT.

Habitué!

FRÉDÉRIC.

Oui, depuis mon voyage en France.

TOUS.

AIR du Maçon.

O moment plein d'ivresse!
Pour nous quel heureux sort!
L'amour et la sagesse
Vont se trouver d'accord.

MISS MILNER.

AIR du vaudeville des Frères de lait.

O vous, messieurs, qui, sous votre tutelle,
Prenez toujours les auteurs, les acteurs...
Dans chaque pièce, ancienne ou bien nouvelle,
Vous savez comme agissent les tuteurs,
On sait comment se montrent les tuteurs;

De leur pupille imprudente, indocile,
Ils ont toujours pardonné les erreurs...
Par mes défauts quand j'agis en pupille,
Par vos bontés agissez en tuteurs!



L'AMBASSADEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Théâtre de S. A. R. Madame. — 10 Juillet 1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE COMTE D'ARANZA, envoyé d'Espagne à Naples.	MM. Dormeuil.
FRÉDÉRIC DE CERNAY, jeune Français.	Béranger.
SAINT-JEAN, valet français attaché au comte d'Aranza.	Numa.
UN DOMESTIQUE.	Dupuis.
JULIETTE, fille du comte d'Aranza . . .	Mmes Dormeuil.
ZANETTA, jeune Napolitaine	Virginie Déjazet.

Plusieurs Valets.

A Naples, dans l'hôtel du comte d'Aranza.



L'AMBASSADEUR

Un salon richement meublé. Une table près de la cheminée, à droite de l'acteur. A droite et à gauche, des portes qui conduisent aux appartements du comte et de sa fille. Au fond, deux fenêtres et une porte donnant sur le jardin.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, JULIETTE.

LE COMTE.

Eh bien, ma chère Juliette, tu ne parais pas enchantée de notre nouvelle habitation?

JULIETTE.

Non, mon père, et je vous avoue que je ne puis m'empêcher de regretter ce joli hôtel de la rue de Tolède, si élégant, si commode. C'était là un logement digne du comte d'Aranza, de l'envoyé d'Espagne.

LE COMTE.

Il était trop petit; et puis, un quartier bruyant, un air épais et malsain.

JULIETTE.

Qu'est-ce que vous dites donc, mon père? le plus beau

quartier de Naples, près de tous les spectacles et des magasins de modes, un air excellent.

LE COMTE, souriant.

Il ne peut valoir celui que l'on respire ici, dans un faubourg écarté, aux portes de la ville; ce beau jardin, le Vésuve en face de nous; c'est bien meilleur pour ta santé.

JULIETTE.

Est-ce aussi pour ma santé que vous n'allez plus dans le monde? que vous refusez toutes les invitations de bals et de concerts, et que vous me condamnez à une retraite absolue, moi qui voulais écrire mon voyage à Naples?

AIR de l'Artiste.

Comment puis-je connaître
Ce séjour séduisant,
Lorsque de ma fenêtre
Je le vois seulement?...

LE COMTE.

C'est conforme aux usages...
Que d'écrivains fameux
Qui font tous leurs voyages,
Sans sortir de chez eux!

JULIETTE.

Oui, oui; voilà comme vous êtes toujours! Vous plaisantez quand vous ne voulez pas répondre; je vous dirai, mon père, que c'est là de la diplomatie.

LE COMTE.

Tu veux que je te parle sérieusement. Eh bien! ma chère Juliette, lorsqu'une mission temporaire me força de partir pour Naples, je ne pus me résoudre à me séparer de ma fille unique, je te retirai du couvent; et, en arrivant ici, je cédai à un petit mouvement d'orgueil paternel bien excusable; je te menai partout; j'étais heureux de tes triomphes, des éloges que l'on te prodiguait; peu à peu le cercle des

admirateurs s'est augmenté au point d'alarmer ma prudence. Nous avions vraiment à nous deux trop de succès; j'ai remarqué que l'on nous suivait à la sortie des promenades, que l'on épiait nos démarches...

JULIETTE, un peu embarrassée.

Quoi, mon père, vous croyez!...

LE COMTE.

Oui, et c'était, je crois, pour toi seule; car, quelque agréable que soit la vue d'un ambassadeur, ils ne sont pas assez rares pour produire sensation; or, tu connais mes intentions à ton égard...

AIR du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Si jamais je choisis un gendre,
Je veux qu'il vive en Espagne... avec moi;
D'après cela tu dois comprendre
Qu'un étranger n'aura jamais ta foi.
A ma patrie est mon premier hommage,
Mon pays doit avant tout l'emporter;
(Regardant sa fille.)
Et des trésors que je crois mon ouvrage
Je veux au moins qu'il puisse profiter!

Voilà pourquoi je ne reçois chez moi que des compatriotes. Voilà pourquoi j'ai supprimé les spectacles et les promenades. Il y a dans ce moment, à Naples, beaucoup de Français fort aimables, fort séduisants; de jeunes militaires, de jeunes poètes qui viennent sous le ciel napolitain chercher des inspirations. Tu aurais pu te préparer des chagrins, faire un choix...

JULIETTE, troublée.

Ah! mon père!

LE COMTE.

Eh bien, chère enfant! te voilà tout émue! qu'as-tu donc? Juliette, est-ce que mes précautions auraient été prises trop tard?

JULIETTE, *baissant les yeux.*

J'en ai peur !

LE COMTE, *effrayé.*

Ah ! mon Dieu ! tu as distingué quelqu'un ?

JULIETTE, *hésitant.*

Je le crois ; un jeune homme qui nous suivait partout... vous l'avez sans doute remarqué ?

LE COMTE.

Ma foi, non, pour un père tous ces messieurs-là se ressemblent.

JULIETTE, *vivement.*

Oh ! celui-ci a une physionomie si douce, si modeste ! Je suis tentée de croire que c'est un compatriote.

LE COMTE.

Un Espagnol ? impossible, il se serait fait présenter chez moi ; et quel est son nom ?

JULIETTE.

Je n'ai point osé le demander, quoique Saint-Jean le connaisse et en dise le plus grand bien.

LE COMTE.

Saint-Jean ! ce valet de chambre français, que j'ai pris en arrivant à Naples... Je me doutais que le coquin était mêlé dans tout ceci.

JULIETTE.

Mon père !...

LE COMTE.

Un drôle qui a mille fois abusé de mes bontés, qui se donne effrontément pour tout savoir ; qui ne m'est utile à rien, et qui s'avise d'intriguer dans ma maison. Je suis charmé d'avoir enfin trouvé l'occasion de le mettre à la porte.

JULIETTE.

Je serais cause que ce pauvre garçon.... Ah ! je vous en conjure...

LE COMTE.

Il suffit, mon enfant, calme-toi, et surtout prends courage; ce n'est qu'une impression légère, n'est-il pas vrai? tu n'y penses pas souvent?

JULIETTE.

Oh! non, mon père, de temps en temps: le matin, le soir...

LE COMTE, à part.

Oui, toute la journée. (A Juliette.) Mais chut, chut! On vient, calme-toi, et n'en parlons plus.

SCÈNE II.

LES MÊMES; ZANETTA, en petit costume de grisette napolitaine, un carton à la main.

ZANETTA, apercevant le comte et s'arrêtant toute décontenancée.

Ah! mon Dieu! je me serai trompée de porte. Je vous demande bien pardon, monsieur.

LE COMTE.

Que voulez-vous, mon enfant?

JULIETTE.

Ah! c'est la petite Zanetta, ma lingère, et ma marchande de modes!

ZANETTA.

Je croyais être dans l'appartement de mademoiselle. C'est la première fois que je me présente à votre nouvel hôtel, et...

JULIETTE.

C'est bien, c'est bien. Je vous avais fait demander quelques broderies, mais maintenant ce serait inutile, je n'en ai plus besoin.

LE COMTE.

Pourquoi donc, ma chère amie? Je n'entends pas que

mes projets de retraite te fassent négliger ta parure; la toilette d'ailleurs est, dit-on, une occupation, une consolation.

ZANETTA.

Monsieur a bien raison.

AIR : Du partage de la richesse. (Fanchon la vielleuse.)

Oui, la toilette a toujours fait merveille,
A tous les maux c'est un remède sûr;
La mariée, en voyant sa corbeille,
Souvent oublie, hélas! son vieux futur.
J'ai même vu veuve gentille et belle
Quelques instants suspendre ses hélas,
Pour demander à sa glace fidèle
Si l'habit noir nuisait à ses appas.

Et tout le monde vous dira ici qu'il n'y pas de désespoir qui tienne contre une pointe d'Angleterre, ou une toque à la française.

LE COMTE, *à sa fille.*

Ne fût-ce que pour me plaire, allons, mon enfant, j'exige que tu choisisses ce qu'il y a de plus beau, de plus élégant, n'importe le prix.

ZANETTA.

Dieu, l'excellent père!

LE COMTE, *à Zanetta.*

Vous avez là sans doute quelques objets de goût?

ZANETTA.

Oui, monsieur le comte, des pèlerines à la Neige, des plumes Robin des bois, des échantillons de rubans à la Jocko ; c'est déjà un peu vieux... (*Elle présente une boîte d'échantillons à Juliette, qui les examine avec son père.*) parce que le dernier envoi de Paris nous a manqué; car toutes les modes nous viennent de là, c'est un joug qu'il faut subir; vous conviendrez que c'est bien humiliant d'être obligée de copier servilement les bonnets de la rue Vivienne, les robes de

mademoiselle *Victorine* ou les chapeaux d'*Herbault*, quand on se sent capable de créer soi-même; mais ces dames ne veulent rien que ça ne soit de l'école française.

LE COMTE, souriant.

C'est affreux!

ZANETTA.

Et cependant l'école italienne a bien son mérite! Aussi, si je pouvais jamais aller en France, m'établir à Paris... avec les dispositions que j'ai, je suis sûre que je formerais une maison distinguée; je pourrais, à mon tour, me livrer à la composition; mais les frais de voyage, quand on est orpheline et que l'on a éprouvé des malheurs... Ah!... (Elle s'essuie les yeux.) J'ai aussi une nouvelle forme de béret qui a fait sensation à la dernière représentation de madame Méric-Lalande, au théâtre *Saint-Charles*... si mademoiselle veut l'essayer?

LE COMTE.

Sans doute, sans doute; passe dans ton appartement, ma chère Juliette; achète tout ce qui te conviendra.

AIR de la valse des *Comédiens*.

Pour adoucir l'ordre dont tu murmures,
Choisis, ma chère, au gré de ton désir.

ZANETTA.

C'est juste, il faut des nouvelles parures,
Pour apaiser chaque nouveau soupir.
Combien ainsi la douleur a de charmes!
Ah! croyez-moi, loin de vouloir guérir,
Sans vous gêner laissez couler vos larmes :
Par le chagrin vous allez embellir.

Ensemble.

LE COMTE.

Pour adoucir l'arrêt dont tu murmure,
Tu vas choisir au gré de tes désirs.

Et tu verras, si vraiment la parure
Peut de ton cœur apaiser les soupirs.

JULIETTE.

Pour adoucir l'arrêt dont je murmure,
Je vais choisir au gré de mes désirs.
Et je verrai, si vraiment la parure
Peut de mon cœur apaiser les soupirs.

(Juliette rentre dans son appartement à droite de l'acteur; Zanetta la suit après avoir salué le comte.)

SCÈNE III.

LE COMTE, seul.

Voilà justement ce que je craignais, une rencontre, un amour de roman; mais je suis averti à temps, Dieu merci! et je réponds bien... Voici fort à propos ce fripon de Saint-Jean; commençons par me débarrasser de lui.

SCÈNE IV.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

SAINT-JEAN, avec un paquet.

Monsieur le comte, ce sont les lettres et les dépêches arrivées de Madrid par l'estafette.

LE COMTE.

Bien.

SAINT-JEAN.

J'ai porté moi-même les invitations pour le dîner que doit donner monsieur le comte, chez le consul de France, l'envoyé de Portugal, l'ambassadeur de Prusse, parce que les affaires diplomatiques, c'est si délicat... Je ne m'en rapporte qu'à moi seul.

LE COMTE, *ironiquement.*

C'est beaucoup de zèle.

SAINT-JEAN.

De là, je suis passé à l'Opéra pour louer la loge de Votre Excellence, dont l'abonnement était expiré.

LE COMTE.

Qui te l'avait ordonné ?

SAINT-JEAN.

Personne; cela allait sans dire; un diplomate sans loge à l'Opéra, ça a l'air... (*A demi-voix et à part.*) d'un ambassadeur à la demi-solde.

LE COMTE, *ironiquement.*

Quand je dis que c'est lui qui commande ici !

SAINT-JEAN.

D'ailleurs, Votre Excellence sait bien que c'est utile aux progrès des beaux-arts.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Votre présence encourage, électrise
Les beaux arts et les entrechats;
Car l'amateur remarque avec surprise
Que l'Opéra danse mal, lorsque hélas!
Les ambassadeurs n'y sont pas.
Pour quel motif?... qu'un autre ici l'explique,
Mais il est donc quelques rapports secrets
Entre le corps diplomatique
Et celui des ballets?

Du reste, monsieur le comte n'a pas d'autres ordres à me donner?

LE COMTE, *de même.*

Je n'en ai plus qu'un, quels sont vos gages chez moi?

SAINT-JEAN, *à part.*

Une augmentation, déjà; peste, cela va bien! (*Haut.*) Excellence, certainement ce n'est pas l'intérêt qui me guide;

il est vrai que, remplissant auprès de monsieur le comte les fonctions de valet de chambre interprète, cela mérite...

LE COMTE.

Interprète... oui, je me rappelle que c'est en cette qualité que tu t'es présenté à mon arrivée à Naples, et tu ne sais pas deux mots d'espagnol, ni d'italien. C'est tout au plus si tu sais le français.

SAINT-JEAN.

C'est possible; depuis deux ans que j'ai quitté Paris, la langue a peut-être changé, ça commençait déjà; mais Son Excellence parle si bien français, cela revient au même; et nous nous entendons parfaitement.

LE COMTE, avec impatience.

Au fait... vos gages?

SAINT-JEAN, humblement.

Deux cents piastres, Excellence.

LE COMTE.

Il y a deux mois que nous sommes ici; dites à mon intendant de vous compter cinquante piastres; vous pouvez aller chercher fortune ailleurs.

SAINT-JEAN, stupéfait.

Comment, monsieur le comte! Cela signifie...

LE COMTE, sèchement.

Que je te chasse, et que je ne veux pas que dans une heure on te trouve chez moi. Ceci n'est pas de l'espagnol; je crois que tu m'entends?

SAINT-JEAN.

Est-il possible! on m'aura calomnié auprès de monsieur le comte; après les marques de dévouement, d'attachement...

LE COMTE.

Oui, un attachement à deux cents piastres par an; il suffit, point d'explication; vous ne me convenez plus.

SAINT-JEAN.

Et pour quelle raison, monseigneur? car encore faut-il donner des raisons aux gens que l'on destitue. C'est une indemnité.

LE COMTE.

Vous êtes trop ignorant pour un diplomate, et il faut à mon service des gens habiles.

SAINT-JEAN.

La modestie m'empêche de répondre; et plus tard, monsieur rendra peut-être plus de justice à mes talents; en attendant, Excellence, mon premier devoir est de vous obéir; je vais faire mon paquet, et voir si l'ambassadeur de Russie a besoin d'un interprète.

(Il sort.)

SCÈNE V.

LE COMTE, seul.

L'effronté! il sait le russe comme l'espagnol! n'importe, m'en voilà débarrassé; les intelligences que l'on s'était sans doute ménagées dans ma maison se trouvent rompues sans espoir, et ma fille est sauvée! (Il s'approche du bureau.) Voyons les dépêches de l'Escurial. (Il ouvre plusieurs lettres.) Note à communiquer, renseignements à demander. (Il éc it en marge.) « Renvoyé à mes secrétaires ; » (Il prend une lettre.) Quelle est cette écriture inconnue? (Il l'ouvre et regarde la signature.) Le marquis d'Aveiro, mon ancien protecteur, celui à qui je dus autrefois ma fortune à la cour. On l'attendait à Naples d'un jour à l'autre. Il aura donc changé d'idée : voyons vite. (Il lit.) « Mon cher comte, pour la première fois que « je vous écris... » (S'interrompant.) C'est vrai. (Lisant.) « Vous « me trouverez bien indiscret de débuter par réclamer un « service de votre amitié. » (S'interrompant.) Il aurait besoin de moi; quel bonheur! quoique depuis vingt ans nous nous

soyons perdus de vue, je serais si heureux... (Il lit.) « J'ai « un fils unique qui faisait tout mon espoir, et dont la conduite « m'abreuve de chagrins et de honte. Après avoir parcouru « la France et l'Italie, le chevalier s'est arrêté à Naples. Je « ne savais à quoi attribuer les retards qu'il apportait tou- « jours à son retour auprès de moi. Je viens d'apprendre « enfin qu'un amour insurmontable et indigne de lui en « était la seule cause. » (S'interrompant.) Ah! bon Dieu! (Il lit.) « Oui, mon ami, c'est pour une petite fille sans naissance, « sans éducation, enfin, je rougis de le dire, pour ce que « l'on appelle à Paris une grisette, que l'héritier des d'A- « veiro, le fils d'un grand d'Espagne, va peut-être renon- « cer pour toujours à sa famille et à son pays. » (S'interrompant.) Est-il possible (Il lit.) « Les dernières nouvelles « que je reçois, m'annoncent qu'il se cache à Naples sous « le nom de Frédéric, et qu'il loge au faubourg de la « Chiaja, près du vieux palais. Au nom de notre amitié, « mon cher comte, usez du pouvoir que votre mission vous « donne, pour chercher, pour découvrir le chevalier; em- « parez-vous de lui; qu'il ne quitte pas votre maison; j'ap- « prouve d'avance tous les moyens que vous emploierez « pour le guérir de sa folie, et l'empêcher de faire un « pareil mariage! Si vous me rendez mon fils, ma vie en- « tière ne suffira pas pour reconnaître un pareil bienfait! « *Post-scriptum.* Pour vous aider dans vos recherches, je « joins ici le portrait du chevalier... vingt-cinq ans, etc. » (Fermant la lettre.) Pauvre père! ah! sans doute, je ferai pour le chevalier ce que je ferais pour mon propre fils! mais une intrigue... un jeune homme...

AIR du vaudeville de Turenne.

Pour le découvrir comment faire
A Naples, où l'on en voit tant?
Un tel emploi ne convient guère
A mon âge, ainsi qu'à mon rang.
D'ailleurs, et mon temps et mes peines

Sont consacrés aux affaires du Roi;
Et je serai forcé d'avoir, je croi,
Quelqu'un pour faire ici les miennes.

Parbleu! voilà une occasion où j'aurais eu besoin d'un intrigant de profession; et je viens de renvoyer le seul que j'eusse à mon service; ce Saint-Jean, c'était l'homme qu'il nous fallait... Chut! le voici.

SCÈNE VI.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE.

Ah! c'est encore toi!

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte... l'injustice ne me rendra jamais ingrat; j'ai voulu vous présenter mes devoirs avant de partir.

LE COMTE.

Tu as eu raison, car aussi bien je voulais te parler.

AIR du vaudeville du Colonel.

Ta conduite aurait pu suffire
Pour te valoir à coup sûr ton congé;
Mais j'ai changé d'idée.

SAINT-JEAN, à part.

Oui, c'est-à-dire,
Que la circonstance a changé.

LE COMTE.

Peut-être aussi, du moins je le désire,
Ai-je eu des torts ce matin avec toi;
Et l'équité...

SAINT-JEAN.

J'entends... cela veut dire
Que monsieur a besoin de moi...
Monseigneur a besoin de moi?

LE COMTE.

Précisément. (*A part.*) Au fait, je le chasserai toujours après. (*Haut.*) Je l'avoue, j'ai une affaire assez délicate qui demande de l'adresse, de l'activité, et pour laquelle ta récompense est toute prête.

SAINT-JEAN.

Parlez, monsieur le comte, que faut-il faire?

LE COMTE.

Me découvrir aujourd'hui même un jeune Espagnol qui se cache à Naples sous un nom supposé, et qui est amoureux fou d'une petite grisette.

SAINT-JEAN.

Un jeune Espagnol?

LE COMTE.

Le fils du marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN, *jouant la surprise.*

Le fils du marquis d'Aveiro! Ah! c'est lui qui est amoureux? Comme c'est désagréable pour sa famille!... c'est peut-être un parent de monsieur le comte?

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela : peux-tu me le trouver sur-le-champ?

SAINT-JEAN.

C'est difficile; les notions que vous me donnez sont bien vagues.

LE COMTE.

Comment! toi qui es lié avec tous les mauvais sujets?

SAINT-JEAN.

Pas de ce rang-là, monseigneur; mais encore faut-il un point de départ, l'intrigue est comme l'algèbre, on ne peut aller que du connu à l'inconnu.

LE COMTE.

D'abord, il se cache sous le nom de Frédéric.

SAINT-JEAN.

Ah ! c'est quelque chose!

LE COMTE.

Il loge à la Chiaja, près du vieux palais.

SAINT-JEAN.

Le numéro ?

LE COMTE.

Ah, parbleu! si je le savais... c'est justement ce qu'il faut deviner.

SAINT-JEAN.

Nous avons un moyen d'opéra, d'un joli opéra français; je crois qu'il n'a pas encore été employé dans ce pays-ci; je vais rassembler quelques matelots, quelques ouvriers; je les conduis à la Chiaja, nous crions au feu à tue-tête; tout le monde se met aux fenêtres, vous reconnaissez votre homme, et alors...

LE COMTE.

Eh! imbécile, je ne l'ai jamais vu...

SAINT-JEAN.

Ah! je conçois, vous pourriez vous tromper; autre chose, Excellence... si nous faisions insérer dans les Petites-Affiches de Naples, car il y en a partout des Petites-Affiches, que le jeune Frédéric est invité à se présenter à l'ambassade d'Espagne pour une affaire importante ?

LE COMTE.

Il se doutera du piège et ne viendra pas.

SAINT-JEAN.

Parfaitement juste! Votre Excellence a un tact qui saisit sur-le-champ le côté faible de mes projets... Il y en a bien un auquel j'avais d'abord pensé, mais c'est si simple, si naturel...

LE COMTE.

Ce sera probablement le meilleur.

SAINT-JEAN.

Puisqu'il est amoureux, il doit écrire à sa belle, on doit lui répondre dix fois par jour au moins; vous savez que ce sont les amoureux qui font la fortune de la petite poste. Alors je me disais qu'il serait facile au premier bureau, ou par les facteurs, de savoir l'adresse exacte.

LE COMTE.

C'est cela parbleu! le moyen est sûr.

SAINT-JEAN.

Moyen excellent.

LE COMTE.

Mais comment l'attirer chez moi? mon nom seul va l'épouvanter.

SAINT-JEAN.

Un Espagnol qui se cache sous un faux nom, vous pouvez le réclamer, obtenir l'ordre de le faire conduire au fort Saint-Elme ou au château de l'Œuf.

LE COMTE.

Fi donc! le fils d'un ami, un éclat... c'est justement ce que je veux éviter.

SAINT-JEAN.

Alors, monsieur le comte, un enlèvement subit; avec quatre ou cinq *lazzaroni*, on enlèverait tout Naples, sans que personne s'en aperçût; et, si vous daignez me charger de l'expédition, je vous promets que dans dix minutes...

LE COMTE.

Non, non, je ne veux pas que tu t'en mêles, je vais donner mes ordres en conséquence; une voiture sans armes, des valets sans livrées. Allons, Saint-Jean, c'est bien.

AIR : du vaudeville des Blouses.

Je suis content de ton rare génie.

SAINT-JEAN.

J'avais raison de vous parler d'abord
De mes talents pour la diplomatie.

LE COMTE.

Dis pour l'intrigue, et nous serons d'accord.

SAINT-JEAN.

Quels préjugés! dans cette ville ingrate,
Tout, je le vois, dépend du traitement...
Cent mille écus, et l'on est diplomate;
A cent louis, l'on n'est qu'un intrigant.

Ensemble.

LE COMTE.

Je suis content de ton rare génie, etc.

SAINT-JEAN.

Il est content de mon rare génie, etc.

(Le comte sort.)

SCÈNE VII.

SAINT-JEAN, seul; il suit le comte des yeux.

Allez, allez, monsieur le comte, allez chercher notre jeune homme, et amenez-le ici, c'est tout ce que je vous demande. (Se frottant les mains.) Vous êtes bien fin! mais vous avez donné dans tous mes pièges avec une grâce parfaite! Il ne se doute pas que celui qu'il va installer chez lui avec tant de précautions est un Français, juste l'amant de sa fille; et ce jeune Frédéric est loin de s'attendre à la manière dont je vais l'amener auprès de sa belle! Au fait, il m'a attendri, ce jeune homme; il ne m'a dit que deux mots, en courant, mais avec cet accent qui part du cœur : « Saint-

Jean, deux mille piastres pour toi, si tu parviens à m'introduire chez l'ambassadeur. » Deux mille piastres!... il est clair que c'est un amour véritable et honnête, la séduction n'a pas ce langage franc et décidé ; deux mille piastres!... mais il n'était pas facile de les gagner. L'ambassadeur n'est pas homme à se laisser duper, comme un tuteur de comédie! soupçonneux, défiant, il fallait un moyen neuf, hardi. Rien n'a effrayé mon audace, une seule lettre glissée parmi les dépêches de Son Excellence, a tout fait, tout prévu. Il faut convenir aussi que cette lettre du marquis d'Aveiro est le chef-d'œuvre du genre... sans connaître ni lui, ni son fils, sans savoir même s'il en a un, je me rappelle seulement avoir entendu parler de ses anciennes liaisons avec mon maître, et sur-le-champ ma lettre est composée.

« Rare et sublime effort d'une imaginative!... »

dont j'ai bien fait cependant de ne pas prévenir notre jeune amoureux, parce que ce sont des gens scrupuleux, délicats, qui jettent les hauts cris à la moindre petite ruse; et qui, après l'événement, ne demandent pas mieux que d'en faire leur profit; quand il sera ici, je n'aurai que deux mots à lui dire, et il ira bien. Voyons un peu. (Il regarde à la fenêtre.) Bon, la voiture est déjà partie; monsieur le comte y met une activité... il se donne un mal pour me faire gagner mes deux mille piastres!... Le voilà qui se promène sous le péristyle, d'un air inquiet, impatient; je suis sûr qu'il prépare déjà son discours au chevalier, sur le danger des passions. Ah! mon Dieu! à propos de passions, j'ai oublié l'essentiel... il faut que j'en trouve une à mon jeune homme, moi...

AIR du Ménage de Garçon.

Dans ces lieux, où je veux qu'il vienne,
Bientôt il sera détenu ;
Mais, pour que mon maître y retienne
Ce jeune amoureux prétendu,
Il faut lui trouver impromptu

Quelque amour tenant du prodige,
Quelque passion d'opéra,
Qui commence quand on l'exige
Et finisse quand on voudra.

Voyons, il me faut une petite fille, jolie, adroite, ça ne doit pas être difficile à trouver. Qui vient là? c'est la modiste de mademoiselle. Eh! mais, elle est gentille, ma foi! autant celle-là qu'une autre.

SCÈNE VIII.

SAINT-JEAN, ZANETTA, sortant de l'appartement de Juliette.

ZANETTA.

Là! il faut encore refaire ce béret. Mon Dieu! que ces grandes dames qui ont du chagrin sont difficiles à habiller! rien ne leur va.

SAINT-JEAN, s'approchant.

Mademoiselle?

ZANETTA.

Ah! pardon, monsieur, je ne vous voyais pas.

SAINT-JEAN.

Un mot, je vous en supplie, j'ai peu de temps et je suis forcé d'aller droit au fait; dites-moi, avez-vous un amoureux?

ZANETTA, étonnée.

Comment, monsieur! qu'est-ce que c'est que ces questions-là?

SAINT-JEAN.

Je conçois qu'avec une figure aussi piquante, ma demande doit vous paraître une impertinence; mais j'ai le plus grand intérêt à savoir...

ZANETTA, à part.

Est-ce qu'il voudrait se proposer? un valet de chambre

d'ambassade, un homme titré; ce serait un parti très-sortable.

SAINT-JEAN.

Eh bien?

ZANETTA.

Monsieur, on ne répond pas à des demandes aussi indiscrètes, et à moins que vous ne vous expliquiez plus clairement...

SAINT-JEAN.

C'est que, moi, j'en ai un à vous proposer.

ZANETTA.

Un amoureux! quoi, monsieur?...

SAINT-JEAN.

Il ne s'agit que d'une rúse innocente, d'un amour sans conséquence, d'une passion à part; ça ne vous obligera à aucun sacrifice contraire à vos sentiments particuliers, si vous en avez.

ZANETTA.

Ah çà! qu'est-ce qu'il dit donc?

SAINT-JEAN.

Qu'il y a cent piastres destinées à la jolie Zanetta, si elle veut, pour quelque temps seulement, aimer monsieur Frédéric.

ZANETTA.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Ah grand Dieu! quelle audace extrême!

SAINT-JEAN.

Vous ne me comprenez pas bien.
Il suffit d'avouer qu'on l'aime,
Cela ne vous engage à rien.

ZANETTA.

Eh quoi, vraiment!
C'est un semblant?

SAINT-JEAN.

Qui n'a rapport en rien au sentiment.

ZANETTA.

Ah! c'est égal!
C'est toujours mal
De feindre, hélas!
Un amour qu'on n'a pas.
Dût-on me traiter de bégueule,
J'aimerais mieux, et pour raisons,
Éprouver quinze passions
Que d'en feindre une seule!

SAINT-JEAN.

Rien ne vous empêche de l'éprouver; ça n'en vaudrait que mieux... un jeune homme charmant, le fils du marquis d'Aveiro.

ZANETTA.

Un marquis!

SAINT-JEAN.

Eh! oui! sans doute; je n'irais pas vous proposer une mésalliance; tout ce qu'on vous demande, c'est de répéter à l'ambassadeur, à tout le monde : « J'aime Frédéric, j'aime Frédéric! » Mais d'un ton, là... vous savez bien... quand vous aimez, ou quand vous voulez qu'on le croie.

ZANETTA.

Mais encore faudrait-il connaître les gens, crainte seulement de se tromper.

SAINT-JEAN.

N'est-ce que cela? je m'en charge... ainsi donc, c'est décidé.

AIR du vaudeville des Maris ont tort.

A mes vœux vous daignez vous rendre,
J'en étais sûr; car, en honneur,
Tous deux nous devions nous entendre.
Frédéric a donc votre cœur;
Mais ne redoutez nulle erreur :

Avec nous, sans vous compromettre,
Vous devez vous y retrouver;
Car l'amour qu'il va vous promettre,
Je me charge de l'éprouver.

ZANETTA.

Du tout, du tout, si vous vous avisez de me faire des déclarations, vous allez m'embrouiller. Dites-moi, avant tout, monsieur Saint-Jean, qu'est-ce qu'il faudra faire?

SAINT-JEAN.

Vous laisser adorer.

ZANETTA.

Me laisser adorer! bon, je sais; ça n'est pas difficile; mais, si on me parle, que répondre?

SAINT-JEAN.

Je vous l'ai déjà dit : *J'aime Frédéric*, et ne sortez pas de là.

ZANETTA.

Mais enfin, pourquoi cette ruse?

SAINT-JEAN, écoutant.

Vous le saurez. J'entends une voiture, c'est lui. Vite, descendez par le petit escalier; je vous rejoindrai bientôt, et j'achèverai de vous donner les instructions...

ZANETTA.

C'est bien pour vous rendre service, au moins, monsieur Saint-Jean; car c'est terrible d'aimer comme ça quelqu'un, sans avoir eu le temps de s'y préparer!

(Saint-Jean la fait sortir par l'escalier dont la porte est sur le premier plan, à gauche de l'acteur.)

SCÈNE IX.

LE COMTE, SAINT-JEAN.

LE COMTE, entrant par le fond.

Saint-Jean ?

SAINT-JEAN.

Eh bien ! monsieur le comte, notre petite expédition ?

LE COMTE.

Elle a réussi.

SAINT-JEAN.

Ah ! et le jeune Frédéric ?

LE COMTE.

Il est là, dans l'appartement voisin.

SAINT-JEAN.

A merveille ! En l'interrogeant adroitement, il nous sera facile... (A part.) car avant tout, il faut le prévenir, (Haut.) et si monsieur le comte le veut, je vais le faire entrer.

LE COMTE.

Non, non, je n'ai plus besoin de toi ; (Lui donnant une bourse.) voilà trente piastres ; tu sais ce que je t'ai dit ce matin, tu peux t'en aller.

SAINT-JEAN, déconcerté.

Comment, Excellence ! après le service que je viens de vous rendre.

LE COMTE.

Je te le paie, nous sommes quittes ; mais pour d'autres raisons, à moi connues, je ne veux pas que tu remettes le pied chez moi ; je t'ai même fait consigner à la porte, ainsi va-t'en.

(Il va s'asseoir auprès de la table.)

SAINT-JEAN, à part.

Oh! *maledetto!* Impossible de prévenir ce jeune homme... il va tout gâter.

LE COMTE, élevant la voix.

Vous m'avez entendu, monsieur Saint-Jean.

SAINT-JEAN.

J'obéis, monsieur le comte, j'obéis. (A part.) Ma foi, qu'il s'en tire comme il pourra, jusqu'à ce que j'aie trouvé quelque moyen de le secourir.

(Il sort du même côté que Zanetta.)

LE COMTE, seul.

Ah! voici notre jeune homme; (Souriant.) il doit être furieux.

SCÈNE X.

LE COMTE, FRÉDÉRIC, suivi de deux valets.

FRÉDÉRIC, avec colère.

Morbleu! m'enlever ainsi de chez moi, sans me dire un seul mot, sans daigner m'expliquer... (Le comte fait signe aux valets de se retirer. Frédéric se tournant du côté du comte.) Saurai-je enfin chez qui je suis?

LE COMTE, se levant et allant à Frédéric.

Chez moi, monsieur.

FRÉDÉRIC, à part.

Dieu! le comte d'Aranza! le père de celle que j'aime!

LE COMTE.

Je vois que vous ne pouvez me pardonner la manière un peu brusque dont je vous ai forcé à me rendre visite.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur! (A part.) C'est tout ce que je désirais; je ne cherchais qu'un moyen de me présenter.

LE COMTE.

Je vous prouverai bientôt que j'avais le droit d'agir ainsi ; en attendant, je vous prie de m'écouter. Vous serez traité ici avec tous les égards que vous méritez, vous mangerez à ma table, vous serez servi par mes gens; mais vous ne verrez personne, et n'aurez d'autre société que la mienne et celle de ma fille.

FRÉDÉRIC, avec joie.

Quoi, monsieur !

LE COMTE.

Toutes vos réclamations sont inutiles ; j ai ordre de vous surveiller, et vous ne me quitterez pas ; ainsi vous pouvez tout avouer, et reprendre votre véritable nom.

FRÉDÉRIC.

Mon nom ! Je ne prétends pas le cacher ; je suis Frédéric de...

LE COMTE, l'interrompant.

Je vous ai dit, monsieur, qu'il n'était plus temps de feindre, et j'exige maintenant que vous me disiez la vérité.

FRÉDÉRIC, à part.

Pour rester ici je dirai tout ce qu'il voudra ; (Haut.) mais je vous demanderai, monsieur, ce qu'il faut vous avouer.

LE COMTE.

Que vous êtes le fils du marquis d'Aveiro, mon ancien ami.

FRÉDÉRIC.

Du marquis d'Aveiro !... quoi, monsieur ! vous exigez ?...

LE COMTE.

Oui, monsieur.

FRÉDÉRIC.

Je ne puis pas alors vous dire le contraire.

LE COMTE.

Le bel effort ! croyez-vous que je l'ignorais ? Plus tard,

jeune homme, nous parlerons de vous, de votre père, du chagrin que vous lui causez.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur!

LE COMTE.

En attendant, je ne vous demande qu'une chose : un noble Castillan n'a que sa parole; promettez-moi, sur l'honneur, de ne pas vous échapper de cette maison.

FRÉDÉRIC.

Oh! pour cela, je vous le jure!

LE COMTE.

C'est bien, j'espère que nous finirons par nous entendre.

FRÉDÉRIC, à part.

Ça ne fera pas mal.

SCÈNE XI.

LES MÊMES; JULIETTE, sortant de son appartement.

TRIO de Michel et Christine.

LE COMTE, allant au-devant de Juliette.

Approche donc, ma chère amie,
Monsieur n'est pas un étranger,
L'Espagne est aussi sa patrie;
(A demi-voix.)
Et tu peux le voir sans danger.

JULIETTE, s'avançant et lui faisant la révérence.

O grands dieux! ô surprise extrême!

LE COMTE.

Quoi donc?

JULIETTE.

C'est lui.

FRÉDÉRIC, à part.

C'est elle-même!

JULIETTE.

Ce jeune homme qui nous suivait.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je crois qu'elle me reconnait.

Ensemble.

JULIETTE.

Quel trouble j'éprouve à sa vue!
Et combien mon âme est émue!
Oui, de surprise et de bonheur,
Ah! je sens là battre mon cœur!

FRÉDÉRIC.

Combien elle parait émue!
Moment charmant! ô douce vue!
Ah! je sens là battre mon cœur
Et d'espérance et de bonheur!

LE COMTE.

Ah! quelle rencontre imprévue!
Moi qui vais l'offrir à sa vue!
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

JULIETTE.

Oui, vraiment, c'est cet inconnu
Dont parlait Saint-Jean...

LE COMTE, *à part.*

Quelle audace!
Ce fripon aurait-il voulu
Introduire un autre à la place
Du chevalier d'Aveiro?

JULIETTE.

Dieux!
Comme il fixe sur moi les yeux!

Ensemble.

JULIETTE.

Ah! quel plaisir! chez lui, mon père
Reçoit celui qui m'a su plaire!

Ah ! je sens là battre mon cœur
Et de surprise et de bonheur!

FRÉDÉRIC.

Je n'entends rien à ce mystère;
Mais je vois celle qui m'est chère,
Et je sens là battre mon cœur
Et de plaisir et de bonheur!

LE COMTE.

On me trompe, la chose est claire;
Mais je connaîtrai ce mystère;
Pour déjouer un séducteur,
Cachons mon trouble et ma fureur.

LE COMTE, *à part.*

Oui, je puis savoir si c'est réellement le fils du marquis d'Aveiro; car, par bonheur, cette lettre que j'ai reçue ce matin contient son signalement.

(Il la prend et regarde.)

FRÉDÉRIC, *à part.*

Le signalement!... je suis perdu.

LE COMTE, *lisant bas et regardant Frédéric.*

Non, non, parfaitement conforme; c'est bien lui.

FRÉDÉRIC, *à part.*

Je suis sauvé; ma foi, je ne sais pas comment.

JULIETTE.

Eh mais! qu'avez-vous donc, mon père! Vous êtes tout ému.

LE COMTE.

Rien, rien, mon enfant. (Appelant.) Holà! quelqu'un. (Un domestique entre.) Conduisez monsieur à l'appartement qui lui est destiné. (A Frédéric.) Nous nous reverrons bientôt; jusque-là, je vous laisse à vos réflexions.

AIR du vaudeville de la Somnambule.

Mais songez-y, la fuite est impossible;
Car sur l'honneur, vous êtes prisonnier.

FRÉDÉRIC.

Une prison est toujours bien terrible;
(Regardant Juliette.)
Mais en ces lieux, quand je pense au geôlier,
Je me soumets sans murmure et sans peines.
Loin de gémir de ma captivité,
Puissé-je, hélas! trop heureux de mes chaînes,
Ne retrouver jamais la liberté!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

LE COMTE, JULIETTE.

JULIETTE.

Quoi, mon père! il va loger ici?... avec nous?... et c'est un Espagnol?

LE COMTE.

Oui, le fils du marquis d'Aveiro.

JULIETTE.

Du marquis d'Aveiro?

LE COMTE.

Mais il n'y faut plus penser; tu dois l'oublier.

JULIETTE.

Que voulez-vous dire?

LE COMTE.

Qu'il est indigne de toi, qu'il en aime une autre; en un mot, qu'il ne mérite ni ta tendresse, ni tes regrets.

JULIETTE.

Il en aime une autre!

LE COMTE.

Et si tu savais, ma Juliette, quelle est la rivale qu'il te préfère!... une fille sans éducation, sans naissance, une petite ouvrière sans doute.

JULIETTE.

Il serait possible! non, je ne puis le croire : on le calomnie, mon père.

LE COMTE.

On le calomnie, quand j'ai la preuve! (Lui donnant une lettre.) Tiens, regarde.

AIR de *Une heure de mariage.*

Vois toi-même, par cet écrit,
Que c'est une autre qu'il adore.

JULIETTE.

Mon cœur et s'indigne et frémit;
Mais je ne puis le croire encore...
Oui, c'est moi dont il est épris.

LE COMTE.

Son père atteste le contraire.

JULIETTE.

N'importe, en pareil cas un fils
Doit en savoir plus que son père.
En pareil cas, je crois qu'un fils
Doit en savoir plus que son père!

LE COMTE.

Alors, s'il n'est pas possible de te convaincre...

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; SAINT-JEAN, dans le fond.

SAINT-JEAN, à part.

Je n'ai pas d'autre moyen de rentrer ici et de venir à son secours : voyons s'il en est encore temps. (Haut.) Monsieur le comte...

LE COMTE, l'apercevant.

Comment, drôle! vous osez reparaître chez moi?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur le comte, malgré vos ordres, j'ai forcé la consigne, j'ai bravé votre colère pour vous rendre un service signalé, tant il est vrai qu'un attachement véritable survit même aux plus mauvais traitements.

LE COMTE.

Qu'est-ce qui te ramène?

SAINT-JEAN.

Votre intérêt. (En confidence.) Je viens vous garantir d'un piège infernal; on vous trompe.

LE COMTE.

Moi?

SAINT-JEAN.

Je le sais mieux que personne, vous pouvez m'en croire; je vous jure, sur l'honneur, qu'on vous trompe; je ne peux pas mieux vous dire.

LE COMTE.

Et comment cela?

SAINT-JEAN.

C'est au sujet du fils du marquis d'Aveiro; il est retenu chez vous, il est enchanté d'y être, car celle qu'il aime est ici.

LE COMTE, à part.

O ciel! ma fille aurait-elle raison! (A Saint-Jean.) Tu la connais?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur, mais il est inutile de vous la nommer; maintenant que j'ai satisfait au besoin de mon cœur, en vous donnant un avis salutaire, je me retire, monsieur le comte.

LE COMTE, le retenant.

Non, non, reste donc. (A part.) On a beau faire, ces co-

quins-là nous sont indispensables. (Haut.) Achève, dis-nous quelle est celle qu'il aime?

SAINT-JEAN.

Vous l'exigez?

JULIETTE.

Eh! oui, sans doute, parle vite.

SAINT-JEAN.

Eh bien! mademoiselle, qu'elle vous réponde elle-même, car la voici.

JULIETTE et LE COMTE.

Que dis-tu? Zanetta! ce n'est pas possible!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; ZANETTA, entrant et plaçant sur la table un carton.

ZANETTA.

Mademoiselle, je vous rapporte votre béret; maintenant, je crois qu'il ira à merveille.

LE COMTE.

Il ne s'agit pas de cela; venez ici, mademoiselle.

ZANETTA, d'un air interdit.

Monsieur le comte!...

LE COMTE.

Ne tremblez pas, je ne veux que savoir la vérité de votre bouche.

ZANETTA, hésitant.

La vérité!

LE COMTE.

Vous connaissez, dit-on, un jeune homme nommé Frédéric.

ZANETTA, affectant un grand trouble.

Frédéric! O ciel! quoi, monsieur! vous savez... Je suis perdue. (Bas à Saint-Jean.) Est-ce bien?

SAINT-JEAN.

Sublime !

JULIETTE, à part.

Il est donc vrai?

LE COMTE, à Zanetta.

Remettez-vous, je sais tout; mais il importe que vous me fassiez vous-même un aveu franc et sans réserve.

ZANETTA.

Je n'ai rien à vous avouer, monsieur, je n'ai rien à vous dire, sinon que j'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais enfin...

ZANETTA.

J'aime Frédéric.

LE COMTE.

Mais, mademoiselle...

ZANETTA.

J'aime Frédéric, j'aime Frédéric, et je ne sors pas de là. (A Saint-Jean.) N'est-ce pas?

SAINT-JEAN, bas.

Parfait !

LE COMTE.

Impossible de lui faire entendre raison... Et savez-vous du moins quel est ce Frédéric dont vous partagez la folle passion? vous a-t-il instruite de son nom, de son rang?

ZANETTA.

Je sais, comme vous, monsieur, que c'est le fils du marquis d'Aveiro.

LE COMTE, à Juliette.

Eh bien, ma fille!

JULIETTE.

Il est donc vrai! plus de doute. (A Zanetta.) Il suffit, ma

demoiselle, vous ne travaillerez plus pour moi. Je vous prie de ne plus vous représenter ici.

ZANETTA.

Comment, mademoiselle! (Bas à Saint-Jean.) Ah çà, si cet amour-là va me faire du tort?...

SAINT-JEAN, de même.

Silence!

JULIETTE, à son père.

Et quant à mon mariage, mon père, je suis décidée maintenant; j'épouserai qui vous voudrez, et le plus tôt sera le mieux! (A part.) J'en mourrai, mais c'est égal!

(Elle rentre dans son appartement.)

SAINT-JEAN, à part.

Eh bien! voilà un danger que je n'avais pas prévu. Il faut la détromper.

(Il veut la suivre.)

LE COMTE.

Où vas-tu donc?

SAINT-JEAN.

Moi, monsieur, nulle part; j'allais prendre les ordres de mademoiselle.

LE COMTE.

Reste ici, et ne me quitte pas.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, excepté Juliette.

SAINT-JEAN, à part.

Diable! ça se complique.

ZANETTA.

Certainement, mademoiselle est bien injuste. Si on per-

dait toutes ses pratiques parce que l'on a une inclination, il n'y a que les prudes qui feraient fortune.

LE COMTE, *à part.*

Décidément je n'ai que ce moyen de sauver le fils de mon ami. (*A Saint-Jean.*) Des sièges... (*A part.*) Je suis sûr que le marquis ne me désavouera pas. (*A Zanetta.*) Asseyez-vous, mademoiselle.

(*Saint-Jean a placé un fauteuil pour Zanetta, et rapproché celui de l'ambassadeur.*)

ZANETTA, *hésitant.*

Monsieur le comte...

LE COMTE.

Asseyez-vous et écoutez-moi, (*A Saint-Jean.*) et toi, reste là.

SAINT-JEAN, *à part.*

Que va-t-il faire?

(*Le comte s'assied. Zanetta, assise, est à sa gauche. Saint-Jean se tient debout derrière le fauteuil du comte, de manière qu'il peut faire des signes à Zanetta, sans que le comte s'en aperçoive.*)

LE COMTE, *à part.*

C'est une négociation toute nouvelle pour moi, et je ne sais pas trop comment m'y prendre; ma foi, allons au fait, et sans préambule. (*A Zanetta.*) Mademoiselle, vous aimez Frédéric...

ZANETTA, *voulant se lever.*

Oh! oui, monsieur, j'aime...

LE COMTE, *la faisant resseoir.*

Je le sais, vous me l'avez déjà dit; mais il a aussi une famille qui l'aime, qui le chérit, une famille puissante qui est décidée à employer contre vous des moyens de rigueur.

ZANETTA.

Des rigueurs! qu'est-ce que c'est que ça?

(*Saint-Jean lui fait signe de se tranquilliser.*)

LE COMTE.

Je vois que vous n'êtes point pour les rigueurs, ni moi non plus: je les désavoue; et comme vous me parliez ce matin du désir que vous aviez de vous établir en France, je me disais : Si mademoiselle Zanetta, dont j'honore et dont j'estime le talent, veut transplanter à Paris les modes et les grâces napolitaines, je me fais fort de subvenir aux frais de voyage et d'établissement.

ZANETTA.

Quoi, monsieur, vous auriez la bonté...

LE COMTE.

Je pensais que mille piastres pourraient peut-être suffire...

ZANETTA.

Mille piastres! (Saint-Jean lui fait signe de refuser.) mille piastres pour quitter ces lieux, pour quitter Frédéric!

LE COMTE.

Deux mille.

ZANETTA.

Comment, monsieur, vous pouvez supposer qu'une passion comme celle-là, aussi pure, aussi délicate... non certainement, non jamais...

LE COMTE.

Trois mille.

ZANETTA veut se lever, et Saint-Jean lui fait toujours signe de refuser.

Trois mille! (A part.) Ah! j'ai besoin de me répéter que j'aime Frédéric. (Haut.) Laissez-moi, monsieur, laissez-moi, craignez de m'outrager, craignez d'insister...

LE COMTE.

Quatre mille.

ZANETTA.

Quatre mille! (Même signe de Saint-Jean. — A part, en se levant.) Ma foi, monsieur Saint-Jean dira tout ce qu'il voudra. (Haut.)

Certainement, monsieur le comte, j'aime Frédéric et je l'aimerai toujours; d'abord ce pauvre Frédéric!... mais l'intérêt d'une famille, le devoir, quatre mille piastres, et puis, ce qu'il y a de plus précieux pour une demoiselle, c'est la perspective d'un établissement, car enfin Frédéric ne pouvait pas m'épouser.

LE COMTE.

Non, sans se brouiller avec sa famille, et vous ne voudriez pas faire son malheur.

ZANETTA.

Dieu! que me dites-vous là! Le malheur de Frédéric! plutôt me sacrifier!

LE COMTE.

AIR de Céline.

Ainsi, quelle est votre réponse?

SAINT-JEAN, à part.

Ah! je tremble de la prévoir!

ZANETTA.

Il le faut, à lui je renonce;
J'immole l'amour au devoir.

LE COMTE.

Quand c'est le devoir qu'on écoute,
Il finit toujours, mon enfant,
Par rapporter plus qu'il ne coûte.

ZANETTA, à part.

Ah! je le vois en ce moment.

LE COMTE.

Il rapporte plus qu'il ne coûte.

ZANETTA, de même.

Ah! je le vois en ce moment.

SAINT-JEAN, frappant du pied, à part.

La petite sotte qui s'avise de penser à sa fortune!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Monsieur le comte, je venais... Ah! pardon, vous êtes occupé.

LE COMTE.

Vous n'êtes pas de trop, approchez, jeune homme. (Le prenant par la main, et le menant devant Zanetta.) Il est temps de parler franchement.

QUATUOR.

Fragment du finale de *la Dame blanche :* Je n'y puis rien comprendre.

LE COMTE, à Frédéric.

Voyez mademoiselle!

FRÉDÉRIC, regardant Zanetta.

Elle est gentille et belle;
Mais, dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

Ensemble.

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme,
Car je ne le connais pas.

LE COMTE.

Quel est donc ce mystère?
Celle qui sut lui plaire
Lui semble une étrangère;
Il ne la reconnaît pas.

SAINT-JEAN.

Cette reconnaissance
Finira mal, je pense
Comment sortir d'embarras?

LE COMTE, à Frédéric.

Eh quoi! l'aspect de cette belle
N'a pas sur vous des droits?

FRÉDÉRIC.

Je vois ici mademoiselle
Pour la première fois.

LE COMTE.

Et toi, Saint-Jean, qui nous écoute,
Que penses-tu de tout ceci?

SAINT-JEAN.

Qu'il a bien ses raisons sans doute
Pour vouloir en agir ainsi.

LE COMTE, à Frédéric.

Vous vous croyez forcé peut-être
De méconnaître ses attraits?
Mais cet amour que ses yeux ont fait naître...

FRÉDÉRIC.

Moi! non, jamais... je ne l'aimai jamais!

Ensemble

ZANETTA.

Quel est donc ce jeune homme?
Dites-moi comme il se nomme,
Car je ne le connais pas.

FRÉDÉRIC.

Quelle est donc cette belle?
Dites-moi, quelle est-elle?
Car je ne la connais pas.

LE COMTE.

Oui, le trait est original.

SAINT-JEAN, à part.

Pour nous cela finira mal.

LE COMTE, à Frédéric.

Vous êtes donc bien sûr de ne pas aimer mademoiselle?

FRÉDÉRIC.

Faut-il, monsieur, vous faire de nouveaux serments?

LE COMTE.

Non, monsieur; mais j'en voudrais une preuve.

FRÉDÉRIC.

Et laquelle?

LE COMTE.

Me promettez-vous?...

ZANETTA.

Mais, monsieur...

LE COMTE, à Zanetta.

Taisez-vous! (A Frédéric.) Me promettez-vous de renoncer à mademoiselle?

FRÉDÉRIC.

Sans hésiter.

SAINT-JEAN, à part.

Le maladroit!...

LE COMTE.

Vous consentiriez à la quitter?

FRÉDÉRIC.

Eh mais, sans doute!

LE COMTE.

C'est tout ce que je demande, je suis content de vous.

FRÉDÉRIC.

Vous me rendez votre amitié?

LE COMTE.

Oui, jeune homme, mon amitié, mon estime; dans une demi-heure vous ne serez plus ici.

FRÉDÉRIC.

Comment, monsieur! qu'est-ce que cela veut dire?

LE COMTE.

Que maintenant vous êtes digne d'embrasser votre père;

qu'il vous attend avec impatience; la chaise de poste, les chevaux, l'argent nécessaire pour votre départ, tout sera prêt dans la minute.

FRÉDÉRIC, à part.

O ciel !

LE COMTE, à Zanetta.

Quant à vous, mademoiselle, restez ici ; il faudra bien m'expliquer ce mystère, (Regardant Saint-Jean.) et si l'on m'a trompé...

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur, c'est ce que je vais tâcher de savoir ; car je suis comme vous : je m'y perds.

LE COMTE, à part.

Eh bien! par exemple... allons, allons, n'importe, il partira, c'est tout ce que je désire. (Haut.) Attendez-moi là, je reviens dans l'instant.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE XVII.

FRÉDÉRIC, SAINT-JEAN, ZANETTA.

FRÉDÉRIC.

Me renvoyer dans une demi-heure, et pour quelle raison? pour quel motif?

ZANETTA.

Oui, sans doute; maintenant qu'on peut parler, qu'est-ce que ça signifie?

SAINT-JEAN.

Que nous sommes perdus, ruinés, et par votre faute à tous deux.

FRÉDÉRIC et ZANETTA.

Par la mienne?...

SAINT-JEAN.

Depuis une heure je vous fais des signes, et vous ne comprenez rien; j'avais tout prévu, tout arrangé; l'ambassadeur voulait garder chez lui le fils du marquis d'Aveiro pour le guérir d'une inclination roturière; le fils du marquis... c'était vous; l'inclination, c'était mademoiselle.

ZANETTA.

Comment! c'est *j'aime Frédéric?* il fallait donc le dire!

SAINT-JEAN.

Et vous avez la maladresse de ne pas vous reconnaître

ZANETTA.

Quand on ne s'est jamais vu!

FRÉDÉRIC.

Et surtout quand on n'est pas prévenu!

SAINT-JEAN.

Impossible depuis ce matin de vous voir et de vous parler... Que faire maintenant?

ZANETTA.

Tout avouer à Son Excellence.

SAINT-JEAN.

Non pas, c'est moi qui paierais tous les frais.

FRÉDÉRIC.

Écrire à ce marquis d'Aveiro dont tu m'as donné le nom; c'est l'ami de l'ambassadeur, mais c'est aussi celui de ma famille; et j'ai vu de lui une lettre où il promettait de parler en ma faveur.

SAINT-JEAN.

Il est à Madrid, et ne nous servira pas de si loin; en attendant, vous perdez votre maîtresse, moi mes deux mille piastres.

ZANETTA.

Et moi, mes quatre mille.

SAINT-JEAN.

Il n'y a donc qu'un moyen qui peut tout réparer; monsieur le comte va revenir : tenez-vous à demeurer chez lui à rester près de sa fille?

FRÉDÉRIC.

Tu me le demandes?

SAINT-JEAN, montrant Zanetta.

Eh bien ! alors redevenez amoureux de mademoiselle

FRÉDÉRIC.

Et Juliette, que dira-t-elle?

SAINT-JEAN.

Quand vous serez de la maison, ne trouverez-vous pas vingt occasions de lui parler, de lui avouer la vérité?

FRÉDÉRIC.

Il a raison. Eh bien! soit, si mademoiselle veut me le permettre, je l'aime, je l'adore, j'en suis fou. Ah ! son nom?

SAINT-JEAN.

Zanetta... (A Zanetta.) Vous, ma petite, vous connaissez nos conventions, notre premier plan.

AIR du vaudeville du Piège.

Vous dévouant pour le salut public,
Que de nouveau l'un pour l'autre soupire.

ZANETTA.

Je le veux bien. Je r'aime Frédéric;
Mais permettez-moi de le dire :
A chaque instant changer ainsi soudain,
J'en conçois de l'inquiétude.
Ce n'est qu'un jeu, je le sais ; mais enfin
Ça peut en donner l'habitude;
On peut en prendre l'habitude!

SAINT-JEAN.

Et les principes qui sont là, et dont vous ne parlez pas ! On vient, allons, allons, du feu, du désordre, du pathétique;

c'est le père. (A Frédéric, montrant Zanetta.) Tombez à ses pieds... (Tirant son mouchoir.) Dieu! quel tableau!

(Frédéric se jette aux pieds de Zanetta.)

SCÈNE XVIII.

Les mêmes; LE COMTE.

LE COMTE, voyant Frédéric aux pieds de Zanetta.

Que vois-je?

SAINT-JEAN.

O spectacle touchant! triomphe de l'amour et de la sensibilité! je ne puis retenir mes larmes. Ah! c'est vous, monsieur le comte! (Frédéric se relève.) Venez être témoin d'une réconciliation qui aurait attendri un barbare.

LE COMTE.

Une réconciliation?... Eux qui ne se connaissent pas...

SAINT-JEAN.

Vous l'aviez bien deviné, c'était une ruse, ou plutôt c'était une querelle d'amoureux; car c'est au moment de la séparation que l'explosion a éclaté; deux volcans, monsieur le comte! j'ai voulu les arrêter, impossible; ils se sont précipités dans les bras l'un de l'autre, en criant qu'ils ne voulaient plus se quitter, non jamais! plutôt mourir! Enfin, le délire de la passion...

LE COMTE, à Frédéric.

Quoi, monsieur! au moment où j'avais tout préparé pour votre départ?

FRÉDÉRIC.

Maintenant, monsieur, il est impossible! je reste.

LE COMTE.

Et vous, mademoiselle, qui étiez déjà décidée à vous sacrifier?

ZANETTA.

J'avais trop présumé de mes forces, et je ne puis que vous répéter ici ce que je vous ai notifié ce matin : j'aime Frédéric, monsieur.

LE COMTE.

C'est connu. (A part.) Allons, il y a là-dessous quelque chose d'inexplicable ; mais on se moque de moi, c'est clair, nous allons voir. (Haut.) Je n'ai rien à dire, j'ai voulu vous rendre à la raison, j'ai rempli mon devoir ; mais, puisque rien ne peut vaincre cette grande passion, je me rends.

TOUS.

Quoi, monsieur !

LE COMTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro, n'est point un barbare, un tyran. « Si après avoir tout tenté, m'a-t-il dit, vous pen-« sez que cette jeune fille soit nécessaire au bonheur de « mon fils, je vous permets de les unir. »

FRÉDÉRIC, quittant la main de Zanetta.

Comment ?

SAINT-JEAN, étourdi.

Oh ! *Diavolo !*

ZANETTA, à part.

Dieu, épouser un marquis !

LE COMTE, les observant.

Votre constance méritait bien un pareil prix, et c'est dans la chapelle de l'ambassade, en ma présence, que vous allez être mariés.

FRÉDÉRIC.

Un moment !

SAINT-JEAN, bas.

Tenez ferme.

ZANETTA.

AIR du Fleuve de la vie.

Qui, moi ! je deviendrais marquise

LE COMTE.

Eh quoi! vous semblez refuser!

SAINT-JEAN, bas.

Déguisez moins votre surprise.

FRÉDÉRIC, à Saint-Jean.

Veux-tu que j'aille l'épouser?

SAINT-JEAN, de même.

Afin d'éclaircir ce mystère,
C'est une ruse, je le voi,
Je le laisserais dire.

ZANETTA.

Et moi
Je le laisserais faire.

LE COMTE.

Eh mais, quelle froideur! vous ne me remerciez pas? vous ne tombez pas dans mes bras!

FRÉDÉRIC.

Monsieur, certainement je suis touché... mais mon père?

LE COMTE.

Je vous ai dit qu'il m'avait envoyé son consentement.

SAINT-JEAN, vivement.

Permettez! ce n'est pas dans la lettre.

LE COMTE.

Hein! Comment le sais-tu?

SAINT-JEAN, embarrassé.

Je le sais, je... c'est-à-dire je présume, parce qu'un homme comme le marquis d'Aveiro ne peut consentir à une mésalliance.

LE COMTE.

Saint-Jean...

SAINT-JEAN.

Monsieur?

LE COMTE.

Je te ferai mourir sous le bâton.

SAINT-JEAN.

Plaît-il, monsieur? et pourquoi?

LE COMTE.

Je n'en sais rien; mais ce jeune homme, cet amour, ton trouble... tu me trompes.

SAINT-JEAN.

Moi! monsieur le comte peut-il penser que je sacrifie se intérêts à ceux d'un inconnu?

LE COMTE.

Un inconnu! monsieur le valet de chambre interprète, expliquez-moi comment il se fait que ce chevalier d'Aveiro soit précisément l'inconnu dont vous avez parlé à ma fille; expliquez-moi comment ces jeunes gens s'aiment et ne se connaissent pas, se raccommodent et ne veulent pas se marier?

SAINT-JEAN.

Monsieur, on ne peut pas expliquer les bizarreries du cœur humain, mais la vérité est que je ne suis pour rien dans tout ceci, et, si vous en doutez...

SCÈNE XIX.

LES MÊMES; UN VALET.

LE COMTE, lisant une carte que le valet lui remet.

Comment! il est ici?

LE VALET.

Il attend monsieur le comte dans son cabinet.

LE COMTE, avec joie.

Quel bonheur! Oh! pour le coup, je vais enfin savoir la vérité. (Au valet.) Que personne ne puisse sortir de l'hôtel,

(Aux autres.) et malheur à qui s'est joué de moi! restez tous.

(Il sort avec le valet.)

SCÈNE XX.

FRÉDÉRIC, ZANETTA, SAINT-JEAN.

FRÉDÉRIC, croisant les bras.

Eh bien, Saint-Jean?

SAINT-JEAN.

Je n'y suis plus du tout.

ZANETTA.

Qu'est-ce que cela veut dire?

FRÉDÉRIC.

Ce nouveau personnage...

SAINT-JEAN.

Qui doit tout découvrir.

ZANETTA.

Je commence à avoir peur.

FRÉDÉRIC.

Voilà pourtant le résultat de tes ruses, de tes finesses et du personnage ridicule que tu m'as fait jouer; mais, songes-y bien, j'ai pu m'abaisser à cette feinte pour obtenir Juliette; mais si je la perds, c'est à toi que je m'en prends, et je t'assomme.

SAINT-JEAN.

C'est cela; l'ambassadeur d'un côté, vous de l'autre, et pas de petite porte pour se sauver.

ZANETTA.

Ah çà, dites-moi au moins si j'aime toujours Frédéric?

SAINT-JEAN.

Il est bien question de cela! Que devenir? quel parti prendre? l'ambassadeur est sur la trace; l'intrigue va s'éclaircir;

nous n'avons plus qu'une ressource, monsieur, c'est de la compliquer tellement que ni monsieur le comte, ni nous-mêmes ne puissions plus nous y reconnaître; comme ces gens qui, au moment d'une liquidation, embrouillent toujours les affaires; c'est le seul moyen de faire les siennes. Qui vient là? est-ce l'ennemi? non, c'est mademoiselle Juliette.

FRÉDÉRIC.

Ah! je pourrai du moins la détromper.

SCÈNE XXI.

Les mêmes; JULIETTE.

JULIETTE, apercevant Zanetta.

Comment, mademoiselle, encore ici? je vous trouve bien hardie.

FRÉDÉRIC.

Un mot seulement, car les instants sont précieux; votre père était dans l'erreur, je vois aujourd'hui mademoiselle pour la première fois.

JULIETTE.

Il serait possible!

FRÉDÉRIC.

C'est vous seule que j'aime et que j'aimerai toujours.

JULIETTE.

Ah! je le disais bien; c'est cette lettre de votre père qui avait tout embrouillé; il se trompait aussi, n'est-ce pas, monsieur? mais, grâce au ciel, tout va s'éclaircir; car il arrive, il vient d'entrer dans le salon.

FRÉDÉRIC.

Et qui donc?

JULIETTE.

Votre père, le marquis d'Aveiro.

SAINT-JEAN.

Ah ! grands dieux!

JULIETTE.

J'ai bien retenu son nom, lui et mon père se sont enfermés pour parler de nous, de notre mariage, et voilà, j'espère, de bonnes nouvelles.

FRÉDÉRIC, à part.

Oui, joliment! Le marquis d'Aveiro... il ne nous manquait plus que cela.

SAINT-JEAN.

Voilà ce que je demandais, surcroît d'embarras.

JULIETTE.

Ne craignez rien, il vous pardonnera tout; il a l'air d'un si honnête homme.

FRÉDÉRIC, perdant la tête.

Oui, vous croyez... Quelle figure a-t-il?

JULIETTE.

Comment, monsieur?

ZANETTA.

Allons, il ne connait pas son père à présent! il ne connaît personne, ce jeune homme.

FRÉDÉRIC, apercevant le comte.

Dieu, monsieur le comte!

ZANETTA et SAINT-JEAN, en même temps.

Monsieur le comte!

SAINT-JEAN.

De l'audace! et tenons-nous bien.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES; LE COMTE.

JULIETTE, à son père, qui s'avance lentement en les regardant tous.

Eh bien! mon père, le marquis d'Aveiro?

LE COMTE.

Je le quitte à l'instant.

JULIETTE.

Vous venez sans doute chercher son fils pour le conduire dans ses bras ?

LE COMTE.

Je le voudrais, mais il n'y a qu'une petite difficulté, c'est que le marquis d'Aveiro n'a jamais eu de fils.

JULIETTE, regardant Frédéric.

Comment ?

SAINT-JEAN, à part.

De mieux en mieux.

FRÉDÉRIC, à part.

Quel supplice !

ZANETTA.

Ah çà ! il paraît que le père n'aime donc pas Frédéric ?

LE COMTE, à Frédéric.

C'est vous dire assez, monsieur, que, si j'ignore encore qui vous êtes, et les moyens que vous avez employés pour me tromper, je me doute du moins du motif qui vous a conduit chez moi ; et pour que vous perdiez tout espoir, pour que vous renonciez à jamais à la main de Juliette, je vous apprendrai que, cédant aux sollicitations du marquis d'Aveiro, je marie ma fille au fils d'un de ses amis.

JULIETTE et FRÉDÉRIC.

O ciel !

LE COMTE.

Oui, monsieur ; si mon gendre a le tort à mes yeux de ne pas être Espagnol, c'est du moins un homme estimable, un Français plein d'honneur et de franchise, qui vient d'être nommé secrétaire d'ambassade à Madrid ; et ce gendre, dont le nom seul va déjouer tous vos projets, c'est le fils du baron de Cernay.

FRÉDÉRIC, se jetant à ses genoux.

Ah! quel bonheur!

LE COMTE, JULIETTE et ZANETTA.

Eh bien! qu'est-ce qu'il a donc?

FRÉDÉRIC.

C'est moi-même, vous le voyez à vos pieds; apprenez...

LE COMTE.

A d'autres, monsieur! on ne me trompe plus ainsi.

FRÉDÉRIC.

Non, cette fois je vous jure que c'est la vérité; je suis Frédéric de Cernay.

SAINT-JEAN.

Je l'affirme.

FRÉDÉRIC.

Et le marquis d'Aveiro va vous l'attester.

LE COMTE.

Pardon, monsieur: mais je ne reconnais pas en vous cette loyauté et cette franchise dont il me parlait.

FRÉDÉRIC.

Moi, monsieur, je ne vous ai jamais trompé.

LE COMTE.

Comment, monsieur! quand vous vous introduisez dans ma maison...

FRÉDÉRIC.

Non; c'est vous-même qui m'avez fait arrêter et conduire chez vous.

LE COMTE.

C'est vrai, mais prendre un faux nom!

FRÉDÉRIC.

Je vous ai dit le mien; c'est vous qui avez exigé que j'en prisse un autre.

LE COMTE.

C'est vrai, mais feindre d'aimer une petite grisette...

FRÉDÉRIC.

Je n'y ai jamais pensé, vous avez été témoin que je n'ai pas reconnu mademoiselle.

LE COMTE, souriant.

C'est encore vrai, je suis forcé d'en convenir; (Vivement.) mais ce maudit mystère, je ne pourrai pas venir à bout... (A Frédéric et à Juliette.) Eh bien! je vous pardonne, je vous marie, à une seule condition, c'est que vous m'expliquerez tout; cette lettre que j'ai reçue, cet amour prétendu... pour quel motif? dans quel but?

FRÉDÉRIC.

J'en suis désolé, mais je n'en sais encore rien.

JULIETTE.

Ni moi.

ZANETTA.

Ni moi.

LE COMTE.

Ah! c'est trop fort! je donnerais cent piastres à celui qui me dirait qui m'a écrit cette lettre.

SAINT-JEAN, tendant la main.

Je les prends.

LE COMTE.

Comment?

SAINT-JEAN.

C'est moi, monsieur.

LE COMTE.

Toi, coquin?

SAINT-JEAN.

Oui, monsieur; par humanité, bonté d'âme: je voulais servir l'amour de ce jeune homme et vous contraindre à le retenir chez vous.

LE COMTE.

Je comprends. Ah ! morbleu!... mais je n'ai que ma parole, tu auras tes cent piastres. Si je ne craignais d'ébruiter l'aventure, j'y joindrais autre chose.

SAINT-JEAN.

Tout ce que je demande à monsieur le comte, c'est un certificat de talents diplomatiques.

LE COMTE.

En quoi l'as-tu mérité?

SAINT-JEAN.

Pour avoir tenu en échec pendant deux heures un diplomate aussi distingué que monsieur le comte ; avec cela je suis sûr d'être placé tout de suite.

LE COMTE.

Comment, drôle !

ZANETTA.

Ah çà, et moi, mon établissement, mon voyage à Paris ?

SAINT-JEAN.

Je vous y conduirai, aimable Napolitaine, si vous voulez accepter ma main ; je vous ai promis un amoureux, (Présentant sa main.) eh bien ! je vous offre un mari.

ZANETTA.

Ce n'est pas tout à fait la même chose ; mais c'est égal, je me risque et je pars pour Paris.

TOUS.

AIR nouveau de M. Heudier.

Allons nous mettre en voyage,
L'amour embellit notre sort ;
Et sans éprouver de naufrage,
Puissions-nous arriver au port !

ZANETTA, au public.

Je quitte Naples pour la France :
Ce voyage offre des dangers ;
Mais on dit qu'avec indulgence

On y traite les étrangers.
Suivant cette heureuse méthode,
Daignez, mesdames, dès demain,
Mettre la modiste à la mode,
En adoptant son magasin !

TOUS.

Allons nous mettre en voyage, etc.



LE

MARIAGE DE RAISON

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. VARNER.

Théatre de S. A. R. Madame. — 10 Octobre 1826.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE BREMONT, officier général.	MM. FERVILLE.
ÉDOUARD DE BREMONT, son fils, capitaine	PAUL.
BERTRAND, sergent	GONTIER.
PINCHON, fermier.	NUMA.
SUZETTE, jeune orpheline, femme de chambre de Mme de Bremont	Mmes LÉONTINE FAY.
Mme PINCHON, fermière.	JENNY-VERTPRÉ.

PLUSIEURS CAVALIERS et PLUSIEURS DAMES INVITÉS AU CHATEAU.

Au château de M. de Bremont, dans le Lyonnais.



LE MARIAGE DE RAISON

ACTE PREMIER

Une salle du château de M. de Bremont. Porte et deux croisées au fond; deux portes latérales. La porte à gauche de l'acteur est celle de la chambre d'Édouard; auprès de cette porte, un guéridon sur lequel il y a une théière, une tasse et la soucoupe. De l'autre côté, auprès de la porte, une table et deux fauteuils. Au fond, à gauche, une psyché.

SCÈNE PREMIÈRE.

SUZETTE, occupée à travailler près de la table à droite; PINCHON, parlant à la cantonade.

PINCHON.

Soyez donc tranquille, cousin : je ne réveillerai personne, et j'attendrai qu'on soit levé. (Entrant et apercevant Suzette.) Eh! qu'est-ce que me disait donc Bertrand, mon cousin, que tout le monde dormait au château? voilà mademoiselle Suzette qui est déjà sur pied.

SUZETTE.

C'est M. Pinchon, le fermier de M. le comte.

7.

PINCHON.

Eh! oui, vraiment. Aujourd'hui, à cinq heures du matin, moi et ma femme, madame Pinchon, nous étions hors du lit, parce qu'à la ferme, on dort aussi bien qu'au château; mais on dort plus vite, excepté le dimanche, car on fait son dimanche. Mais pardon, mademoiselle Suzette, ce sont là des détails de ménage. Ma petite femme m'a dit comme ça : « Pinchon, je vais au marché, où tu viendras me rejoindre. Toi, pendant ce temps-là, va compter avec M. le comte, et lui porter le prix de ses fermages; » car, afin que vous le sachiez, c'est aujourd'hui la Toussaint.

SUZETTE.

Oh! l'on sait combien vous êtes exact.

PINCHON.

C'est vrai. Au jour de l'échéance, faut que tout soit payé; point d'arriéré, point de retard; c'est ma femme qui m'a mis sur ce pied-là, parce que, là-dessus, madame Pinchon n'entend pas la plaisanterie.

AIR du vaudeville du Dîner de garçons.

Depuis que de payer comptant
Ma femm' m'a fait prendr' l'habitude,
Nos richess's vont en augmentant;
V'là c' que c'est que l'exactitude!

SUZETTE.

Votre femme?

PINCHON.

Des r'mercîmens :
Sur ell' n'ayez pas d'inquiétude;
Fraîche et vermeille.

SUZETTE.

Et vos enfans?

PINCHON.

Fort bien : un de plus tous les ans :
V'là c' que c'est que l'exactitude!

Mais vous ne venez plus à la ferme ; voilà un siècle qu'on ne vous y a vue.

SUZETTE.

Il y a tant de monde au château, que je ne l'ose quitter. Voilà quinze personnes au moins qui nous arrivent de la capitale ; des belles dames, des jeunes gens à la mode. On va à la chasse ou à la pêche le matin, on joue la comédie tous les soirs. Hier encore, il y avait un bal où l'on a dansé jusqu'après minuit. Enfin, c'est la ville à la campagne, c'est Paris au milieu du Lyonnais.

PINCHON.

Dieu ! s'amusent-ils, ces Parisiens ! et c'est monsieur le comte qui reçoit, qui héberge tout cela. V'là un digne homme !

AIR du vaudeville de l'Ecu de six francs.

C'est un brave et bon militaire,
Un honnête homme, Dieu merci ;
Quand on s' mêl' d'être millionnaire,
Il faudrait l'être comme lui :
Aussi chacun l'aime à la ronde,
Car son bras est à son pays,
Son cœur est à tous ses amis,
Et sa fortune à tout le monde !

Et son fils, not' jeune maître, c'est un gaillard celui-là ! Ah ! ah !

SUZETTE.

Taisez-vous donc ; ne parlez pas si haut, car il est là ; il dort.

(Désignant la chambre à gauche.)

PINCHON.

Ah ! c'est la porte de sa chambre ! Est-ce qu'il est malade, par hasard ?

SUZETTE.

Eh ! vraiment, oui. Hier, il est sorti de ce bal avec la

fièvre; et cela n'a fait qu'augmenter cette nuit, du moins à ce que m'a dit Bertrand, qui est déjà entré dans son appartement.

PINCHON.

Ça ne m'étonne pas. Avec un air si doux et si gentil, il paraît que c'est un diable, du moins à ce que m'a dit madame Pinchon; et quand on est le fils d'un général, qu'on a dix-huit ans, de la fortune et une jolie tournure, on fait tout ce qu'on veut, n'est-ce pas, mademoiselle Suzette? Mais vous-même, qu'avez-vous donc? Plus je vous regarde, et plus je vous trouve changée; non pas que vous ne soyez toujours fraîche et bien gentille, mais les autres années, vous étiez si gaie, si étourdie, toujours sautant, toujours courant; et maintenant je vous vois triste et rêveuse. Est-ce que par hasard il vous serait survenu des chagrins?

SUZETTE.

Est-il étonnant d'en avoir lorsqu'on est orpheline, lorsqu'on est seule au monde?

PINCHON.

Seule! vous ne l'êtes pas. N'avez-vous pas été recueillie et élevée par madame la comtesse, auprès de laquelle vous étiez femme de chambre, il est vrai, mais qui vous a toujours traitée comme son enfant; et après la mort de cette digne dame, son mari, à qui elle vous avait recommandée, n'a-t-il pas toujours eu pour vous les mêmes soins, la même tendresse? Et voyez-vous, mademoiselle Suzette, j'gagerais que l'intention de M. le comte est de vous donner une dot et un épouseur.

SUZETTE.

Il serait vrai?

PINCHON.

Tout le monde le dit dans le pays.

SUZETTE.

Je l'en remercie; mais je ne tiens pas à me marier.

PINCHON.

Bah! madame Pinchon disait aussi comme vous ; et maintenant demandez-lui-en des nouvelles! En tout cas, et si vous vous décidez, j'ai un parti à vous proposer, un parti auquel je pense depuis longtemps; mais ma femme vous en parlera, parce que, dans notre ménage, c'est moi qui ai les idées et c'est elle qui a la parole.

(On entend une sonnette dans la chambre du fond.)

SUZETTE.

Tenez, tenez, c'est M. le comte qui sonne son valet de chambre, qui vous dira si vous pouvez entrer.

PINCHON.

AIR du vaudeville des Blouses.

Dépêchons-nous, il sortirait peut-être,
Et je m'en vais, en fermier diligent,
A son lever, offrir à notre maître
Mes humbl's respects, ainsi que mon argent.
(A Suzette.)
Pour vous, quittez cet air triste et sévère;
Que la gaîté vienne charmer vos jours;
Et si l' château ne vous en offre guère,
V'nez à la ferme, on en trouve toujours.

Ensemble.

SUZETTE.

Dépêchez-vous, il sortirait peut-être, etc.

PINCHON.

Dépêchons-nous, il sortirait peut-être, etc.

(Pinchon sort par le fond.)

SCÈNE II.

SUZETTE, seule, allant s'asseoir sur le fauteuil auprès de la table, à droite.

De la gaieté! ils n'ont que cela à dire; et il a bien fait de s'en aller... Je ne conçois pas comment ils peuvent être gais; j'ai beau faire, depuis une heure, je suis là à travailler, et je pense à tout, excepté à mon ouvrage. (S'approchant de la porte à gauche, et écoutant.) Je n'entends rien, il repose; tant mieux. Dieux! la porte s'ouvre.

SCÈNE III.

SUZETTE, ÉDOUARD, s'appuyant sur le bras de BERTRAND.

BERTRAND.

Ne craignez rien, mon capitaine, je suis là pour soutenir le corps d'armée.

SUZETTE, courant à lui.

Y pensez-vous, Bertrand, avec votre jambe?

ÉDOUARD, prenant le bras de Suzette.

Elle a raison. Tu aurais besoin toi-même de soutien.

BERTRAND, frappant sur sa jambe de bois.

Laissez donc, c'est aussi docile qu'une autre, et quand ça casse, on en a de rechange. Vous ne pourriez pas en dire autant.

SUZETTE, donnant toujours le bras à Édouard, et le conduisant vers le fauteuil qui est à droite.

Ne vous pressez pas, et appuyez-vous sur moi. Comment cela va-t-il ce matin?

ÉDOUARD, *s'asseyant.*

Mal. Je souffre horriblement.

BERTRAND.

Allons donc, mon capitaine, qu'est-ce que c'est que de s'écouter comme une petite maîtresse? Je vous ai vu marcher gaîment sous le feu du canon, et pour un misérable accès de fièvre, voilà que vous avez le frisson!

ÉDOUARD.

Tu en parles bien à ton aise!... Si tu avais dansé hier, comme moi, douze contredanses...

BERTRAND.

Il est de fait que dans ce moment, je ne pourrais pas en faire autant, parce que chez moi les amours et les zéphyrs ne battent plus que d'une aile. Mais vous, morbleu!

SUZETTE.

N'allez-vous pas le gronder parce qu'il souffre, et lui faire mal à la tête?

BERTRAND.

C'est juste; je n'entends rien à tout cela.

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

Des médecins et de la pharmacie
Un bon soldat connaît peu les secrets :
Est-il blessé, le schnik et l'eau-de-vie
D'une compresse ont bientôt fait les frais.
Et je m' souviens qu' souvent à l'ambulance
Pour nous panser quand arrivait l' flacon,
(*Faisant le geste de boire.*)
En d'dans, morbleu! je prenais l'ordonnance,
Et la victoire ach'vait la guérison!

(*Pendant ce couplet, Suzette va s'asseoir auprès de la table, à la droite d'Édouard.*)

Aussi, je vous laisse avec mademoiselle Suzette, parce qu'en fait de garde-malade, elle vaut mieux que moi; si attentive, si diligente!... Ce matin, vous ne croiriez pas qu'elle était levée à quatre heures?

ÉDOUARD.

Il se pourrait!

BERTRAND.

Peut-être plus tôt; car, en sortant de votre appartement, je l'ai trouvée qui m'a demandé de vos nouvelles avec tant d'intérêt, que ça m'en a fait peur. Je vous ai cru plus malade que vous n'étiez.

ÉDOUARD.

Bonne Suzette!

BERTRAND.

Vous avez raison, c'est une bonne fille; ça ne fait pas de phrases ni d'embarras, comme toutes les femmes de chambre de ces dames, qui font tant de coquetteries dans l'antichambre que quelquefois on se croirait au salon. Mais en revanche, c'est modeste, c'est honnête, c'est attaché à ses maîtres, c'est sage surtout; car parmi tous ces jeunes gens, vos amis, il n'y en a pas un qui n'en soit amoureux, et qui ne coure après elle.

ÉDOUARD, se levant.

Vraiment!

BERTRAND.

Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?... v'là ses vertigos qui le reprennent... Je vous le laisse, mademoiselle Suzette, tâchez de le calmer. (A part.) C'est fini, je n'y tiens plus; elle est trop gentille. (Montrant sa jambe.) Et malgré les inconvénients, en avant! (Suzette passe de l'autre côté du théâtre, s'approche du guéridon et verse dans la tasse.) Je vais de ce pas me consulter avec le cousin Pinchon qui vient d'arriver au château, et de là la demander à mon général, parce que, dans ce monde, il faut toujours marcher droit, autant que possible. (Haut.) Adieu, mademoiselle Suzette; adieu, mon capitaine.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

ÉDOUARD, SUZETTE.

ÉDOUARD.

Adieu, mon brave. En voilà un qui est bien le meilleur soldat, et le plus mauvais garde-malade que je connaisse.

SUZETTE.

Comment vous trouvez-vous?

ÉDOUARD.

Mieux, depuis que je suis ici.

SUZETTE.

Eh bien! ne parlez pas; je vais travailler auprès de vous, ou bien je vous ferai la lecture, si vous l'aimez mieux.

(Elle prend une chaise, se place à la gauche d'Édouard, et se met à travailler.)

ÉDOUARD.

Comme tu voudras.

AIR : Ainsi que vous, je veux, mademoiselle.

D'autre docteur il n'est pas nécessaire.

SUZETTE.

Je serai le vôtre aujourd'hui;
Il faut rester bien tranquille et vous taire,
C'est mon arrêt, et je l'ordonne ainsi.
Pour vous forcer au repos, au silence,
Je reste là.

ÉDOUARD.

Moyen très-incertain;
Car je suis sûr d'oublier l'ordonnance
En regardant le médecin.

SUZETTE, allant prendre sur le guéridon, à gauche, la tasse, qu'elle présente à Édouard.

Ne regardez pas, monsieur, et prenez ce que je vous donne.

ÉDOUARD.

Eh mais, Suzette, comme ta main tremble!

SUZETTE.

Oui, oui; je craignais de renverser. (Pendant qu'il boit.) Cela vous fait du bien, n'est-ce pas? cela doit vous calmer, vous rafraîchir. (Au moment où elle veut prendre la soucoupe, Édouard saisit sa main qu'il porte à ses lèvres.) Eh mais, que faites vous?

ÉDOUARD.

Ne m'est-il pas permis de te remercier?

SUZETTE.

Édouard, Édouard, finissez! vous voulez que je m'en aille.

(Elle s'éloigne de lui, et s'avance sur le bord du théâtre.)

ÉDOUARD, se levant et allant à elle.

Suzette, n'es-tu pas la fille adoptive de ma mère? n'es-tu pas ma sœur? n'avons-nous pas été élevés ensemble? Autrefois tu ne te défiais pas de mes caresses; à présent elles te font de la peine.

SUZETTE.

A moi?... ce ne serait rien, peu importe; mais c'est à vous qu'il faut penser. Vous souffrez, vous êtes malade. Hier, avoir suivi cette chasse pendant cinq heures, et puis danser à ce bal une partie de la nuit! Vous n'êtes pas raisonnable; vous ne vous ménagez pas, vous mourrez.

ÉDOUARD.

Eh bien! tant mieux; c'est ce que je veux, c'est ce que je désire. Ici, comme à Paris, ces folies, ces plaisirs extravagants auxquels je me livre, me sont devenus nécessaires; j'en ai besoin pour m'étourdir, pour ne pas rester seul avec moi-même; car je souffre trop, je suis trop malheureux.

SUZETTE.

Vous, malheureux! quelle peut en être la cause?

ÉDOUARD.

Toi seule.

SUZETTE.

Moi! grand Dieu!

ÉDOUARD.

Oui, Suzette; je t'ai toujours aimée, je t'aime comme un insensé, comme un malheureux en délire.

SUZETTE, se cachant la figure avec la main.

Ah! monsieur, que me dites-vous là?

ÉDOUARD.

D'abord, je l'avoue, j'ai cherché à me faire aimer de toi; puis, j'ai rougi de mes projets : j'ai voulu te fuir, te traiter avec froideur, avec dureté, te parler comme un maître; mais ta bonté et ta douceur m'ont toujours désarmé, et ce qui a achevé de renverser toutes mes idées, toutes mes résolutions, c'est que cet amour qui me dévorait, il m'a été facile, depuis quelque temps, de voir que tu le partageais.

SUZETTE, naïvement.

C'est vrai.

ÉDOUARD.

Tu m'aimes donc maintenant?

SUZETTE.

Maintenant! non, ça a toujours été de même; mais c'est depuis quelque temps seulement que je m'en suis aperçue.

ÉDOUARD.

Grands dieux!

SUZETTE.

Mais vous, monsieur Édouard, vous ne devez pas le savoir; vous devez l'ignorer. Obtenez de votre père que je quitte ces lieux, que je m'en aille.

ÉDOUARD.

Tu veux quitter ces lieux!

SUZETTE.

Oui; je ne puis pas y vivre; je souffre trop; tout m'y rappelle les bienfaits de votre mère, votre état, le mien, et la distance qui nous sépare; et jugez, monsieur, jugez des tourments que j'éprouve, lorsque je vous dirai qu'hier, pendant ce bal, de la première pièce dont les portes étaient ouvertes, je vous ai vu, dans ce salon qui m'est interdit, je vous ai vu toute la soirée danser avec mademoiselle de Luceval!

ÉDOUARD.

C'est mon père qui me l'avait ordonné.

SUZETTE.

Parce qu'il veut vous marier avec elle : je n'en puis douter, j'en suis sûre.

ÉDOUARD.

Qui te l'a dit? où l'as-tu vu?

SUZETTE, montrant son cœur.

Là. Il est des pressentiments qui ne trompent jamais.

ÉDOUARD.

Et moi je jure que jamais je ne consentirai à une pareille union; ou plutôt il est un moyen de te rassurer, et de la rendre impossible.

SUZETTE.

Quel est-il?

ÉDOUARD.

Ce n'est ici ni le lieu, ni le moment de te confier mes projets. Voici l'heure où l'on descend dans le salon, et l'on peut nous surprendre. Mais tantôt, après le déjeuner, ils partent tous pour la chasse, mon père, ainsi que ces dames. Moi, grâce à mon indisposition, il me sera permis de rester. Nous serons seuls dans la maison, je t'attendrai ici.

SUZETTE.

Seule... ici... avec vous? Non, Édouard, ce ne serait pas ien; je ne le puis.

ÉDOUARD.

Tu veux donc encore ajouter à mes maux! tu veux me voir mourir, et en être la cause!

SUZETTE.

Que me dites-vous là? moi vouloir votre mort! c'est mal à vous d'employer un tel moyen pour me décider. Vous êtes le fils de ma bienfaitrice, vous ne pouvez pas me tromper; je viendrai.

ÉDOUARD, lui prenant la main.

Ah! je suis trop heureux!

SUZETTE, apercevant M. de Bremont qui entre par le fond.

Ciel! monsieur le comte!

(Elle va auprès du guéridon à gauche, comme pour y ranger quelque chose.)

SCÈNE V.

LES MÊMES; M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT.

Ah! ah! Édouard, vous voilà levé! Pour un homme qu'on disait si malade...

ÉDOUARD.

Cela va mieux, mon père.

M. DE BREMONT.

C'est ce que je vois.

SUZETTE, troublée.

Oui, monsieur; j'étais là occupée à le soigner.

M. DE BREMONT.

C'est bien, mon enfant; je connais ta bonté, ton excellent cœur. (A Édouard.) Édouard, vous verra-t-on au déjeuner? serez-vous de notre partie de chasse?

ÉDOUARD.

Non, mon père, et dans ce moment même, je me sens tellement faible, que je vous demanderai la permission de rentrer dans mon appartement.

M. DE BREMONT.

Là-dessus, liberté entière. On ne doit pas contrarier un malade.

ÉDOUARD, bas à Suzette.

Tu entends, Suzette?

(Il prend le bras de Suzette, qui le conduit jusqu'à la porte, et au moment où elle va entrer avec lui.)

M. DE BREMONT, à haute voix.

Suzette, Suzette, mon fils, je crois, n'a plus besoin de tes services; et mademoiselle de Luceval t'attend pour l'aider dans sa toilette.

SUZETTE.

Oui, monsieur.

(Montrant l'appartement où Édouard vient d'entrer.)

AIR d'Aristippe.

Mais je voulais, moi son guide ordinaire,
Soutenir ses pas.

M. DE BREMONT.

Je le croi.
Il est fort beau, fort généreux, ma chère,
De protéger un plus puissant que soi.
Mais au danger alors qu'il est en butte,
A quoi lui sert un trop fragile appui?
Bien rarement on empêche sa chute,
Et parfois on tombe avec lui.

SUZETTE, étonnée.

Comment, monsieur?

M. DE BREMONT, lui prenant les mains avec douceur.

Suzette, tu es une bonne fille que j'aime, que j'estime, que j'ai promis de protéger.

SUZETTE.

Ah ! monsieur !...

M. DE BREMONT.

Plus tard, et après avoir habillé mademoiselle de Luceval, tu viendras me parler. Va, mon enfant, va d'abord à tes devoirs ; c'est l'essentiel.

(Suzette sort.)

SCÈNE VI.

M. DE BREMONT, seul.

Oui, je m'en aperçois enfin, et j'aurais dû m'en douter plus tôt. Élevés ensemble, se voyant tous les jours, ils s'aiment, peut-être même sans le savoir, Suzette, du moins, car pour mon fils, je le connais ; il sait très-bien ce qu'il fait. C'est donc par lui qu'il faut commencer ; et quoiqu'on dise qu'il n'y a pas de remède contre l'amour, j'en connais un auquel rien ne résiste, pas même... les grandes passions : le tout est de l'employer à temps.

SCÈNE VII.

M. DE BREMONT, BERTRAND.

BERTRAND, au fond.

Pardon, excuse, mon général.

M. DE BREMONT.

Ah ! c'est toi, Bertrand ? Eh bien ! que fais-tu donc là, immobile et l'arme au bras ? (Il s'assied sur le fauteuil à droite.) Avance à l'ordre.

BERTRAND, s'avançant.

C'est que voyez-vous, mon général, je ne suis pas à mon aise, parce que j'ai quelque chose à vous demander.

M. DE BREMONT.

Toi me demander quelque chose? tant mieux, car c'est la première fois de ta vie.

BERTRAND.

Il est vrai de dire, mon général, que vous ne m'en avez jamais laissé le temps, comme à Wagram; vous savez, ce jour où les autres n'ont pas même pu tirer un coup de fusil : ce n'était pas mauvaise volonté de leur part; (Faisant signe de croiser la baïonnette.) mais rapport à ce que nous avions abordé spontanément.

M. DE BREMONT.

Eh bien! après?

BERTRAND.

Après?... c'était pour vous dire que je suis le fils d'un de vos fermiers, que je suis parti conscrit, que je ne vous ai jamais quitté, et que je vous dois tout; c'est vous qui m'avez mis au feu; c'est vous qui m'avez nommé caporal, puis sergent; c'est vous, mon général, qui, en Russie, et quand je tombais de froid, avez ôté votre manteau pour en couvrir le corps de votre soldat. Aussi, maintenant, quand je vous vois une attaque de rhumatisme, ce qui vous arrive tous les mois, j'aimerais mieux sentir la pointe de mille baïonnettes.

M. DE BREMONT.

Eh bien! enfin où en veux-tu venir?

BERTRAND.

J'en veux venir à vous apprendre que je suis chez vous logé, nourri, hébergé, de l'argent dans ma poche, le verre d'eau-de-vie à discrétion, et le cigare à volonté : c'est ce qui fait que je n'ai besoin de rien, et que je n'ai rien à vous demander.

M. DE BREMONT.

Que diable me disais-tu donc tout à l'heure?

BERTRAND.

Permettez : quand je dis que je n'ai rien, c'est que j'ai

quelque chose; un bon conseil qu'il me faudrait; mais j'aurais à reprendre cela de trop haut; et comme je vois que vous étiez occupé...

M. DE BREMONT.

Eh oui, morbleu! mais n'importe, parle toujours, puisque nous y voilà.

BERTRAND.

Du tout, mon général; j'ai bien attendu deux ans, je peux aller encore; et puisque ma présence vous dérange...

(Il veut se retirer.)

M. DE BREMONT, le retenant.

Au contraire, tu arrives à propos, car j'ai besoin de toi.

(Il se lève.)

BERTRAND, revenant.

Il se pourrait, général! alors ne pensons plus à mon idée, et voyons la vôtre.

M. DE BREMONT.

Je crois, en effet, que nous aurons plus tôt fini, car tu n'abordes pas les sujets de conversation aussi *spontanément* qu'autrefois les Autrichiens.

BERTRAND, froidement.

Aujourd'hui je ne dis pas; ça se peut bien, à cause de ma jambe.

M. DE BREMONT.

Eh! qui diable te parle de cela? voici de quoi il s'agit. Mon fils ne fait rien ici, il perd son temps; je veux l'éloigner, et je vais l'envoyer voyager en Italie, à Naples, en Grèce, s'il le faut.

BERTRAND, froidement.

Comme mon général le voudra.

M. DE BREMONT.

C'est encore un secret; mais je veux qu'il parte, non pas demain, mais aujourd'hui, et dans quelques heures.

BERTRAND.

Je ne m'y oppose pas.

M. DE BREMONT.

Des affaires personnelles, des ordres supérieurs me retiennent en France. Il me faut auprès de lui quelqu'un en qui j'aie autant de confiance qu'en moi-même. Ce n'est pas un serviteur qu'il me faut, car Jacques et Guillaume l'accompagneront : ce que je veux avec lui, c'est un ami ; et j'ai pensé à toi.

BERTRAND, vivement.

Milzieux ! mon général !

M. DE BREMONT.

Tu acceptes donc ?

BERTRAND.

C'est-à-dire, général, ça me rendra bien heureux ; ce n'est pas que, pour le moment, ça me vexe.

M. DE BREMONT.

Et pourquoi ?

BERTRAND.

Parce qu'avec l'aveu du cousin Pinchon, que je viens de consulter, j'avais des idées de mariage.

M. DE BREMONT.

Toi, te marier !

BERTRAND.

C'est le bon moment; je n'ai plus que cela à faire.

M. DE BREMONT.

Et c'est sur un prétexte pareil que tu me refuses !

BERTRAND.

Un prétexte !

M. DE BREMONT.

Oui, morbleu ! et si tu ne pars pas avec mon fils, c'est que tu ne m'aimes pas.

BERTRAND.

Ah çà! général, pas de plaisanteries, ni de mots équivoques.

M. DE BREMONT.

Je le répète : c'est que tu ne nous aimes pas.

BERTRAND.

Sarpejeu! si ce n'était pas vous, il faudrait m'en rendre raison, et je vous montrerais bien si je vous aime, oui ou non. Mais vous le voulez, je n'aurai peut-être que cette occasion de m'acquitter envers vous. Dans une demi-heure, j'aurai dit adieu à mes amis, j'aurai fait mon sac, et je suis à vos ordres.

M. DE BREMONT.

C'est bien, je te reconnais, et je ne doutais pas de toi ; je n'en ai jamais douté. Si je t'ai offensé, pardonne-moi.

(Il lui tend la main.)

BERTRAND, avec émotion.

Ah ! mon général!

M. DE BREMONT.

Je reviens dans l'instant, et je te donnerai mes dernières instructions.

(Il entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

BERTRAND, puis PINCHON.

BERTRAND, seul, essuyant une larme.

Ah! le brave homme! Mais c'est toujours bien désagréable de partir ainsi, au moment...

PINCHON, entrant par la porte du fond.

Eh bien! tu as vu le général?

BERTRAND.

Oui ; il sort d'ici.

PINCHON.

Et tu lui as parlé ?

BERTRAND.

Sans doute.

PINCHON.

Eh bien ! tant mieux, cousin. Tout ce que je demandais, et ma femme aussi, c'était de te voir marié. Il est si doux d'être en ménage !... Moi, avec madame Pinchon, qui fait tout ce que je veux, je suis le plus heureux des hommes ; je suis là comme un roi.

BERTRAND.

Morbleu ! c't'autre qui vient me parler d'ça au moment où je pars !

PINCHON.

Il se pourrait !

BERTRAND.

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Mon général me le demande,
Pouvais-je refuser, hélas !

PINCHON.

Oui, ta complaisance est trop grande,
Et je dirais : « Je ne veux pas. »

BERTRAND.

Sur des soldats,
Tu ne sais pas
C' qu'un général et l'devoir
Ont d' pouvoir :
Qu'il dis' seulement :
Marche... en avant !
Fût-ce au trépas,
On y va, l'arme au bras !
Quand d'obéir on a l'usage,
Lorsque la discipline est là,
Ça ne coûte rien.

PINCHON.

Je connais ça :
C'est comm' dans mon ménage.

BERTRAND.

Du reste, je te conterai tout cela pendant notre dîner, car nous allons dîner ensemble avant mon départ.

PINCHON.

Je ne demanderais pas mieux, mon ami ; mais je ne peux pas, parce que madame Pinchon est au marché, où je dois l'aller reprendre ; et si j'y manquais, vois-tu, cela serait mal.

BERTRAND.

J'en suis fâché ! alors... je voulais te dire... Il me faudra de l'argent pour mon voyage ; et comme je ne veux pas en demander à M. le comte, il faut que tu m'en prêtes.

PINCHON.

Pour ça, cousin, et avec plaisir. Mais auparavant, il faut que j'en parle à madame Pinchon, parce que si je faisais quelque chose sans la consulter...

BERTRAND.

Ah çà ! quel diable d'homme es-tu donc ? tu ne peux donc rien faire sans sa permission ?

PINCHON.

C'est là le bonheur du ménage, mon ami ; c'est ce qu'il y a de plus doux, tu le verras.

BERTRAND.

A la bonne heure !... Je n'ai plus qu'un service à te demander, si toutefois madame Pinchon, ma cousine, ne s'y oppose pas. Écoute, je vais partir d'ici avec M. Édouard. Nous allons voir les Grecs.

PINCHON.

Les Grecs !

BERTRAND.

Oui. Je n'ai jamais servi dans ce régiment-là; mais les Grecs, vois-tu, ce sont de braves gens, des malins qui ne boudent pas. Il paraît qu'on se bat chez eux, et gaillardement; c'est même le seul endroit, dans ce moment, où il y ait des coups à gagner; et comme je connais M. Édouard, il ira en amateur.

PINCHON.

Tu crois?

BERTRAND.

Or, malgré ma jambe, tu sens bien que je ne le laisserai pas en route.

PINCHON.

Quoi! tu n'es pas content de ce que tu as déjà?

BERTRAND.

Non; l'appétit vient en mangeant, comme on dit; et si le hasard voulait... tu m'entends bien, c'est dans les possibles, je te prie de remettre cette lettre et ces papiers à la personne que tu sais bien. Ce n'est pas pour cela que je les avais pris; mais enfin, c'est dans ces cas-là que l'on compte sur ses amis.

PINCHON.

Et tu peux compter sur moi à la vie et à la mort. Dieux! pour un cousin, pour un ami, il n'y a rien que je ne puisse braver... Dis donc, je pourrai parler de cette commission-là à madame Pinchon? ça ne te fâchera pas?

BERTRAND.

Du tout; j'aurais voulu seulement l'embrasser avant mon départ.

PINCHON.

Eh bien! sois tranquille, je vais la prendre au marché et de là, tous les deux, nous reviendrons par chez toi. Que diable, d'ici à tantôt, tu ne seras pas parti; il n'est encore que... (Regardant sa montre.) Ah! mon Dieu, onze heures! et

pendant que je cause là, mes affaires ne se font pas. (Allant à la fenêtre, à gauche.) Jean, attelle toujours Grisette à la carriole.

BERTRAND.

Mais écoute-moi donc.

PINCHON.

Nous parlerons de cela en marchant, parce que ma femme va m'attendre.

AIR de la valse des Comédiens.

Depuis c'matin je suis séparé d'elle;
De mon absence ell' me gronde toujours.

BERTRAND.

C'est un tourment qu'un amour si fidèle!

PINCHON.

Ce tourment-là, c'est l' bonheur de mes jours.
Quand ell' se fâche, hélas! elle est si bonne!
C'est pour mon cœur un plaisir toujours neuf;
Et quand près d' moi j' n'entends gronder personne,
La peur me prend, il m' sembl' que je suis veuf.

Ensemble.

BERTRAND.

Depuis c'matin il est séparé d'elle,
De son absence ell' le gronde toujours.
C'est un tourment qu'un amour si fidèle;
Mais c' tourment-là, c'est l' bonheur de ses jours!

PINCHON.

Depuis c' matin je suis séparé d'elle;
De mon absence ell' me gronde toujours.
C'est un tourment qu'un amour si fidèle;
Mais c' tourment-là, c'est l' bonheur de mes jours!

(Ils sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

ÉDOUARD, sortant de sa chambre ; il va à la porte du fond, et regarde en dehors pour s'assurer que Pinchon et Bertrand sont partis.

Enfin, ils s'éloignent; j'ai vu mon père et ces dames monter en voiture; tout le monde est parti, et, grâce au ciel, me voilà seul dans la maison. Sans cette maladie, que j'ai si heureusement imaginée, impossible de rester en tête-à-tête avec Suzette. Je tremble, je ne puis rester en place, et ce que j'éprouve cependant a un charme indéfinissable. Moments d'inquiétude et d'espoir, de crainte et de plaisir, moments qui précédez un premier rendez-vous, ah! vous êtes plus doux encore que tous ceux qui le suivent... J'entends du bruit, c'est elle, je la reconnais au bruit léger de ses pas, et plus encore aux battements de mon cœur; mon sang se précipite avec violence! Quelques moments de plus, et j'y succomberais; mais non, plus de doute, voici le bonheur, voici Suzette, courons. Ciel! mon père!

SCÈNE X.

ÉDOUARD, M. DE BREMONT.

M. DE BREMONT.

Eh bien! mon ami! comment cela va-t-il? je venais savoir de tes nouvelles. (Le regardant.) Ah! mon Dieu! toi que j'avais laissé en négligé, te voilà en grande tenue.

ÉDOUARD.

Oui, je me suis senti beaucoup mieux, et j'allais sortir. Mais vous, mon père, comment n'êtes-vous pas à la chasse?

M. DE BREMONT.

J'étais parti, je me suis senti indisposé, et j'ai préféré rester ici pour te tenir compagnie.

ÉDOUARD.

Vous êtes bien bon. (A part.) O ciel! (Haut.) C'est étonnant, malgré cela, que vous qui, ce matin, vous portiez si bien, vous soyez tout à coup malade!

M. DE BREMONT.

Il est bien plus étonnant encore que toi qui, ce matin, étais si malade, tu te portes tout à coup aussi bien. En tout cas, l'avantage est pour toi, et j'aimerais mieux ta situation que la mienne.

ÉDOUARD, à part.

Oui, elle est jolie! Je n'y tiens plus, je suis sur les épines. Allons du moins prévenir Suzette.

(Il va pour sortir.)

M. DE BREMONT.

Eh bien! où vas-tu donc?

ÉDOUARD.

Rien. J'allais au jardin, j'allais à la ferme de Pinchon, pour régler avec lui.

M. DE BREMONT.

S'il en est ainsi, je t'accompagnerai.

ÉDOUARD, à part.

Quel supplice!

AIR : Époux imprudent! fils rebelle! (Monsieur Guillaume.)

D'une affaire qui m'intéresse
Je m'occupais...

M. DE BREMONT.

Parlons-en sur-le-champ.
Eh quoi! ma demande te blesse,
Et mon aspect t'importune!

ÉDOUARD, vivement.

Comment?
Non pas, mon père, non vraiment!
(D'un air embarrassé.)
Mais le motif de cette affaire...

M. DE BREMONT, sévèrement.

Ne saurait être honorable, mon fils,
Dès qu'il vous fait redouter les avis
Et les regards de votre père.

ÉDOUARD.

Quoi! vous pourriez supposer... Je ne savais pas moi-même où j'allais.

M. DE BREMONT, sévèrement.

Eh bien! moi, je vais te l'apprendre. Tu vas chercher Suzette pour retrouver ce rendez-vous que tu lui avais donné, et auquel elle ne viendra pas.

ÉDOUARD.

O ciel! qui a pu vous dire...

M. DE BREMONT.

Suzette elle-même que je viens d'interroger, et qui, en fondant en larmes, m'a tout avoué.

ÉDOUARD, à part, et comme anéanti.

Grand Dieu!

M. DE BREMONT, s'approchant d'Édouard, et avec douceur.

Édouard! c'est la protégée de ta mère, c'est presque ta sœur; c'est une jeune fille sans expérience, dont tu aurais dû être le protecteur et l'appui. C'est elle que tu voulais séduire.

ÉDOUARD.

Mon père!

M. DE BREMONT.

Oui, tels étaient tes desseins.

ÉDOUARD.

Eh bien oui! mon père. Mon seul espoir était de vous cacher un amour qui devait exciter votre colère. Mais puisque vous savez tout, et que je n'ai plus rien à ménager, je vous dirai que j'adore Suzette, que je ne puis vivre sans elle, que mon seul bonheur, mon seul désir est d'en faire ma femme.

M. DE BREMONT.

L'épouser!... Écoute, Édouard, je ne te rappellerai pas ce que disent en pareils cas les oncles et les pères ; mais tu me connais, tu sais que rien ne me fait dévier de mon devoir ; et, malgré ma tendresse pour toi, je te déclare que, plutôt que de consentir à un pareil mariage, j'aimerais mieux te voir mort.

ÉDOUARD.

Eh bien! vous serez satisfait, car si vous me refusez Suzette, si je ne puis l'obtenir, je me tuerai.

M. DE BREMONT.

Ah! vous voulez vous tuer! c'est là que je vous attendais. Eh bien! asseyez-vous là, monsieur, et écoutez-moi.

(*Ils s'assoient.*)

ÉDOUARD, *à part.*

Que veut-il me dire ?

M. DE BREMONT.

Autrefois, monsieur, à dix-huit ans, j'étais un fou, un extravagant comme vous. J'aimais une jeune ouvrière, qui m'adorait, et qui était aimable, et jolie... comme Suzette ; mais j'avais, par bonheur, un père sage et raisonnable... comme je le suis aujourd'hui. Je voulais aussi épouser l'objet de ma passion, car, à votre âge, monsieur, on épouse toujours ; et comme vous (c'est l'usage), je menaçais de me tuer. Savez-vous quelle fut la réponse de mon père ?

ÉDOUARD.

Non vraiment.

M. DE BREMONT.

Exactement celle que je viens de vous faire : « J'aime mieux te voir mort. » J'avais une mauvaise tête, et, quoique à dix-huit ans, il me parût cruel de renoncer à la vie, à la gloire, à la brillante carrière qui s'ouvrait devant moi, je ne voulus point en avoir le démenti ; et un beau jour, ma maitresse et moi, nous primes le dernier chapitre de Wer-

ther, une dose d'opium, et nous nous empoisonnâmes de compagnie.

ÉDOUARD.

O ciel!

M. DE BREMONT.

Par malheur, on vint à notre secours, et par un plus grand malheur encore, mon père, en voyant un tel amour, se relâcha de ses principes, et eut la faiblesse de consentir à cette union. Un an après, nous plaidions en séparation, et j'étais le plus malheureux des hommes. Voilà, monsieur, voilà comment, la plupart du temps, commencent et finissent les mariages d'inclination.

ÉDOUARD.

Que m'apprenez-vous là?

M. DE BREMONT.

Ce que vous auriez dû toujours ignorer. Quelque temps après, je devins veuf, et cette fois je contractai un mariage de raison. J'épousai votre mère que j'appréciais, que j'estimais, mais que je n'adorais pas. L'amour est venu plus tard, vous le savez; non cet amour qui tient du délire des sens, ou de l'imagination, mais cet amour véritable, cimenté par le temps, par notre bonheur mutuel, par toutes les vertus que je découvrais en elle. Cette félicité de tous les instants, cette paix intérieure du ménage, vous en avez été témoin, que ce souvenir-là vous guide; pensez à votre mère, et choisissez.

ÉDOUARD.

A cela je n'ai rien à dire, sinon que votre première inclination était indigne de vous; mais que Suzette a été recueillie, élevée par ma mère, et que les vertus qu'elle en a reçues peuvent répondre d'elle et de sa constance.

M. DE BREMONT, *se levant; Édouard se lève aussi.*

Et qui me répondra de la vôtre? Quoiqu'un père doive ignorer bien des choses, elle n'est pas la première que vous

aimez, je le sais; et quand cette première ardeur se sera évaporée, que votre amour pour elle sera dissipé, il ne vous restera plus rien que le sentiment de votre faute et le regret de l'avoir commise. Ce sont ces regrets que ma prudence veut vous épargner; et jusqu'à ce que la raison vous revienne, je saurai bien vous rendre heureux malgré vous. Dès ce soir donc vous quitterez ces lieux.

ÉDOUARD.

Moi!... que dites-vous?

SUZETTE, qui est entrée sur ces derniers mots, mais qui reste au fond du théâtre.

O ciel! il va partir!

M. DE BREMONT.

Et voici Suzette elle-même, à qui j'ai ordonné de venir ici pour recevoir vos adieux.

ÉDOUARD, allant à elle.

Jamais je n'y consentirai; et si vous me forcez à quitter Suzette, le dessein dont je vous parlais tout à l'heure, je vous jure que je l'exécute à l'instant.

M. DE BREMONT.

Malheureux!

AIR du vaudeville des Scythes et les Amazones.

Un pareil mot est sorti de ta bouche;
Tu veux t'armer de mes propres aveux!
Eh bien! ingrat, puisque rien ne te touche,
Va, laisse-moi, va mourir, tu le peux!
D'autres que toi me fermeront les yeux.
Par un châtiment bien sévère,
Mes anciens torts aujourd'hui sont punis :
Ainsi jadis j'abandonnai mon père,
J'ai mérité d'avoir un pareil fils;
Je devais avoir un pareil fils!

ÉDOUARD, se jetant à ses pieds.

Pardon! pardon, mon père!

M. DE BREMONT.

Oui, ce nom me rappelle mes devoirs, et je sais maintenant ce qu'il me reste à faire. Allez au salon retrouver ces dames; plus tard vous connaîtrez mes ordres. Laissez-nous.

(Édouard s'incline, et rentre dans la chambre à droite.)

SCÈNE XI.

M. DE BREMONT; SUZETTE.

M. DE BREMONT.

Ainsi, et pour la première fois de sa vie, mon fils me désobéit! Vous voyez, Suzette, ce dont vous êtes cause.

SUZETTE.

Oui, monsieur, je vois que j'ai apporté le trouble et le désordre dans cette maison, où je n'ai reçu que des bienfaits. Mais je ne souffrirai pas que votre fils s'éloigne; je ne veux pas que, pour moi, vous soyez privé de sa présence et de sa tendresse. Qu'il reste dans la maison paternelle, et moi, monsieur, chassez-moi!

M. DE BREMONT.

Et où iras-tu? Non, Suzette, non, mon enfant, je ne suis point injuste; si tu as des torts, ils sont involontaires, et ta conduite de ce matin, la franchise de tes aveux, suffiraient pour me les faire oublier. Je te dirai plus, je t'estime, je t'aime, et je reconnais en toi des qualités et des vertus que je voudrais voir dans la femme de mon fils. Mais je n'ai pas besoin d'ajouter qu'une pareille union est impossible, non parce que je suis noble et que tu ne l'es pas, ma noblesse date d'hier, et je ne la dois qu'à mon épée, mais je parle pour ton bonheur, pour celui d'Édouard. Il est des convenances qu'on doit respecter, et la société se venge sur ceux qui osent les braver. Si mon fils épousait la femme de chambre de sa mère, dans ce monde où il voudrait t'introduire, l'opinion te repousserait, lui-même s'en apercevrait,

c'est dans toi qu'il serait humilié, et bientôt il ne t'aimerait plus; car l'amour-propre est malheureusement le premier mobile de l'amour. Alors, dédaignée par le monde, abandonnée par ton mari, il ne te resterait que moi, ma fille, que moi, qui suis bien vieux, et qui ne te consolerais pas longtemps.

SUZETTE.

Oui, oui, vous avez raison, je serais bien malheureuse; mais dussé-je l'être plus encore, qu'importe? je serais à lui.

M. DE BREMONT, à part, la regardant avec compassion.

Pauvre enfant, c'est toujours le même langage; voilà comme j'étais. (Haut.) Tu l'aimes donc bien?

SUZETTE.

Plus que moi, plus que ma vie, mais non plus que mes devoirs.

M. DE BREMONT.

Eh bien! ce sont ces devoirs que j'invoque et que je te rappellerai. Orpheline, abandonnée de tous, tu allais périr quand ma femme t'a recueillie; elle t'a élevée comme son enfant, mais bientôt sa tendresse inquiète s'alarma de l'attachement qu'Édouard te portait, et prévoyant à son lit de mort les malheurs de l'avenir, elle t'a écrit, et sa lettre, la voici.

SUZETTE.

Oui, c'est bien son écriture, et c'est à moi qu'elle s'adresse. (Elle baise la lettre, l'ouvre, puis la lit tout bas avec émotion.) O ciel! ma bienfaitrice implore ma pitié! elle me recommande votre bonheur et celui de son fils. (Tombant aux pieds de M. de Bremont.) Monsieur, je suis à vos pieds; ordonnez de moi et de mon sort.

M. DE BREMONT, la relevant.

Suzette, Suzette, c'est moi qui te remercie; ne parle plus de bienfaits, c'est moi qui suis maintenant ton débiteur.

SUZETTE.

Que dois-je faire?

M. DE BREMONT.

Renoncer à Édouard, à ton amour.

SUZETTE.

Je vous l'ai déjà promis.

M. DE BREMONT.

C'est peu encore, il faut lui ôter tout espoir; il faut te faire à toi-même un devoir de l'oublier, et pour cela, Suzette, il faut te marier, et sur-le-champ.

SUZETTE.

O ciel! (Se reprenant.) Je tiendrai ma parole, monsieur; je vous obéirai.

M. DE BREMONT.

Tu peux t'en rapporter à moi du soin de ton bonheur, du soin de te choisir un honnête homme, un galant homme.

SUZETTE.

Présenté par vous, cela suffit; je l'accepterai.

M. DE BREMONT.

Et, quant à votre avenir, quant à votre fortune...

SUZETTE, l'interrompant.

Ah! monsieur...

M. DE BREMONT.

Pardon, je t'ai offensée : on ne paie pas de pareils sacrifices; mais l'amitié, du moins, peut les acquitter, et la mienne est à toi pour la vie.

SUZETTE, se jetant dans ses bras.

Ah! voilà tout ce que je demande.

M. DE BREMONT.

Allons, allons, il faut du courage; laisse-moi, laisse-moi, mon enfant; je vais penser à tout cela, et je compte sur toi; j'y compte. (Suzette sort.)

SCÈNE XII.

M. DE BREMONT, seul.

Ah! sans doute, il faut du courage, il en faut: car vingt fois j'ai été tenté de l'appeler ma fille, et de lui donner mon consentement. Voilà comme on fait des folies, comme on se prépare des regrets. (S'essuyant les yeux.) Allons, allons, la sensibilité ne vaut rien en pareille affaire. Ma raison, ma propre expérience, tout me dit que j'agis bien, qu'un chagrin d'un instant doit assurer leur bonheur à tous. En un mot, c'est mon devoir, et ma devise, à moi, c'est : « *Fais ce que dois, advienne que pourra.* » L'important est de presser les événements, et de chercher d'abord ce mari. (Il réfléchit un instant.) Mais quand j'y pense... et pourquoi pas? Je ne connais pas au monde de plus brave homme que celui-là; de l'honneur, de la probité, la bonté même.

SCÈNE XIII.

M. DE BREMONT, BERTRAND, en costume de voyageur, redingote bleue, chapeau militaire, et le sac sur l'épaule.

BERTRAND, au fond, et portant la main à son chapeau.

Mon général, présent, avec armes et bagages, et prêt à partir au premier roulement.

M. DE BREMONT.

J'ai changé d'idée; tu ne partiras pas.

BERTRAND, transporté de joie, mettant son sac et son chapeau sur un fauteuil, et s'approchant de M. de Bremont.

Que dites-vous? il serait possible!

M. DE BREMONT.

J'ai un autre service à te demander.

BERTRAND.

Qu'est-ce que c'est?

M. DE BREMONT.

Il faut te marier.

BERTRAND.

Me marier!

M. DE BREMONT.

J'attends cela de ton attachement et de ton amitié.

BERTRAND.

Permettez, général; c'est autre chose.

AIR du vaudeville de la Somnambule.

Je sais c' que j' dois de r'connaissance
A vos bontés, à vos soins généreux;
Mais ça n' va pas jusqu'à braver la chance
D'un hymen plus que périlleux :
Mieux vaut cent fois affronter un' batt'rie;
Car, vous l' savez, j' vous ai voué mon bras :
J' vous dois mon cœur, et mon sang et ma vie;
Mais, général, la tête n'en est pas!

M. DE BREMONT.

Cela va sans dire; aussi tu ne risques rien! un ange de douceur et de bonté, un vrai trésor!

BERTRAND.

C'est égal, j'ai déjà pris la liberté de vous dire (Montrant son cœur.) que la position était occupée par des forces supérieures; ce qui veut dire que j'aime quelqu'un.

M. DE BREMONT.

Quelle que soit cette personne, elle ne peut valoir Suzette.

BERTRAND.

Suzette!... est-il possible!... mais c'est elle que j'aime, et que je n'osais vous demander.

M. DE BREMONT.

Vraiment!... eh bien! il me sera doux d'assurer le bon-

heur des deux personnes que j'estime et que j'aime le plus au monde.

BERTRAND.

Je n'y tiens plus; ça m'étouffe, cela me suffoque; et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir me faire tuer pour vous.

M. DE BREMONT.

Aujourd'hui, cela ne se peut pas; cela dérangerait ton mariage.

BERTRAND.

C'est juste, vous avez raison; mais ça se retrouvera, mon général, ça se retrouvera, faut l'espérer... Avant tout, cependant, vous m'assurez que mademoiselle Suzette y consent?

M. DE BREMONT.

Oui, mon garçon, pourquoi pas? tu as trente-six ans, tu es jeune encore, tu es bien fait.

BERTRAND, montrant sa jambe.

Oui, si cé n'était ce qui me manque.

M. DE BREMONT.

Qu'importe? c'est un malheur, et tu ne m'as jamais expliqué comment cela t'arriva il y a deux ans. Que diable! dans notre état, on n'a jamais vu se casser la jambe en tombant.

BERTRAND.

Il est de fait que je méritais mieux que cela; mais de ce temps-ci, les boulets sont rares; il n'y en a pas pour tout le monde. Enfin c'est toujours là ce qui me faisait trembler.

M. DE BREMONT.

Tiens, voilà Suzette elle-même qui va te rassurer.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; SUZETTE, entrant par le fond.

FINALE.

AIR : Fragment du finale du deuxième acte de *la Dame blanche.*

M. DE BREMONT, allant au-devant de Suzette.

Approchez-vous, ma chère fille.

BERTRAND, à part.

Dieu! qu'elle est aimable et gentille!

M. DE BREMONT.

Vous m'avez promis ce matin
De prendre un époux de ma main ;
Et le voici.

SUZETTE, à part.

Grand Dieu!

BERTRAND, bas à M. de Bremont.

Mon général, je tremble.
Je ne pourrai jamais lui plaire, ce me semble.

M. DE BREMONT, à Suzette.

Et je ne l'aurais pas choisi,
Si j'en avais connu de plus digne que lui.

BERTRAND.

Elle se tait, plus d'espérance.

M. DE BREMONT, à Suzette

Parlez.

SUZETTE, avec émotion.

Vous étiez sûr de mon obéissance.

BERTRAND.

Qu'entends-je! quel bonheur!
(A Suzette.)
Vous consentez?

SUZETTE.

Oui, monsieur.

(M. de Bremont fait passer Suzette auprès de Bertrand.)

Ensemble.

BERTRAND.

Allons, allons, je r'prends courage :
Eh quoi! j'ai su toucher son cœur!
Aussi, dans notre heureux ménage,
Je ne vivrai qu' pour son bonheur.
Qu'elle est jolie! et quel est mon bonheur!

M. DE BREMONT.

Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur.
Tout va bien, et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.

SUZETTE.

Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage,
Immolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.

SCÈNE XV.

LES MÊMES; TOUTES LES DAMES et LES CAVALIERS du château; puis ÉDOUARD, qui arrive après eux.

M. DE BREMONT.

Venez, mes amis, venez tous,
Car aujourd'hui pour nous s'apprête
Nouveau plaisir, nouvelle fête.
Nous signons au château le contrat d'un époux;
Toute la compagnie à la noce est priée.

ÉDOUARD, qui vient d'entrer.

Ces époux, qui sont-ils?

M. DE BREMONT, lui présentant Suzette.

Voici la mariée.

TOUS.

Quoi! c'est Suzette!

ÉDOUARD.

O ciel!

SUZETTE.

Moi-même.

M. DE BREMONT.

Eh oui vraiment!
Faites-lui votre compliment.

(Bertrand prend Suzette par la main, et la présente aux dames de la société, dont elle reçoit les compliments.)

ÉDOUARD, interdit.

Je n'y puis croire encor : quel est donc ce mystère?

M. DE BREMONT.

Oui, c'est elle qui l'a voulu.
(A son fils, à voix basse.)
Pour son honneur, sachez vous taire,
Et rougissez d'avoir moins de vertu.

ÉDOUARD, à part.

Cet hymen, qui me désespère,
N'aura pas lieu, je le promets.

M. DE BREMONT, de même, l'observant.

Et moi,
Je promets de veiller sur toi.

Ensemble.

BERTRAND.

Allons, allons, prenons courage :
Puisque j'ai su toucher son cœur,
Je veux, dans l'hymen qui m'engage,
Ne vivre que pour son bonheur.
Qu'elle est jolie, et quel est mon bonheur!

M. DE BREMONT.

Par sa vertu, par son courage,
De mon fils je sauve l'honneur;
Tout va bien, et ce mariage
De nous tous fera le bonheur.

SUZETTE.

Oui, c'en est fait, l'hymen m'engage,
Immolons-nous pour son bonheur;
Allons, redoublons de courage,
Cachons le trouble de mon cœur.

ÉDOUARD.

Oui, je romprai ce mariage,
Qui doit me ravir le bonheur;
De dépit, d'amour et de rage
Je sens là tressaillir mon cœur !

LES CAVALIERS et LES DAMES.

A la noce, moi, je m'engage;
Je veux y danser de bon cœur :
Chantons cet heureux mariage,
Chantons, chantons tous leur bonheur!

(Bertrand donne la main à Suzette, et sort avec elle, les dames la suivent. M. de Bremont arrête Édouard, qui voulait aussi suivre Suzette. Édouard, accablé de douleur, se jette sur un fauteuil.)





ACTE DEUXIÈME

Un pavillon élégamment décoré. Porte au fond. A la droite de l'acteur, une croisée garnie d'une persienne. A gauche, un appartement dont la porte reste toujours fermée; auprès de la porte, à droite, un paravent non déployé.

SCÈNE PREMIÈRE.

PINCHON; Mme PINCHON.

Mme PINCHON.

Et moi, je ne le veux pas!

PINCHON.

J'entends bien, ma petite femme; aussi ce n'est pas moi qui le veux, c'est le général.

Mme PINCHON.

N'importe, tu ne devais pas le souffrir; laisser partir ce brave Bertrand, qui est notre parent, notre ami!... Enfin, c'est l'honneur de la famille; c'est le seul militaire que nous ayons; et s'il était tué, ça n'est pas toi qui le remplacerais.

PINCHON.

Ce n'est pas là ce que tu me disais il n'y a pas bien longtemps encore.

Mme PINCHON.

Mon Dieu, monsieur Pinchon, il y a temps pour tout; et il ne s'agit pas de cela dans ce moment. Bertrand est-il parti?

PINCHON.

Je le crois, car il a été chez lui prendre son paquet, et d'puis on ne l'a plus revu.

Mme PINCHON.

Et nous ne l'avons pas embrassé! nous ne lui avons seulement pas demandé s'il avait besoin de nos services!

PINCHON.

Si fait, si fait, à telles enseignes que c'est lui qui m'a demandé de l'argent; mais je ne voulais pas sans te prévenir...

Mme PINCHON.

Est-ce que tu as besoin de mon consentement pour obliger un ami? Faut-il être bête!

PINCHON.

Est-elle bonne! a-t-elle un bon cœur! Il n'y a pas une femme comme celle-là.

Mme PINCHON.

De sorte que ce matin, pendant que j'étais au marché, pendant que je m'occupais des affaires de la maison, tu n'as rien fait que des bêtises; tu n'as pas même eu l'esprit de payer nos arrérages, et d'avoir notre quittance.

PINCHON.

Puisque, dans cette famille, personne ne veut d'argent! Le père dit que cela regarde son fils, parce que c'est le bien de sa mère, et qu'il est majeur; et le fils m'a dit qu'il n'avait pas le temps, et que d'ailleurs il compterait plus tard avec toi, et qu'il t'attendrait ici, dans le pavillon.

Mme PINCHON.

Et moi, j'ai voulu que tu vinsses avec moi.

PINCHON.

Et pourquoi?

Mme PINCHON.

Parce que... Je n'ai pas besoin d'autre raison. Je te dis parce que.

PINCHON.

C'est juste. Fallait me le dire plus tôt.

Mme PINCHON.

C'est que ces hommes... celui-là surtout, ça ne se doute de rien, ça ne pense à rien; et si on n'avait pas de la tête pour deux, je ne sais pas ce que deviendrait la sienne.

PINCHON.

Comment, ma femme?

Mme PINCHON.

Tout ça, ce sont des affaires de ménage qui ne te regardent pas. Puisque Bertrand est parti, il faut au moins, en son absence, veiller à ses intérêts. As-tu vu mademoiselle Suzette? lui as-tu parlé de notre cousin?

PINCHON.

Puisque tu t'en étais chargée!

Mme PINCHON.

C'est juste; mais ce départ-là changeait tout.

PINCHON.

Il fallait donc me le dire! Quand tu ne me dis pas le matin ce qu'il faut faire le soir, moi qui n'ai pas l'habitude de penser tout seul...

Mme PINCHON.

Allons, allons, rien n'est désespéré, je r'arrangerai tout cela.

PINCHON.

Mais c'est qu'aussi tu me grondes sans cesse.

Mme PINCHON.

AIR : Un homme pour faire un tableau. (Les Hasards de la guerre.)

Oui, plaignez-vous, mon cher époux;
En vérité, je suis trop bonne :
Mais si j'eus des torts envers vous,
Faisons la paix, je te pardonne.

PINCHON.

Voyez l' beau dédommagement!
C'te paix-là pour toi n'est pas chère.

Mme PINCHON, tendant la joue, et lui faisant signe de l'embrasser.

C'est quelque chose cependant,
Que d' payer les frais de la guerre!

PINCHON.

Dieu! quelle femme j'ai là, quelle bonne petite femme! (Il va pour l'embrasser.)

Mme PINCHON.

Mais finissez donc, monsieur Pinchon; car voici M. le comte.

SCÈNE II.

LES MÊMES; M. DE BREMONT; SUZETTE, en costume de mariée.

M. DE BREMONT.

Bien, Suzette, très-bien; je suis content de toi, mon enfant.

(Au moment où M. de Bremont entre avec Suzette, Pinchon et sa femme s'éloignent un peu vers la gauche du théâtre.)

Mme PINCHON.

M. le comte qui donne la main à Suzette! Suzette en belle parure! qu'est-ce que cela signifie?

M. DE BREMONT.

Cela signifie, madame Pinchon, que Suzette vient de se marier.

PINCHON et Mme PINCHON.

Se marier!

M. DE BREMONT.

A l'instant même, le contrat est signé.

Mme PINCHON.

Ah! mon Dieu! (A son mari.) Tu vois ce que tu as fait, ce dont tu es cause; il est trop tard maintenant.

M. DE BREMONT.

Trop tard, et pourquoi?

Mme PINCHON.

Pour lui parler de quelqu'un qui, depuis deux ans, l'aime comme un fou, sans oser en dire un mot; et c'est moi, monsieur le comte, qui m'étais chargée de l'apprendre à Suzette; car c'est bien l'amour le plus vrai, le plus honnête!

M. DE BREMONT.

Je le crois; mais il est maintenant trop tard.

Mme PINCHON, pleurant.

Hélas! c'est vrai, elle est mariée; je dois me taire : mais quand je pense à ce pauvre Bertrand!

M. DE BREMONT.

Bertrand!

Mme PINCHON.

Eh oui! c'est lui qui l'adorait.

M. DE BREMONT.

Eh! c'est lui qui vient de l'épouser.

PINCHON et Mme PINCHON.

Il serait possible!

M. DE BREMONT.

Oui, mon enfant; parle maintenant; parle tant que tu voudras, je ne t'en empêche pas.

(Madame Pinchon et son mari passent du côté de Suzette, qui se trouve entre eux; M. de Bremont est à gauche.)

Mme PINCHON.

Que je suis contente! et que je lui en fasse mon compliment! Cette chère Suzette, la voilà donc notre cousine!

Mais comment ça s'est-il fait? vous vous en êtes donc douté, vous l'avez donc deviné? car jamais ce pauvre Bertrand n'aurait pris sur lui-même... Imaginez-vous que tous les soirs il venait à la ferme, et il me disait : « Je n'ose pas, elle ne voudra pas de moi, elle me repoussera. » En parlant ainsi, de grosses larmes roulaient dans ses yeux ; et si vous saviez ce que c'est que de voir pleurer un militaire, ça fait mal.

PINCHON.

Et ce matin, quand il croyait partir, ces papiers qu'il m'avait confiés pour vous, et que je devais vous remettre en cas de malheur ; tout ce qu'il avait, tout ce qu'il tenait de la générosité de M. le comte, c'est à vous, mademoiselle, qu'il le donnait.

SUZETTE.

Que me dites-vous ?

PINCHON.

Les voilà ; ça appartient maintenant, non pas à lui, non pas à vous, mais à tous les deux, ce qui vaut bien mieux, sans compter ce que fera encore M. le comte, car je suis bien sûr...

SUZETTE.

Monsieur Pinchon !

M. DE BREMONT.

Il suffit, cela me regarde ; maintenant, mes amis, laissez-nous.

Mme PINCHON.

C'est que nous voulions parler à M. votre fils pour nos arrérages, et nous l'attendions ici.

M. DE BREMONT.

Il n'habite plus ce pavillon, j'en ai disposé ; mais si vous voulez le voir au château, ne perdez pas de temps, dépêchez-vous, car dans deux heures, il sera sur la route de Paris.

Mme PINCHON.

Eh vite! dépêchons-nous. Adieu, monsieur le comte; au revoir, cousine. Je n'ai pas encore osé vous embrasser, quoique j'en aie bien envie.

SUZETTE, l'embrassant.

Ah! madame! ah! ma cousine!

Mme PINCHON.

Quoique élevée mieux que nous, je sais que vous êtes bonne, que vous n'êtes pas fière, et vous nous permettrez de vous aimer comme nous aimons Bertrand, n'est-il pas vrai? Eh bien! monsieur Pinchon, tu me laisses là, et v'là que j' m'attendris. Viens-t'en donc vite. Adieu, monsieur le comte, adieu, madame Bertrand.

(Elle sort avec Pinchon.)

SCÈNE III.

M. DE BREMONT, SUZETTE.

M. DE BREMONT.

Nous sommes seuls enfin, et je puis te remercier de ton courage et de ta générosité; tu en seras récompensée, j'aime à le croire, et Bertrand te rendra heureuse; tu sais maintenant combien il t'aime; et malgré cet amour, tu as vu sa soumission, son respect, quand tu lui as dit que tu désirais me parler, rester seule avec moi.

SUZETTE.

Ah! je lui en sais gré; ce que vous m'avez dit, ce que je viens d'entendre, tout cela me rassure. Je pense, comme vous, que Bertrand est un honnête homme; je désire l'aimer, j'y ferai mon possible.

M. DE BREMONT.

Et tu y parviendras. (Après un instant de silence.) Je vais partir, Suzette, et j'emmène avec moi mon fils.

SUZETTE fait un mouvement et se reprend.

Ah! tant mieux.

M. DE BREMONT.

Il n'a pas assisté à ton mariage.

SUZETTE.

Je l'en remercie.

M. DE BREMONT.

Ce remerciement-là, je le garde pour moi; car j'avais eu soin de l'enfermer à la clef, et je viens seulement tout à l'heure de lui rendre la liberté. Je donne à Bertrand et à toi, Suzette, ce pavillon qui est à l'extrémité de mon parc, et les trente arpents qui en dépendent : c'est bien peu, j'en conviens; mais j'ai craint que si l'on se doutait déjà de l'amour de mon fils, un présent plus considérable ne confirmât les soupçons; et avant de songer à la fortune de ton mari, j'ai songé d'abord à son honneur, à son repos : plus tard, je verrai.

SUZETTE.

Ah! monsieur le comte, c'est déjà trop; et par une telle générosité, vous portez préjudice à votre fils.

M. DE BREMONT.

Que ta délicatesse se rassure, je lui ai montré cet acte; il l'a eu entre les mains, et c'est lui qui l'a signé et cacheté; tu peux donc l'accepter, et sans scrupule. (Il présente le paquet cacheté à Suzette, qui le prend.) Adieu, je te laisse chez toi, et avec ton mari.

(Il sort.)

SCÈNE IV.

SUZETTE, seule.

Mon mari! je suis donc mariée? je ne puis le croire encore; et avec qui?... Pauvre Bertrand! m'aimer depuis

deux ans sans me l'avouer, sans me le dire! et comment ne m'en suis-je jamais aperçue? Ah! c'est que mon cœur et mes yeux n'étaient pas là. Pourvu qu'il n'ait pas de soupçons, pourvu qu'il ne se doute pas de l'amour d'Édouard! Heureusement notre jeune maître s'éloigne, et je veux tout oublier, oui tout, (Regardant le papier.) excepté ses bienfaits. Que je voie encore son écriture, et ce sera la dernière fois; oui, je le jure, la dernière fois que je penserai à lui. Voici donc cet acte... O ciel! une lettre de lui! (La lisant à la hâte.) « Tu « es mariée, et je n'ai pu l'empêcher; mais si mon bonheur, « si mes jours te sont chers, il faut qu'avant mon départ je « te voie, ne fût-ce que cinq minutes. » (S'interrompant.) Qui? moi! jamais! (Lisant.) « Si tu y consens, si je puis me pré- « senter à tes yeux, ouvre le volet du pavillon. Si tu me « refuses, songe que je suis là, sous ta fenêtre; que le fer « est dirigé contre mon sein, et que j'attends de toi la vie « ou la mort : prononce. » — Ah! le malheureux! il le ferait comme il le dit! et c'est moi qui l'immolerais! Non, quoi qu'il arrive!... (Elle court à la fenêtre dont elle ouvre le volet.) On vient; est-ce déjà lui? Non, c'est Bertrand; c'est mon mari.

SCÈNE V.

SUZETTE, BERTRAND, en habit militaire.

BERTRAND, se tenant près de la porte.

Ça vous dérange-t-il, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

Moi, monsieur Bertrand! non sans doute.

BERTRAND.

C'est que je voudrais vous parler un instant. (A part et s'avançant.) Elle est encore plus jolie comme ça; et dire qu'elle est ma femme, qu'elle est à moi!... C'est égal, il me

semble que je n'oserai jamais l'appeler madame Bertrand.

SUZETTE.

Eh bien, que me voulez-vous?

BERTRAND.

Ce que je veux toujours, vous voir! car vous ne vous doutez pas, mademoiselle Suzette... et vous ne croiriez pas que depuis deux ans...

SUZETTE.

Si, monsieur Bertrand, je le sais; je l'ai appris par vos amis, par M. et madame Pinchon, par M. le comte. C'est par eux que je connais toutes les vertus qui vous rendent digne d'estime et d'affection.

BERTRAND.

Ils ont parlé pour moi! c'est donc ça; et je comprends maintenant... car je me doutais bien que ce n'était pas pour moi-même. (Regardant sa jambe.) Je me connais, mademoiselle Suzette; quoique, du reste, je sois aussi bon soldat qu'un autre... V'là toujours c' qui m'empêchait d'avancer et de me mettre en ligne; aussi, quand je vous vois, et que je me regarde, je me dis qu'il faut que vous soyez bien bonne. Je me dis que je suis trop heureux; et c'est ce bonheur-là, mademoiselle Suzette, dont je viens, d'abord, vous demander pardon.

SUZETTE.

Comment?

BERTRAND.

Oui, sans doute, quand M. le comte m'a appris cette nouvelle-là, ça m'a fait l'effet d'un boulet de canon, et j'ai accepté, sans savoir ce que je faisais, parce que, voyez-vous, mademoiselle Suzette, un boulet de canon ça vous étourdit, on n'y voit que du feu. C'est égal, on avance toujours. Mais quand j'ai été revenu du coup et de ma première surprise, je me suis dit : « Faut au moins consulter mademoiselle Suzette, et lui donner le temps de se recon-

naître. » Je voulais donc vous proposer de différer de quelques jours, de quelques semaines, non pas qu' ça ne me coûte diablement, mais quand, depuis deux ans, on attend, on commence à s'y habituer.

SUZETTE.

Eh bien, qui vous a empêché d'effectuer ce projet dont mon cœur eût été bien reconnaissant?

BERTRAND.

Ce qui m'en a empêché? une lettre anonyme, par laquelle on me fait à savoir les expressions suivantes : « Si tu « épouses Suzette aujourd'hui, si tu ne diffères pas ce ma- « riage, tremble pour tes jours. » Trembler! je ne connais pas ça, et cette épître-là, c'est la cause que je me suis marié sur-le-champ.

SUZETTE.

Et si l'on exécutait une pareille menace?

BERTRAND.

Qu'est-ce que ça me fait? Vous valez bien la peine que l'on risque quelque chose; mais soyez tranquille, je les connais, ils ne bougeront pas.

SUZETTE.

O ciel! est-ce que vous vous doutez de la personne qui a pu vous écrire cette lettre?

(Elle s'approche de la fenêtre qu'elle avait ouverte, et la referme doucement.)

BERTRAND.

Parbleu! c'est quelques-uns de ces beaux messieurs de Paris, de ces élégants qui habitent le château; car vingt fois je l'ai vu de mes propres yeux. Ils vous aiment tous; oui, tous, excepté monsieur le comte et son fils : ceux-là, c'est différent, ce sont de braves gens, à qui je vous confierais sans crainte, parce que c'est l'honneur et la probité mêmes, et après vous, mademoiselle Suzette, mon sang est à eux.

SUZETTE.

O ciel !

BERTRAND.

Qu'avez-vous ?

SUZETTE.

Rien ; je ne me sens pas bien.

BERTRAND.

Milzieux ! seriez-vous indisposée ? Peut-être qu'en ouvrant ce volet...

(Il va vers la fenêtre.)

SUZETTE, le retenant.

Non ; gardez-vous-en bien ; cela se passera ; c'est le trouble, l'émotion.

BERTRAND.

Je comprends, mademoiselle Suzette, je comprends cela, parce que, dans un jour comme celui-ci, un mari ça effraie toujours, surtout quand il est fait comme moi ; mais tout ce que je vous demande, c'est de me parler avec franchise.

SUZETTE.

Je vous le promets.

BERTRAND.

Est-ce que, par hasard, vous m'aimiez ?

SUZETTE.

Non, pas encore.

BERTRAND.

C'est ce que je me disais ; je m'en doutais bien ; d'abord, vous ne pouvez pas m'aimer comme je vous aime ; ça n'est pas possible, et je ne suis pas assez exigeant pour cela. De sorte qu'en m'épousant aujourd'hui, ce n'était donc que par amitié, par raison ?

SUZETTE.

Oui, monsieur Bertrand.

BERTRAND.

Eh bien! vous n'en avez que plus de mérite à mes yeux. Je vous dois encore plus de reconnaissance que je ne croyais. Vous, si jeune et si jolie, que les amants et la séduction entourent de tous côtés, comme une brave et honnête fille, vous avez préféré un sort pauvre, mais honorable. Vous n'avez pas craint d'épouser un soldat. Eh bien! ce soldat vous en récompensera; sa vie entière sera employée à vous en remercier, à vous rendre heureuse. Que je meure, milzieux! si jamais je vous cause un seul chagrin, ou si je vous coûte une seule larme. Et d'abord, je n'ai pas besoin de vous le dire, je ne suis rien ici. Vous êtes la reine, la maîtresse; ordonnez, commandez; je n'ai plus maintenant d'autre colonel que vous. Ce beau pavillon que nous a donné monsieur le comte, la pension qu'il me fait, les deux cent cinquante francs de ma croix d'honneur, c'est à vous, je vous les abandonne.

AIR de la Sentinelle.

Pour la parure et pour l'air élégant,
Je veux qu' ma femme éclips' toutes les autres;
Que j' suis heureux! c' ruban teint de mon sang
Va me servir pour acheter les vôtres!
Avec orgueil... verrai ce front brillant
Paré des dons que j' tiens de la victoire,
Et je n' pourrai plus maintenant
Penser à mon bonheur présent,
Sans m' rappeler mon ancienne gloire!

Ainsi v'là qui est décidé. Dans les bals, dans les fêtes de village, on nous verra toujours ensemble; moi, par état, vous vous en doutez d'avance, je ne serai pas volage, je n' courrai pas après d'autres, je serai toujours à mon poste, auprès de vous, à vos côtés, non pour vous contraindre ni pour vous gêner dans vos plaisirs : faites comme si je n'y étais pas; seulement, quand vous aurez besoin d'appui, étendez la main, et rappelez-vous que je suis là.

SUZETTE.

Ah! monsieur, que de bontés!

BERTRAND.

Tout ce que j'attends de vous, c'est votre estime, votre amitié. Laissez-vous être heureuse, laissez-vous être aimée, et un jour ça vous gagnera peut-être. Vous vous direz : « Ce pauvre Bertrand! j' n'ai pas de meilleur ami au monde, il m'aime tant! il ne faut pas être ingrate. » Et vous qui avez si bon cœur, qui sait jusqu'où la reconnaissance peut vous mener! C'est là-dessus que je compte, mademoiselle Suzette; et en attendant ce moment-là, comme je me rappelle votre effroi, votre crainte de tout à l'heure, je veux avant tout vous rassurer, et vous prouver qu'il n'y a point de sacrifice que je ne fasse pour vous.

SUZETTE.

Que voulez-vous dire?

BERTRAND.

Que M. le comte nous a fait cadeau de ce pavillon, qu'il avait fait arranger comme pour lui-même; ce qui fait un assez joli bivouac; quand je dis un bivouac, c'est-à-dire qu'il y a là deux appartements, qui sont les nôtres et qui communiquent ensemble; en voici la clef; je vous la donne, mamzelle Suzette; et, sans jamais vous en rien dire, j'attendrai que vous m'aimiez assez pour me la rendre.

AIR : Amis, voici la riante semaine. (*Le Carnaval.*)

Nous attendons ce soir tout le village,
Et je vais tout disposer pour le bal;
Car vous dans'rez : ce doit êtr' de votre âge.

SUZETTE.

Eh quoi! sans vous?

BERTRAND.

Sans moi, ça m'est égal.
Seul'ment, ce soir, sans rien dire, en silence,
Derrière vous je compte me placer :

J' suivrai vos pas, et j'aurai, si je n' danse,
J'aurai du moins l' plaisir d' vous voir danser.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

SUZETTE, seule.

Ah! l'honnête homme! que je voudrais l'aimer! et combien il le mérite! Pourquoi, hélas! ça ne dépend-il pas de moi? Pourquoi une autre image, que je voudrais... et que je ne puis bannir, est-elle toujours là, au fond de mon cœur? Mais je saurai du moins l'éloigner de mes yeux; je ferai mon devoir, je répondrai à la confiance de Bertrand; et quoi qu'il arrive, je ne verrai plus M. Édouard. (En ce moment, Édouard paraît à la croisée du pavillon.) O ciel! c'est lui!

SCÈNE VII.

SUZETTE, ÉDOUARD, à la croisée.

ÉDOUARD.

Suzette, est-il parti?

SUZETTE.

Monsieur, que venez-vous faire en ces lieux? me perdre...

ÉDOUARD, courant auprès de Suzette.

Non; mais je viens réclamer mes droits, ces droits que leur perfidie essaie en vain de m'enlever, car tu étais à moi, tu m'appartiens par ton amour; je t'ai épargnée, je t'ai respectée; et quand je pense qu'aujourd'hui même un autre obtiendra un prix qui n'était dû qu'à moi, que ce Bertrand auquel on t'a sacrifiée...

SUZETTE.

Monsieur...

ÉDOUARD.

Cette idée seule fait bouillir mon sang dans mes veines.

SUZETTE.

Celui que j'ai épousé mérite mon estime, la vôtre ; et c'est pour être digne de lui que je ne dois pas vous écouter plus longtemps. Laissez-moi!

ÉDOUARD.

Moi! te laisser! non... Quelque malheur, quelque danger qui me menace, je reste en ces lieux; rien ne pourra m'en arracher.

SUZETTE.

Quoi ! pas même l'idée de compromettre mon bonheur ou ma réputation ! Ah! monsieur! quelle différence ! ce n'est pas là ce que je viens d'entendre.

ÉDOUARD.

C'est que personne ne t'a jamais aimée comme je t'aime. Et quels sont ces devoirs qu'on t'a imposés malgré toi, malgré ton cœur? sont-ils plus sacrés que les promesses que tu m'as faites ? Oui, Suzette, c'est moi qui ai reçu tes serments; c'est moi qui suis ton amant, ton mari. Viens, fuyons; suis-moi si tu m'aimes!

(Il veut l'entraîner.)

SUZETTE, s'arrachant de ses bras.

Jamais! vous êtes sans pitié pour moi, je le serai pour vous. O ciel! j'entends du bruit, on vient, éloignez-vous.

ÉDOUARD.

Non, je reste.

SUZETTE.

Par grâce! par pitié! si ce n'est pas pour moi, que ce soit pour lui, pour son repos! J'en appelle à votre honneur, à votre amour; partez à l'instant, ou je croirai que vous ne m'avez jamais aimée.

ÉDOUARD.

Tu le veux, je m'éloigne. (S'approchant de la croisée et se reti-

rant aussitôt.) Bertrand est sous cette fenêtre, qui donne des ordres à des ouvriers.

SUZETTE, montrant la porte du fond.

Eh bien! descendez vite par cet escalier.

ÉDOUARD, entendant parler en dehors.

Impossible! C'est la fermière, c'est madame Pinchon! Que diable vient-elle faire ici? Ne crains rien, Suzette, je serai prudent.

(Il se cache derrière le paravent, et le referme sur lui.)

SUZETTE.

O mon Dieu! vous me punissez de l'avoir écouté!

SCÈNE VIII.

ÉDOUARD, caché derrière le paravent; SUZETTE, Mme PINCHON.

Mme PINCHON, en dehors, parlant à la cantonade.

Comment donc, messieurs, avec plaisir. Cette contre-danse-là et les autres. Pour valser, c'est différent, impossible. Non pas que M. Pinchon soit jaloux; mais je me dois à moi-même, je ne peux pas me permettre... parce qu'avec des jeunes gens de Paris, la tête tourne si vite. (Apercevant Suzette.) Ah! cousine, vous voilà; que faites-vous donc seule? un jour de noce, cela n'est pas convenable. Est-ce que vous n'avez pas vu les apprêts du bal?

SUZETTE, troublée.

Si, si, vraiment.

Mme PINCHON.

Ce que vous ne savez pas, ou plutôt ce que tu ne sais pas, parce qu'entre cousines, on peut se tutoyer, les dames du château y viendront, les jeunes gens aussi. Je suis invitée pour toutes les contredanses; et comme ce sera joli, des guirlandes de fleurs, un orchestre magnifique! C'est Ber-

trand qui arrange tout cela; il est partout, il se donne un mal qui le rend si heureux; parce qu'avec lui, je le connais, ce sera toujours comme ça. Pour lui la peine, et pour toi le plaisir : et vois-tu, cousine, ce n'est pas parce qu'il est de ma famille, mais tu ne pouvais choisir un meilleur mari.

SUZETTE, se tournant du côté du paravent.

Je le crois, aussi je l'aime beaucoup.

Mme PINCHON.

C'est-à-dire, tu l'aimes... tu l'aimes... tu n'en es pas folle.

SUZETTE.

Que dites-vous?

Mme PINCHON.

Tu ne l'aimes pas... d'amour; c'est bien aisé à voir, et je m'en suis aperçue au premier coup d'œil; mais il n'y a pas de mal, c'est ce qu'il faut, ça n'en ira que mieux.

SUZETTE.

Comment, madame Pinchon !

Mme PINCHON.

Entre femmes, entre cousines, on peut tout se dire; et je t'avouerai que moi aussi, quand je me suis mariée, je n'avais pas d'amour pour M. Pinchon. Oh! mon Dieu, pas un brin; et d'un autre côté, je ne manquais pas d'amoureux, et de bien gentils ! Mais les amoureux, vois-tu bien, ça n'est que pour durer un instant; les maris, ça dure toujours. Il faut donc, en fait d' ça, choisir du bon et du solide, parce qu'une fois pris, on ne peut plus en changer, et c'est ce que j'ai fait. M. Pinchon n'était pas un élégant, mais c'était un brave garçon; c'était surtout un bon caractère; j'ai son amour, sa confiance, c'est moi qui commande, qui ordonne, qui fais tout dans la maison; chaque jour je me félicite d'avoir un si bon mari. Eh bien! Bertrand vaut encore mieux, si c'est possible.

SUZETTE.

N'est-il pas vrai?

Mme PINCHON.

Il a autant de bonnes qualités, et plus de mérite encore, plus de considération; c'est un brave militaire, c'est l'honneur du pays, et jamais on ne s'aviserait de manquer à lui, ni aux siens. Faut voir seulement quand il passe dans le village, comme tout le monde met la main à son chapeau, en disant : « C'est M. Bertrand. » Et l'autre jour, à la ville, où je lui donnais le bras, comme les factionnaires lui portaient les armes! comme j'étais fière, en disant : « C'est mon cousin. » Eh bien! toi, tu diras : « C'est mon mari! » Et chez toi, dans ton intérieur, en voyant combien il te rend heureuse, tu feras comme moi, cet amour, que tu n'avais pas, viendra peu à peu, peu à peu.

AIR : T'en souviens-tu?

Dans mon ménage, et sans l' vouloir peut-être,
Je fais parfois enrager mon mari;
Et si pourtant l' moindr' danger pouvait naître,
Sans hésiter, j' donn'rais mes jours pour lui!
Car je lui dois c' bonheur que rien n' rachète :
Mes deux garçons, ma fille... et dans queuq'temps,
Ainsi que moi, tu le sauras, Suzette,
On aim' toujours le pèr' de ses enfants!

ÉDOUARD, entr'ouvrant le paravent.

Maudite femme! elle ne s'en ira pas.

SUZETTE, réfléchissant.

Comment, cousine, répète-moi ça, je t'en prie.

Mme PINCHON.

A la bonne heure, voilà que tu me tutoies aussi.

SUZETTE.

Tu n'aimais pas ton mari?

Mme PINCHON.

Demande-lui plutôt.

SUZETTE.

Mais au moins tu n'en aimais pas un autre, tu n'aimais personne?

Mme PINCHON.

Eh, eh! je ne voudrais pas en jurer.

AIR: Ce que j'éprouve en vous voyant. (ROMAGNESI.)

C'est mon secret : j' veux bien tout bas
T'en faire ici la confidence;
Mais surtout garde le silence,
Car Pinchon ne s'en doute pas,
Mon mari ne s'en doute pas.
Vois-tu bien, en pareille affaire,
Sur l' passé n' faut pas revenir,
On n' pouvait pas le garantir :
C'est déjà bien assez, ma chère,
De répondre de l'avenir!

Je crois donc que j'aimais un jeune homme bien gentil; seize ans tout au plus.

SUZETTE.

Quelqu'un du village?

Mme PINCHON.

Mieux que cela; quelqu'un du château. Tu ne le diras à personne... le fils de M. le comte, M. Édouard.
(Édouard, qui avait avancé la tête hors du paravent, la retire vivement.)

SUZETTE, à part.

O ciel! comme moi! et je ne m'en suis pas aperçue. (Haut, et avec émotion.) Et lui ne t'aimait pas?

Mme PINCHON.

Au contraire; comme un fou, à en perdre la tête. Il me poursuivait partout, il me disait qu'il n'avait jamais éprouvé d'amour pareil...

SUZETTE, à part.

Comme à moi.

Mme PINCHON.

Et qu'il m'aimerait toujours; et puis il pleurait, il se désespérait, et se jetait à mes pieds...

SUZETTE, à part.

Comme aujourd'hui.

Mme PINCHON.

Et un jour enfin... je ne sais plus au juste ce qu'il me demandait; car il demandait toujours, et il était très-exigeant : il s'écria que si je le refusais, il allait se tuer.

SUZETTE, à part.

O ciel! comme tout à l'heure. (Haut.) Et qu'en est-il arrivé?

Mme PINCHON.

Je n'en sais rien. Je me suis enfuie tout effrayée, parce que j'ai toujours eu peur des armes à feu; mais ce que je sais, c'est que j'ai épousé M. Pinchon, et qu'il n'en est pas mort.

SUZETTE, avec douleur.

Il te trompait donc?

Mme PINCHON.

Lui!... oh! mon Dieu, non! le pauvre garçon était de bonne foi, et il m'aimait autant qu'il pouvait aimer. D'abord j'étais sa première inclination; mais ça ne pouvait nous mener à rien; il ne pouvait pas m'épouser; il a pris son parti, et moi le mien. Il s'est consolé : c'est ce qui arrive toujours.

SUZETTE.

Tu crois!

Mme PINCHON.

Par exemple, une chose dont je suis bien sûre, c'est que depuis il m'est resté fidèle. Il ne me rencontre pas de fois qu'il ne me dise des mots de tendresse... sans conséquence.

SUZETTE.

Comment! il oserait...

Mme PINCHON.

Avant-hier encore, il a couru après moi dans le jardin; il m'a embrassée... toujours sans conséquence. Mais ce matin, il voulait que je vinsse dans ce pavillon pour régler les comptes de la ferme, et ce Pinchon qui le voulait aussi... mais ça, c'est différent.

AIR : De sommeille encor, ma chère. (*Arlequin Joseph.*)

On ne sait pas, dit la prudence,
Ce qui peut arriver; aussi
J'ai refusé par prévoyance,
Non pour moi, mais pour mon mari.
Pauvre garçon, lorsque j'y pense,
Si jamais il était trahi...
Je l'aime tant, qu'en conscience,
Ça m' f'rait trop de peine pour lui...

parce que, vrai... il ne mérite pas ça; et tiens, tiens, le voilà, ce brave et honnête homme.

(Suzette et madame Pinchon vont au-devant de Pinchon, qui entre dans ce moment.)

ÉDOUARD, ouvrant le paravent et apercevant Pinchon.

Allons, encore un autre!... impossible de s'en aller; ils me feront rester là jusqu'au soir.

(Il se cache derrière le paravent.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES; PINCHON.

PINCHON.

C'est ça; vous êtes là à causer toutes les deux, et vous ne savez pas ce qui arrive.

Mme PINCHON.

Qu'est-ce donc?

PINCHON.

Monsieur Édouard qui est perdu... Dis donc, ma femme, tu ne sais pas où est notre jeune maître?

(Suzette se rapproche de la porte de l'appartement à gauche.)

Mme PINCHON.

C'te question! Est-ce que tu me l'avais donné à garder? Mais comme te voilà fait! comme ta cravate est arrangée!

(Elle la lui arrange.)

PINCHON.

Dame, tu n'étais pas là pour me la mettre. Je te disais donc qu'on ne trouve pas monsieur Édouard au château; et Bertrand, qui déjà ne l'a pas vu à sa noce, est inquiet de lui, et le cherche partout pour lui présenter sa femme, parce qu'il veut que ce soit lui qui tantôt ouvre le bal, et c'est trop juste.

SUZETTE.

Ah! mon Dieu!

Mme PINCHON, à Suzette.

Eh bien! qu'as-tu donc? Comme te voilà pâle!

SUZETTE.

Oui, je souffre, je souffre beaucoup; mais je te remercie; je vous remercie tous deux : nous ne nous quitterons plus; vous seuls êtes mes véritables amis.

PINCHON.

Eh! mais sans doute, nous et votre mari; cela va sans dire, car les amis de ma femme sont toujours les miens.

Mme PINCHON.

N'est-ce pas? tu vois que je l'élève dans les bons principes.

SUZETTE.

Venez, venez; sortons de ces lieux; allons retrouver tout le monde.

PINCHON.

C'est ça. Allez toutes les deux; moi, je reste ici, parce que j'attends Bertrand, qui doit venir m'y retrouver.

SUZETTE, à part.

Grands dieux! (Haut.) Je reste alors; je reste aussi. (A part.) Que devenir, et comment le renvoyer?

(Elle passe du côté du paravent.)

PINCHON, examinant l'intérieur du pavillon.

Savez-vous que c'est gentil, ce pavillon! c'est joliment décoré! C'est donc là le présent de noces de monsieur le comte? ça et les trente arpents qui en dépendent?

Mme PINCHON.

Oui, sans doute.

PINCHON, passant entre les deux femmes.

Et rien avec? rien de plus?

SUZETTE, avec impatience.

Non, vraiment.

PINCHON.

Eh bien! ce n'est guère, et je croyais qu'à cause de Bertrand, il ferait mieux les choses, parce que certainement, après ce qu'il lui doit, après ce dont j'ai été le témoin...

Mme PINCHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est? qu'est-ce que tu as vu?

PINCHON.

Rien, rien, madame Pinchon; c'est quelque chose qui nous regarde, nous autres hommes, quelque chose que je sais.

Mme PINCHON.

Et comment alors se fait-il que je ne le sache pas? tu as donc des secrets pour moi? j' n'ai donc plus ta confiance?

PINCHON.

Si, madame Pinchon! mais ce n'est pas mon secret, c'est celui de Bertrand.

Mme PINCHON, montrant Suzette.

Eh bien! alors, voilà sa femme qui a droit de le connaître, parce que certainement tu ne voudrais pas troubler leur ménage. Il faut donc qu'elle sache tout, et moi aussi.

PINCHON.

Mais, ma femme...

Mme PINCHON.

C'est dans l'ordre, c'est convenable.

PINCHON.

Mais je te dis...

Mme PINCHON.

Et puis, je le veux!

PINCHON.

Alors, si c'est comme ça, je vais te le dire, mais Bertrand se fâchera.

Mme PINCHON.

Ça nous regarde; va toujours.

PINCHON.

C'est donc, il y a deux ans, quand j'ai été à Strasbourg pour la succession de ton oncle; M. Édouard y était en garnison, et Bertrand y était parti quelques jours après pour le rejoindre, parce que M. le comte lui avait dit : « Ne quitte pas mon fils, veille sur lui; je te le confie. » Je vois donc, un matin, Bertrand entrer dans mon auberge pâle et défait. « J'arrive, me dit-il; je viens, dans un café, d'en apprendre de belles : demain M. le comte n'aura plus de fils. »

(Pendant le récit de Pinchon, Édouard se montre hors du paravent, et écoute avec la plus grande attention.)

SUZETTE.

O ciel!

PINCHON.

Oui, mademoiselle, M. Édouard devait se battre le lende-

main avec un monsieur de la ville, un monsieur qui avait déjà eu quinze duels, qui n'avait jamais manqué son homme, et qui était toujours sûr de son coup; et tout cela pour une petite danseuse à qui, depuis deux ans, M. Édouard faisait la cour.

(Édouard, en ce moment, se retire encore derrière le paravent.)

Mme PINCHON.

Depuis deux ans! quelle indignité! C'était de mon temps.

PINCHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est?

Mme PINCHON.

Ça ne te regarde pas; va toujours, et achève ton récit.

PINCHON.

« Pinchon, me dit Bertrand, ce duel a lieu demain matin : il faut l'empêcher aujourd'hui, et sans qu'on le sache, parce que ça ferait du tort à notre jeune maître. Par bonheur, ni lui ni personne ne connaît encore mon arrivée à Strasbourg : j'aurai besoin de toi. Attends-moi là; je reviens dans une heure. »

Mme PINCHON.

Eh bien?

PINCHON.

Eh bien! savez-vous ce qu'il fait pendant ce temps-là? il se rend au café où se tenait ce grand monsieur, le regarde de travers, lui marche sur le pied, en reçoit un soufflet, et revient tout triomphant. « Maintenant, me dit-il, partons; c'est mon affaire; ça me regarde; c'est toi qui seras mon témoin. »

Mme PINCHON.

Toi, Pinchon!

PINCHON.

Moi-même; et je tremble encore d'y penser. Dieu, ma femme, que c'est terrible un duel!

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

A trente pas l'un sur l'autre on s'avance,
Et Bertrand marchait tout joyeux,
En fredonnant un p'tit air de romance,
Quand retentit soudain un coup... puis deux...
Je ne vis rien, car je fermais les yeux.
Tel fut mon trouble en ce moment funeste,
Qu'en entendant un des témoins, je croi,
Qui s'écriait : « Il est mort, » je l'atteste,
J'ai cru que c'était moi !

Mais c'était l'autre, le grand. Je vois aussi Bertrand étendu sur le gazon, qui m'appelait en souriant, et me montrant sa pauvre jambe. « Pinchon, qu'il me dit, n'en parle à personne. » Personne ne l'a su. On a cru que c'était un accident ; et voilà, mademoiselle, ce qui fait que mon pauvre Bertrand a une jambe de bois.

ÉDOUARD, qui, pendant ces derniers mots, s'est avancé hors du paravent.

Grand Dieu !

SUZETTE, avec un cri d'effroi.

Ah !

(Édouard rentre et se cache.)

Mme PINCHON.

Quoi! qu'est-ce que c'est? d'où vient ce bruit ?

SUZETTE.

Rien, rien, c'est moi ; je n'ai pu retenir un cri de surprise et d'admiration. O le meilleur des hommes ! Tu avais raison, je l'aime maintenant, je l'aime d'amour.

Mme PINCHON.

Eh bien ! je l'entends, et tu pourras le lui dire à lui-même.
(Pinchon et sa femme vont au-devant de Bertrand. Pendant ce temps, Édouard ouvre le paravent ; il est pâle, hors de lui, et dit à voix basse à Suzette.)

ÉDOUARD.

Suzette, aimez-le; adieu pour toujours!

(Il s'élance par la croisée.)

SCÈNE X.

Les mêmes ; BERTRAND.

Mme PINCHON.

Ah! Bertrand, le voilà.

BERTRAND.

Oui, milzieux! tout est prêt, et tout sera presque aussi bien que si mademoiselle Suzette l'avait commandé. Une table de cinquante couverts sous la grande allée de tilleuls, et cela rien que pour les fiançailles. Voilà déjà tous nos convives qui arrivent; ainsi, partons.

PINCHON.

Et M. Édouard?

BERTRAND.

Je ne l'ai pas vu; mais je ne suis plus inquiet, parce que son père lui-même est tranquille, et m'a dit : « Je sais où il est. » C'est quelque affaire qui lui sera survenue; il reviendra plus tard, je l'espère.

SUZETTE, à part.

J'espère bien que non.

Mme PINCHON.

Ce cher Bertrand! Tiens, cousin, je t'en prie, laisse-moi t'embrasser.

BERTRAND.

Bien volontiers, morbleu! avec la permission du cousin.

Mme PINCHON, l'embrassant.

Moi, je le donne sans permission, (Avec attendrissement.) parce que tu es un honnête homme.

PINCHON, pleurant de joie.

Un brave et digne garçon!

BERTRAND, les regardant avec étonnement.

AIR : Le luth galant qui chanta les amours.

Qu'avez-vous donc? d'où vient c' t'air attendri?
Ils pleurent tous deux... Eh quoi! Suz'tte aussi?
(Courant à elle.)
Qui peut causer ces pleurs qu'en vain vos yeux retiennent?
Je n' veux rien d' vos plaisirs, qu'à vous seuls ils reviennent;
Mais me v'là marié,
Vos chagrins m'appartiennent,
Et j'en veux la moitié!

Mme PINCHON.

Des chagrins! elle en avait, elle n'en a plus.

BERTRAND.

Est-ce vrai, mademoiselle Suzette?

SUZETTE.

AIR du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Je n'en ai qu'un, un seul qui m'inquiète.

BERTRAND.

Lequel?

SUZETTE.

D'où vient que, même entre nous deux,
Vous m'appelez toujours mamzell' Suzette?

BERTRAND.

C'est que j' n'ose pas dire mieux.
C'est p't-être aussi dans mon intérêt même;
Car votre nom, quand je l' prononce, hélas!
Me rappelle quelqu'un que j'aime,
Le mien quelqu'un qu'vous n'aimez pas.
Oui, votre nom m' rappelle quelqu'un qu' j'aime
Le mien quelqu'un qu' vous n'aimez pas!

SUZETTE.

C'est ce qui vous trompe; je suis votre femme, je suis fière d'en porter le nom.

BERTRAND.

Qu'entends-je ! il serait possible !

SUZETTE.

Silence. Voici M. le comte.

SCÈNE XI.

Les mêmes ; M. DE BREMONT, ÉDOUARD, *en costume de voyage.*

M. DE BREMONT.

Nous voulions, mon cher Bertrand, assister à la fête d'aujourd'hui ; mais un ordre supérieur nous force de retourner à l'instant même à Paris.

BERTRAND.

Comment, il se pourrait !... Comment, mon général, un jour comme celui-ci ! Et mon capitaine sur lequel je comptais !

ÉDOUARD.

C'est impossible, Bertrand ; le devoir m'ordonne de partir, de rejoindre mon régiment ; et tu sais mieux que personne que quand le devoir commande...

BERTRAND.

C'est juste ; je ne dis plus rien.

ÉDOUARD.

Si je ne reste pas à tes fiançailles, je ne renonce pas pour cela au présent de noces que j'ai le droit de te faire. Voici, avec la permission de mon père, une donation de la ferme que tiennent Pinchon et sa femme. Désormais elle t'appartient, elle est à toi.

PINCHON, *à sa femme.*

Le cousin serait notre propriétaire !

BERTRAND.

Y pensez-vous, mon capitaine? à nous, 4,000 livres de rentes? Ah çà, milzieux! avez-vous perdu la tête?

ÉDOUARD, bas, et lui serrant la main.

Et toi, as-tu perdu la mémoire? Souviens-toi de Strasbourg, accepte, et tais-toi.

M. DE BREMONT.

Viens, viens, mon ami, viens, mon fils; je suis content de toi. Dans quelques années, je vous le ramène colonel.

Mme PINCHON.

Et marié; ce qui vaut encore mieux.

FINALE.

AIR: Ah! quel plaisir d'être soldat. (*La Dame Blanche.*)

Mme PINCHON.

Ah! quel plaisir d'être marié!
A votre hymen, je pense,
Tout le village sera prié;
Que d'époux de ma connaissance
Avec nous diront de moitié:
Ah! quel plaisir! le v'là marié!

PINCHON, BERTRAND et SUZETTE.

Ah! quel plaisir d'être marié!

ÉDOUARD.

Adieu, Bertrand;
(A Suzette.)
Adieu, madame.

BERTRAND, à Suzette.

Mes vœux sont-ils réalisés?
Puis-je enfin vous nommer ma femme?
Ou mes sens sont-ils abusés?
Eh quoi! vous vous taisez!
(Suzette lui remet la clef.)
Ah! ah! quel bonheur d'être marié!

(Pendant ce temps, M. de Bremont entraîne Édouard vers la porte.

Mme Pinchon l'arrête pour lui faire ses adieux; Édouard prend la main de Pinchon, et salue affectueusement Mme Pinchon.)

Ensemble.

PINCHON et Mme PINCHON, SUZETTE et BERTRAND.

Ah! quel bonheur d'être marié!

ÉDOUARD.

Partons, que tout soit oublié!

M. DE BREMONT.

Il te reste mon amitié.

(Bertrand est aux pieds de Suzette, qui vient de lui remettre la clef; M. de Bremont et Édouard s'éloignent; Pinchon et sa femme regardent avec attendrissement Bertrand et Suzette.)



LA CHATTE
MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

FOLIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. MÉLESVILLE.

Théatre de S. A. R. Madame. — 3 Mars 1827.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
GUIDO, fils d'un négociant de Trieste	MM.	LEGRAND.
DIG-DIG, jongleur indien.		KLEIN.
MARIANNE, domestique de Guido.	Mmes	JULIENNE.
MINETTE, chatte de Guido.		JENNY-VERTPRÉ.

A Biberach, en Souabe.



LA CHATTE
MÉTAMORPHOSÉE EN FEMME

La chambre de Guido. Au fond, une alcôve avec une petite croisée élevée, contre laquelle est un petit lit de repos caché par deux rideaux. A droite de l'acteur, une table sur laquelle est un coffre de moyenne grandeur. Au-dessus de la table, une cage accrochée à la muraille. Deux portes latérales ; à gauche la porte d'entrée ; à droite celle qui est censée conduire dans une autre chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

MARIANNE, seule, assise auprès de la table et tricotant; elle tient sur ses genoux une chatte blanche endormie.

Notre maître ne revient pas. Depuis ce matin qu'il court toute la ville de Biberach, il n'aura rien trouvé, c'est sûr. Pauvre Guido! le plus beau jeune homme de toute la Souabe! un jeune homme si bon, si aimable, qui avait tant d'amis quand il avait de l'argent!... ils sont tous partis; et de tous ceux qui dînaient chez nous, il n'est resté à la maison que notre chatte, cette pauvre Minette, qui dort là, sur mes genoux, et dont il faudra se séparer aussi. La cuisinière

du gouverneur m'en a déjà offert trois florins, que j'ai refusés. Trois florins!... la fourrure seule vaut cela, sans compter son caractère; et cependant je serai bien obligée d'en venir là, par intérêt pour elle; car ici, nous n'avons pas même de quoi la nourrir. Entends-tu, Minette? tu ne seras pas à plaindre... c'est moi! parce que les chattes, c'est la passion des vieilles gouvernantes, et, depuis la mort de mon mari, je peux dire, foi d'honnête femme, que c'est le seul attachement que je me sois permis.

AIR du vaudeville de la Robe et les Bottes.

Le ciel voulut, dans sa sagesse,
Que notre cœur en tout temps s'attachât.
Jeune, on est tendre, et quand vient la vieillesse,
Afin d'aimer, on aime encor son chat.
Des chats pourtant le naturel est traître,
Ils trompent qui sait les chérir,
C'est pour cela qu'nous les aimons peut-être :
Des amants c'est un souvenir.

(Elle se lève et va placer Minette endormie sur le lit de repos, dont un des rideaux seulement est entr'ouvert, et de manière que la chatte n'est plus vue des spectateurs. On frappe en dehors.)

Ah! mon Dieu! c'est notre maître... ne lui parlons pas de l'idée de vendre Minette; car il l'aime tant qu'il se laisserait plutôt mourir de faim.

GUIDO, en dehors.

Marianne, Marianne!

MARIANNE, allant ouvrir.

Voilà... voilà!...

SCÈNE II.

MARIANNE, GUIDO.

GUIDO.

C'est heureux! j'ai cru que vous aussi, Marianne, vous alliez me laisser à la porte.

MARIANNE.

C'est que j'avais peur de réveiller Minette.

GUIDO, d'un air sombre.

Pauvre petite! elle dort; elle fait bien! et moi aussi, je voudrais dormir, dormir toujours! D'abord, qui dort dîne, c'est une économie, et puis on a un autre plaisir plus vif encore, s'il est possible.

MARIANNE.

Et lequel?

GUIDO.

C'est de ne plus voir les hommes, et dans mon état de misanthrope, Marianne, je ne peux plus les envisager.

MARIANNE.

Est-il possible! vous n'avez donc rien obtenu des débiteurs de votre père?

GUIDO.

Ah! bien oui! si tu avais vu les mines allongées qu'ils m'ont faites!

AIR du vaudeville de l'Écu de six francs.

L'un ne pouvait me reconnaître;
D'autres avaient eu des malheurs...
Puis je les voyais disparaître.

MARIANNE.

Il fallait les poursuivre ailleurs,
Et rejoindre ces enjôleurs.

GUIDO.

Impossible, je te le jure,
Je le donne aux plus fins coureurs;
Depuis qu'ils ont eu des malheurs,
Tous mes débiteurs ont voiture !

Et moi je suis à pied! c'est comme ça que je suis venu de Trieste, et c'est comme ça que je m'en retournerai.

MARIANNE.

C'était bien la peine de venir en ce maudit pays ! je vous demande à quoi ça vous aura servi.

GUIDO.

A nous instruire, Marianne : on dit que les voyages forment la jeunesse ; ainsi...

MARIANNE.

Les vôtres, jusqu'à présent, ne vous ont appris qu'à faire des folies et des...

GUIDO.

Et des bêtises, vous voulez dire, Marianne; allez toujours, que je ne vous gêne pas; parce que j'ai eu les passions vives et fougueuses, on croit que j'ai perdu mon temps et ma jeunesse; c'est l'opinion générale, je le sais; mais ce n'est pas la mienne, et les opinions sont libres. D'abord à Leipsick, où j'étais censé étudiant, je n'ai pas étudié, mais j'ai lu Werther et le docteur Faust, qui ont encore ajouté à l'exaltation naturelle de mes idées; voilà pour la littérature; plus tard, je me suis lancé à l'Opéra de Stuttgard, où les plus jolies bayadères... Tu sais comme elles dansaient!

MARIANNE.

Et vos écus aussi!

GUIDO.

Voilà pour la connaissance des femmes! Enfin ici, à Biberach, où j'étais venu pour recueillir quelques débris de notre maison de commerce, j'ai trouvé des amis intimes, qui, après avoir mangé avec moi la succession paternelle,

m'ont fermé leur porte au nez. Voilà pour l'étude du cœur humain! voilà, Marianne, voilà ce que j'ai appris; de quoi te plains-tu?

MARIANNE.

De ce que vous ne voulez rien faire pour sortir de l'état où vous êtes... Pourquoi avoir refusé d'écrire à votre oncle, qui habitait cette ville, et qui était riche?

GUIDO, *vivement.*

Mon oncle, Marianne! je vous ai défendu de prononcer son nom devant moi; c'est lui, c'est cet honnête négociant qui a ruiné mon père, avec ses comptes à parties doubles. D'ailleurs, il aurait eu de la peine à me répondre, puisqu'il est mort.

MARIANNE.

Il fallait s'adresser à son intendant, monsieur Schlagg.

GUIDO.

Cet astucieux personnage qui, quand j'étais petit, s'amusait toujours à mes dépens... m'a-t-il attrapé de fois, celui-là! mais il ne m'y reprendra plus.

MARIANNE.

Mais au moins, votre jeune cousine, avec laquelle autrefois vous avez été élevé, et qui est, dit-on, si espiègle, si maligne, et pourtant si bonne... elle voulait réparer les torts de son père; elle vous avait fait proposer sa main; elle a tout tenté pour vous voir; vous avez toujours refusé.

GUIDO.

Et je refuserai toujours.

MARIANNE.

Et pourquoi? je vous le demande.

GUIDO.

Pour deux raisons : la première, je te l'ai déjà dite, parce que je suis misanthrope; et la seconde...

MARIANNE.

Eh bien?

GUIDO.

Je ne te la dirai pas.

MARIANNE.

Alors, c'est comme si vous n'en aviez qu'une.

GUIDO.

Ma seconde raison, et c'est la plus forte, c'est que j'ai une passion dans le cœur.

MARIANNE.

Et pour qui? grand Dieu! pour quelque jeune demoiselle?

GUIDO, d'un eir sombre.

Non.

MARIANNE.

Pour quelque veuve?

GUIDO.

Non.

MARIANNE.

O ciel! c'est pour quelque femme mariée?

GUIDO, avec effort.

Non; mais tu ne le sauras jamais, ni toi, ni personne au monde; moi qui te parle, je ne suis pas même sûr de le savoir.

MARIANNE.

C'est donc quelque chose de bien terrible?

GUIDO.

Si terrible que, vois-tu, Marianne, je serais amoureux de toi, si c'était possible, je mets tout au pis, que ça ne serait rien auprès.

MARIANNE.

Qu'est-ce que ça signifie?

GUIDO.

Brisons là, Marianne; de deux choses l'une : ou tu me comprends, et alors nous nous entendons; ou bien tu ne me comprends pas, et alors nous sommes d'accord, parce que je ne me comprends pas moi-même.

MARIANNE.

Ah! mon Dieu! mon Dieu! vous qui êtes un si bon jeune homme, faut-il vous voir perdre ainsi l'esprit!

GUIDO, froidement.

Je n'ai rien perdu, Marianne; mais laisse-moi seul, laisse-moi nourrir mes rêveries et ma mélancolie.

MARIANNE.

Oui, monsieur, nourrissez-vous.

(Elle va prendre un panier dans le fond.)

GUIDO.

A propos de ça, qu'est-ce que tu as pour déjeuner?

MARIANNE, revenant, et passant à la gauche de Guido.

Hélas! je n'ai rien.

GUIDO.

Pour nous deux?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

GUIDO.

Ça suffit, je ne t'en demande pas davantage. (Avec sentiment.) Tâche seulement que la meilleure part soit pour Minette.

MARIANNE.

Comment, monsieur...

GUIDO.

Moi, j'ai des idées de philosophie qui me soutiennent; mais elle, pauvre petite! occupe-toi de sa pâtée, c'est l'essentiel.

MARIANNE.

Oui, monsieur. (*A part.*) Oh! je n'y tiens plus; je vais retrouver la cuisinière du gouverneur, et vendre cette pauvre chatte.

AIR du vaudeville des Blouses.

C'est mon devoir, allons, il faut le suivre;
Je vais conclur' ce marché sans retour;
Depuis le temps que nous la faisons vivre,
Elle peut bien nous fair' vivre à son tour!

GUIDO, *à lui-même.*

Oui, cet amour, hélas! qu'on me reproche,
M'ôte la soif et la faim; c'est beaucoup.
C'est tout profit. N'a-t-on rien dans sa poche,
Il faut aimer; l'amour tient lieu de tout!

Ensemble.

MARIANNE, *à part.*

C'est mon devoir, allons, il faut le suivre, etc.

GUIDO.

A ses transports quand mon âme se livre,
J'oublirais tout; et je sens chaque jour
Que, dans ce monde, on n'a besoin pour vivre
Que d'un cœur tendre et de beaucoup d'amour.

(*Marianne sort par la porte à gauche de l'acteur.*)

SCÈNE III.

GUIDO, *seul.*

Elle est sortie! elle me laisse enfin; et maintenant que je suis seul, dirai-je la cause de mes tourments? (*S'avançant au bord du théâtre comma pour parler, et s'arrêtant.*) Non. Je ne la dirai pas, et l'objet même de ma passion l'ignorera toujours. O Guido! Guido! réfléchis un peu. Un amour que tu n'oses avouer n'est-il pas un amour criminel? Non, ce n'est pas un crime, ce n'est qu'une passion; et, quand je dis une

passion, ce n'est pas une passion. C'est une idée, une simple idée; et encore je l'appelle une idée, parce qu'il faut lui donner un nom; car, sans cela, ça n'en aurait pas! Voilà donc, Guido, où t'a conduit la haine de l'espèce humaine. Tu es devenu un maniaque, un idéologue, et la seule définition que tu puisses donner de toi-même, c'est qu'il est impossible d'être plus bête! Oui, je le suis; rien ne peut me justifier et cependant, je ne suis pas plus bête que toi, ô Pygmalion qui adorais une statue : comme toi, j'éprouve un amour désordonné et incompréhensible; comme toi, je brûle, et je brûle sans espoir, comme toi; mais raison de plus, et comme tu le dis si bien, ô docteur Faust, ô mon maître! si c'était possible, si c'était raisonnable, ce ne serait plus une passion. (S'approchant du lit de repos qui est au fond.) Elle est là... qu'elle est gracieuse et gentille! sa petite tête posée sur sa petite patte! pauvre petit minon! petit l'amour! (Douloureusement.) Elle ne me répond pas! est-ce qu'elle dort? est-ce qu'elle est morte? Minette, ô dieux! Minette... non... non... (Passant la main sur sa tête et sur sa bouche.) Elle a fait comme ça! puis comme ça. On vient. (Fermant les deux rideaux.) Dieux! si l'on m'avait vu, il n'en faudrait pas davantage pour compromettre... (Apercevant Dig-Dig.) Un étranger! quelle drôle de figure, et quel diable de costume!

SCÈNE IV.

GUIDO, DIG-DIG, en Indien.

DIG-DIG, à part et saluant.

Il m'a l'air aussi naïf qu'autrefois et je crois que je pourrai... Bon! il est seul! (Haut.) N'est-ce point au jeune Guido que j'ai l'honneur de parler?

GUIDO.

A lui-même, je suis ce jeune Guido... Mais on n'entre pas ainsi chez les gens, quand on ne les connaît pas.

DIG-DIG, d'un ton mielleux.

La connaissance sera bientôt faite, ô mon fils, et vous ne vous repentirez point de ma visite. Mon costume vous indique assez que je ne suis point Européen. Je suis Indien... Votre père a fait autrefois des affaires avec des négociants de la compagnie des Indes, mes compatriotes, et...

GUIDO, à part.

Je vois ce que c'est ; quelques lettres de change arriérées... (Haut.) Monsieur, j'ai renoncé au commerce des hommes, et surtout aux hommes de commerce, et si c'est de l'argent à donner...

DIG-DIG, lui présentant une bourse.

Au contraire, c'est une centaine de florins à recevoir.

GUIDO.

Qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me dire?... Eh! oui vraiment ?

DIG-DIG.

La personne qui m'envoie, et qui désire rester inconnue, est un débiteur de votre père, un Indien comme moi.

GUIDO.

C'est donc ça !... c'est bien de l'argent qui m'arrive de l'autre monde. Mettons cela dans ma caisse. (Il met la bourse que lui a donnée Dig-Dig dans le petit coffre qui est sur la table.) Ce n'est pas la place qui manque. Ah! monsieur est Indien! et comment vous trouvez-vous en Allemagne, en Souabe?

DIG-DIG.

Mon fils, l'homme est un voyageur. Tel que vous me voyez, je suis né dans le royaume de Cachemire ; mon père, qui était un bonze de troisième classe, m'avait placé dans le temple de Candahar, auprès du grand Gourou de Cachemire.

GUIDO, avec respect.

Auprès du grand Gourou?... Il a vu le Gourou... Vous avez vu le Gourou?

(Il baise la manche de Dig-Dig.)

DIG-DIG.

Très-souvent, mais l'amour des voyages m'a pris; j'ai vu la France, j'ai vu Paris.

GUIDO.

Beau pays pour un savant tel que vous!

DIG-DIG.

Pays superbe! où je serais mort de faim, si je ne m'étais rappelé les tours d'adresse que l'on possède dans notre patrie : sous le nom de Dig-Dig, jongleur indien, car dans ce pays tous les jongleurs réussissent, j'ai eu l'honneur de faire courir tout Paris, il y a dix ans. Enfin, je suis venu me fixer dans cette ville, où je jouis d'une certaine considération. J'y enseigne la danse, l'astronomie et l'escamotage, ce qui ne m'empêche pas de me livrer à mon étude favorite, le grand œuvre de Brahma, la transmutation des âmes.

GUIDO.

La transmutation des âmes!

DIG-DIG.

C'est un des dogmes de notre croyance, car vous savez sans doute ce que c'est que la métempsycose?

GUIDO.

Parbleu! si je le sais.

DIG-DIG.

AIR du Fleuve de la vie.

Oui, quand finit notre existence,
Selon nos vertus, nos défauts,
Nous obtenons pour récompense
L'honneur d'être ours, bœufs ou perdreaux.
Dogme profond! culte admirable!

Système aussi doux que moral,
Qui nous fait dans chaque animal
Aimer notre semblable!

Je vous parle ainsi, parce que je pense bien qu'un garçon d'esprit tel que vous doit croire à la métempsycose.

GUIDO.

Si j'y crois? certainement! D'abord, comme dit le docteur Faust, que je citerai toujours, si ça n'est qu'impossible, ça se peut.

DIG-DIG.

Comment! si ça se peut? Moi, qui vous parle, je me rappelle parfaitement avoir été chameau.

GUIDO.

Vous avez été chameau!

DIG-DIG.

Pendant dix ans, en Égypte ; puis, girafe.

GUIDO.

Vraiment! Eh bien! il vous en reste encore quelque chose.

DIG-DIG.

Je ne dis pas; mais vous, rien qu'en vous voyant, je pourrais vous dire... Vous avez dû être mouton.

GUIDO, froidement.

C'est possible!

DIG-DIG.

Un beau mouton.

GUIDO.

Je le croirais assez. D'abord, je l'aime beaucoup; ce qui est peut-être un reste d'égoïsme ; ensuite, la facilité que j'ai toujours eue à me laisser manger la laine sur le... Ah! mon Dieu! quand j'y pense : puisque vous êtes si savant, j'ai une demande à vous faire, une demande d'où dépend le bonheur de ma vie.

DIG-DIG.

Parlez, mon fils.

GUIDO.

Vous saurez que j'ai ici une chatte charmante, un angora magnifique.

DIG-DIG.

Je la connais.

GUIDO, avec une nuance de jalousie.

Comment ! vous la connaissez ?

DIG-DIG.

Je l'ai souvent admirée, quand Marianne, votre vieille gouvernante, la portait sur son bras; j'ai même fait causer cette brave femme plusieurs fois, et j'en sais sur vous plus que vous ne croyez.

GUIDO.

Eh bien ! dites-moi, qu'est-ce que vous pensez de Minette ? qu'est-ce que ça doit être ?

DIG-DIG.

C'est bien aisé à voir, à l'esprit qui brille dans ses yeux, à la grâce qui anime tous ses mouvements; je vous dirai, mon cher, que cette enveloppe cache la jeune fille la plus jolie et la plus malicieuse.

GUIDO, avec transport.

Dieu ! que me dites-vous là ? tout s'explique maintenant, et l'instinct de l'amour n'est point une chimère. Apprenez que mon cœur avait deviné sa métamorphose; et que cette jeune fille si aimable, si gracieuse, je l'aime, je l'adore.

DIG-DIG.

Il serait possible !

GUIDO.

Et c'en est fait du jeune Guido, si vous ne m'enseignez pas quelque moyen, quelque secret ; il doit y en avoir, ô vénérable Indien !

DIG-DIG, *avec mystère.*

Chut! je ne dis pas non. Vous sentez bien qu'on n'a pas été, pendant dix ans, près du Gourou sans avoir escamoté quelques-uns de ses secrets, et j'ai là une amulette dont la vertu est infaillible pour opérer la transmigration des âmes à volonté.

(*Il montre une bague.*)

GUIDO.

En vérité !

DIG-DIG.

Il suffit de la frotter, en prononçant trois fois le nom de Brahma.

GUIDO, *vivement.*

Ah! mon ami, mon cher ami ! si vous vouliez me la céder, tout ce que j'ai, mon sang, ma vie...

DIG-DIG.

Je ne vous cache pas que c'est fort cher. Ce sont des articles qui manquent dans le commerce; et à moins de deux cents florins...

GUIDO, *allant au coffre.*

Tenez, tenez, en voilà déjà cent; ils ne seront pas restés longtemps en caisse; pour le reste, je vous ferai mon billet.

DIG-DIG.

Dieu ! quelle tête ! et quelle imagination ! Si c'est ainsi que vous faites toutes vos affaires, ô mon fils !...

GUIDO, *prenant la bague.*

Elle est à moi ! quel bonheur !

(*Il court vers le lit où repose Minette.*)

DIG-DIG.

Prenez garde, prenez garde, vous ne savez pas ce que vous désirez; et avant la fin du jour, vous vous repentirez peut-être d'avoir fait usage de ce talisman ; songez-y bien, ô jeune imprudent !

AIR : Ce mouchoir, belle Raimonde.

Avant que ta voix anime
Cet être qui te charma,
Rappelle-toi la maxime
Que nous prescrivit Brahma !
Cette maxime profonde,
Livre trois, premier verset :
« Ne dérangez pas le monde,
« Laissez chacun comme il est. »

(A Guido, qui le reconduit.)

Ne vous dérangez donc pas, je vous en prie.

(Il sort.)

SCÈNE V.

GUIDO, seul.

Qu'est-ce qu'il dit donc? ne dérangez pas le monde; je ne veux pas le déranger : au contraire, je veux le remettre comme il était, et ça ne sera pas long. (Avec amour.) Minette! (Il prend l'amulette.) Eh bien! c'est drôle, le cœur me bat; on dirait que j'ai peur.

(Il s'approche du lit et recule aussitôt.)

AIR de Weber.

O Dieu puissant du Gange !
Toi par qui tout se change,
Celle que j'aime est là ;
A mes yeux, montre-la,
Brahma ! Brahma ! Brahma !

(En prononçant ces mots, il frotte l'amulette et tout à coup les rideaux du lit s'ouvrent sur un roulement de timbales.)

SCÈNE VI.

GUIDO, UNE JEUNE FILLE vêtue de blanc, couchée sur le lit et endormie.

GUIDO, reculant.

C'est elle! c'est une femme!

MINETTE, s'éveillant, se frottant les yeux et passant sa main derrière sa tête.

Où suis-je? quel jour nouveau! (Se mettant sur son séant, puis se levant sur ses pieds.) Ah! que je suis élevée! que je suis loin de la terre! (Elle fait quelques pas en marchant avec crainte; elle s'arrête au milieu du théâtre, secoue la tête à la manière des chats; puis elle étend ses bras, qu'elle tâte, et dont elle semble chercher la fourrure.) C'est singulier... disparu!

GUIDO, suivant tous ses mouvements.

Je n'ose plus m'en approcher, et je ne sais comment lui parler. Absolument la même physionomie, cependant elle est mieux que tout à l'heure. (L'appelant comme un chat.) Pst, pst! Minette! Minette!

MINETTE.

Qui m'appelle? C'est mon maître, c'est Guido.

(Elle lui tend la main.)

GUIDO.

Elle n'a pas oublié mon nom. (Prenant sa main.) Ah! je la reconnais! Dieux, que c'est doux!

MINETTE, le regardant.

O prodige! comme lui je marche, comme lui je parle; mille sentiments nouveaux arrivent en foule là (Montrant sa tête.) et puis là. (Mettant la main sur son cœur.) Ciel! qu'est-ce que je sens? comme il bat! Guido, Guido, qui suis-je donc?

GUIDO, l'admirant.

Ce qu'il y a de plus joli au monde : une femme, une vraie femme, du moins je le crois.

MINETTE.

Moi, une femme! quel bonheur!

GUIDO.

Oui, sans doute. Voilà ce que je demandais tous les jours au ciel. Allons-nous être heureux ensemble! Tout ce que tu souhaiteras, tout ce qui pourra te plaire... (Voyant qu'elle regarde autour d'elle.) Parle, que veux-tu? quelle est la première chose que tu désires?

MINETTE.

Un miroir.

GUIDO.

Comment!... ah! c'est juste. (Allant à la table.) Serrons d'abord mon précieux talisman.

(Il met le talisman dans le coffre, et va après cela prendre un petit miroir.)

MINETTE.

J'ai tant d'envie de me connaître... Eh bien?

AIR : Aussitôt que je t'aperçois. (*Azémia.*)

GUIDO.

Ah! dans le bonheur de te voir
Mon âme était plongée!

(Il lui présente un miroir.)

MINETTE, avec empressement.

Donne donc vite ce miroir.
(Se regardant.)
Dieu! que je suis changée!
(Faisant des mines.)
Mais c'est égal,
Ce n'est pas mal.
(Avec crainte et regardant derrière.)

Mais est-ce moi
Que j'aperçoi ?
A peine, à peine je le croi.

GUIDO, la regardant.

O femmes ! la coquetterie
Chez vous commence avec la vie !

MINETTE, se regardant toujours.

Oh ! oui, c'est bien moi,
Ce doit être moi;
Je n'avais jamais vu mes traits,
Et pourtant je les reconnais.
(Se tournant vers Guido.)
Je suis jolie, n'est-ce pas?

GUIDO, croisant ses bras.

Elle me demande cela, à moi! (Avec amour.) Charmante!

MINETTE.

C'est ce qu'il me semblait. Mais au premier coup d'œil, on craint de se tromper.

GUIDO, la regardant.

Il faut convenir que j'ai joliment réussi ! Tous ces charmes-là, c'est mon ouvrage.

MINETTE, posant le miroir sur la table.

Ah ! tant mieux! je t'en remercie. Mais, je vous demanderai, monsieur, pourquoi vous ne m'avez pas faite plus grande.

GUIDO.

Là! ce que c'est que l'ambition! tout à l'heure elle n'était pas plus haute que ça. (Mettant la main contre terre.) Déjà des idées de grandeur!

MINETTE.

Non, seulement comme cela. (Se levant sur la pointe des pieds.) Rien qu'un peu, je t'en prie; qu'est-ce que cela te coûte?

GUIDO.

Je ne peux plus. Ce ne sont pas de ces ouvrages qu'on retouche à volonté.

MINETTE.

Ah! bien! tu n'es pas complaisant.

GUIDO.

Et toi, si tu n'es pas contente, tu es bien difficile.

MINETTE, lui tendant la main en souriant.

Ah! oui! pardon; je suis une ingrate.

GUIDO.

D'ailleurs, de quoi te plains-tu? N'es-tu pas ce que tu étais autrefois?

MINETTE.

Non; jamais je n'ai été femme, c'est la première fois.

GUIDO.

Bah!

MINETTE.

Mais, en revanche, j'ai été bien d'autres choses. (Guido faisant un mouvement.) Oui, monsieur. Est-ce que vous ne vous souvenez pas de ce que vous avez été, vous?

GUIDO.

Mais, dame, je croyais avoir toujours été ce que je suis: un jeune homme aimable.

MINETTE.

Oh! moi, je ne dirais pas au juste... mais je me rappelle confusément... il y a bien longtemps, bien longtemps... Oui, j'ai été d'abord une petite fleur des champs, une petite marguerite.

GUIDO.

Tiens, une petite marguerite; c'était gentil, ça!

MINETTE.

Pas trop : toujours exposée au soleil, le moyen de

rester fraîche et jolie! aussi, chaque jour j'adressais ma prière à Brahma.

AIR de BEETHOVEN.

« Change, change-moi, Brahma !
« Brahma !
« — Sois satisfaite, »
Répondit Brahma ;
Et crac, voilà
Qu'en alouette
Il me changea.

Soudain quittant le sol,
Dans l'air je prends mon vol,
Imitant les bémols
Des rossignols.
Mais un jour, au miroir,
Le désir de me voir
Me fit prendre aux filets ;
Et je disais :

« Change, change-moi, Brahma!
« Brahma! »
Quelle merveille!
Tout à coup Brahma,
Qui m'exauça,
En une abeille
Me changea.

Ah! quel heureux destin!
Cueillir chaque matin,
Sur la rose et le thym,
Nouveau butin.
Mais les fleurs, le printemps,
Par malheur n'ont qu'un temps.
L'hiver, je m'ennuyais,
Et je disais :

« Change, change-moi, Brahma !
« Brahma!

« Oui, je m'en flatte,
« Ton cœur m'entendra ! »
Soudain, voilà
Qu'en jeune chatte
Il me changea.

De moi l'on raffolait,
Chacun me cajolait,
Toujours du pain mollet
Et du bon lait.
Mais les chats ont, dit-on,
Le naturel félon.
Pour eux j'en rougissais,
Et je disais :

« Change, change-moi, Brahma !
« De toi
« Mon cœur réclame
« Cette faveur-là. »
Soudain, voilà
Qu'en une femme
Il me changea !

GUIDO.

On vient, c'est sans doute ma vieille gouvernante ; qu'elle ne puisse pas soupçonner ton ancienne condition !

MINETTE.

Sois tranquille ; je suis discrète.

GUIDO.

Et elle est discrète encore ! Quand je me la serais faite moi-même... Chut, la voici.

SCÈNE VII.

LES MÊMES; MARIANNE, portant un panier.

MARIANNE, à part.

C'est fini, le marché est conclu, je l'ai vendue pour trois florins : mais je n'aurai jamais le courage de... (Haut.) Que vois-je! une femme en ces lieux!

(A l'entrée de Marianne, Minette se place à la droite de Guido, et cherche à se cacher aux yeux de la gouvernante, qui va à la table, et ôte le coffre qui y était resté.)

GUIDO, bas à Minette.

Attention, Minette, et laisse-moi faire. (Haut.) Te voilà bien étonnée, ma pauvre Marianne; c'est... c'est la fille d'un ancien ami de mon père, qui arrive à l'instant même d'Angleterre.

(Pendant ce temps, Marianne a déposé sur la table ce qu'elle apportait.)

MARIANNE, la regardant.

D'Angleterre!

GUIDO.

Oui, une jeune lady. Comme elle était sans asile, je lui en ai offert un. Elle logera avec nous.

MARIANNE.

Avec nous! (Posant son panier.) Ah! bien, par exemple, voici du nouveau.

MINETTE, bas à Guido.

C'est le déjeuner qu'elle rapporte, c'est de la crème; ah! tant mieux!

(Elle passe sa langue sur ses lèvres.)

MARIANNE.

Comment, not' maître, vous qui aviez renoncé aux femmes!

GUIDO.

Ah! celle-ci, quelle différence! c'est d'une tout autre espèce; c'est la candeur, l'innocence même.

MARIANNE, avec ironie.

Et elle arrive d'Angleterre? (Elle porte le coffre dans la chambre à côté, et commence à mettre sur la table tout ce qu'il faut pour le déjeuner.) Je vois ce que c'est : monsieur est las de mes services. C'est une jeune gouvernante qu'il lui faut, mais en la voyant de cet âge-là, Dieu sait ce qu'on en dira; on ne vous épargnera pas les propos, ni les coups de patte.

GUIDO, regardant Minette.

Pour ce qui est de ça, nous ne les craignons pas, et nous sommes là pour y répondre, n'est-ce pas, chère amie?

MARIANNE, allant à lui.

Chère amie! qu'est-ce que j'entends là? serait-ce par hasard la passion que vous ne vouliez pas m'avouer ce matin?

GUIDO.

Juste, c'est elle. (A part.) Elle ne croit pas si bien deviner. (Haut.) Oui, ma chère Marianne, c'est là cette femme charmante, dont le bon ton, la grâce et les manières distinguées... Ah! mon Dieu! qu'est-ce qu'elle fait donc là?

(Il se retourne, et aperçoit Minette, qui s'est approchée tout doucement de la table, trempant ses doigts dans la crème et les portant à sa bouche, comme les chats.)

MARIANNE, bas à Guido.

AIR du vaudeville de Voltaire chez Ninon.

Eh mais! qu'aperçois-je d'ici?
O ciel! ma surprise est extrême!
Monsieur, voyez donc milady?

MINETTE, à part.

O dieux! que c'est bon, de la crème!

MARIANNE.

Cela s'annonce joliment!

GUIDO, à Minette.

Quelle distraction! ma chère;
Y pensez-vous ?

MARIANNE.

Apparemment,
C'est un usage d'Angleterre!

(Guido fait signe à Minette de s'asseoir vis-à-vis de lui. Il lui verse de la crème, et lui montre comment il faut tremper son pain, ce que Minette exécute maladroitement.)

GUIDO.

Mais quel déjeuner, Marianne! toi qui n'avais pas d'argent; comment as-tu fait?

MARIANNE, avec humeur.

Comment j'ai fait? il l'a bien fallu; j'ai vendu notre chatte pour trois florins.

GUIDO.

Par exemple, sans me consulter!

MARIANNE.

Ah bien, oui! (Regardant Minette.) Vous avez maintenant bien d'autres choses à penser. Je l'ai vendue à la femme du gouverneur, une femme très-sensible, qui aime beaucoup les chats.

MINETTE, à part et mangeant.

Me vendre! c'est drôle!

MARIANNE.

C'est pour amuser son fils, un jeune homme de dix-huit ans, de la plus belle espérance.

MINETTE, à part.

Et à un jeune homme encore!

(Elle boit dans l'assiette.)

GUIDO, lui faisant signe.

Pas comme ça. (A part.) Elle n'a pas encore l'habitude de dîner à table. (A Marianne.) Eh bien, à la bonne heure! Puis-

que le fils du gouverneur l'a achetée, qu'il vienne la prendre... (*A part.*) s'il peut la reconnaître.

MARIANNE, *à elle-même.*

Moi qui croyais que ça allait le désoler ! Quelle insensibilité! (*Haut.*) Mais où est donc cette petite Minette? elle qui vient toujours au-devant de moi. (*Appelant.*) Minette ! Minette !

MINETTE, *se levant vivement.*

Me voici.

MARIANNE, *se retournant.*

Qu'est-ce que c'est?

GUIDO, *fait rasseoir Minette, en lui faisant signe.*

Je dis que je la vois d'ici.

MARIANNE.

Peut-être dans mon panier à ouvrage ?

GUIDO, *se remettant à déjeuner.*

Oui, cherche.

(*Marianne prend son panier, duquel s'échappe une pelote de coton Minette, qui l'aperçoit, quitte la table, court doucement après la pelote, qu'elle dévide presque en entier en jouant avec les autres pelotes de laine comme les chats.*)

MARIANNE.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce que c'est que ces manières-là?

GUIDO, *se levant.*

Allons, voilà bien un autre embrouillamini !

MARIANNE, *arrachant le peloton à Minette.*

Voulez-vous bien finir, mademoiselle !

GUIDO, *à Minette.*

Ma chère amie!

MINETTE, *frappant du pied.*

Elle me contrarie toujours; elle me prive de tous mes plaisirs.

GUIDO, à Marianne.

C'est vrai aussi; laisse-la faire.

MARIANNE, montrant ses écheveaux tout mêlés.

Que je la laisse faire! voyez un peu; retrouvez donc une paire de bas!

GUIDO.

Eh! que veux-tu que j'aille démêler là-dedans? est-ce que cela me regarde?

MINETTE, qui s'est approchée de la cage, et jouant avec les oiseaux.

Ah! que c'est gentil!

(Elle renverse la cage, qui tombe sur la table.)

MARIANNE, criant et allant ramasser la cage.

Miséricorde! mes serins des Canaries!

MINETTE.

Ah bien, c'est ennuyeux! on ne peut pas s'amuser, avec elle.

MARIANNE, avec colère.

Une petite fille de quinze ans, qui n'a pas d'expérience.

MINETTE, la contrefaisant.

Une vieille fille de soixante, qui en a beaucoup trop.

MARIANNE, exaspérée.

Ah! c'est trop fort!

AIR : Pardon, car je crois voir. (Le Maçon.)

Ensemble.

MARIANNE.

C'est à n'y pas tenir,
A chaque instant nouveau martyr!
De ces lieux il faudra sortir,
C'est à n'y pas tenir;
Et plutôt que de le souffrir,
J'aimerais mieux mourir!

MINETTE.

C'est à n'y pas tenir,

Et je ne saurais le souffrir;
De ces lieux vous pouvez sortir,
C'est à n'y pas tenir;
Et plutôt que de le souffrir,
J'aimerais mieux mourir!

GUIDO.

C'est à n'y pas tenir,
A chaque instant nouveau martyr!
Nous n'en pourrons jamais sortir;
C'est à n'y pas tenir.
Silence... voulez-vous finir?
Ah! c'est pour en mourir!

MARIANNE.

Mais voyez donc quelle mauvaise humeur!
Je n'y tiens plus, je cède à ma fureur.

MINETTE.

Mais voyez donc quelle mauvaise humeur!
Oui, contre moi je la vois en fureur.

GUIDO.

Allons, calmez cette mauvaise humeur,
Et rendez-moi la paix et le bonheur.

(Marianne sort en colère et entre dans la chambre à droite.)

SCÈNE VIII.

GUIDO, MINETTE.

GUIDO, à part.

Allons, nous voilà déjà en querelle; joli début!

(Il s'assied auprès de la table.)

MINETTE, d'un air de triomphe.

Elle s'éloigne, tant mieux; jusqu'à son retour, nous serons tranquilles, au moins! (A Guido.) Eh bien! tu parais fâché?

GUIDO.

Venez ici, Minette; venez ici, mamzelle. (Minette s'appro-

che.) Qu'est-ce que vous avez fait là? Pourquoi avez-vous touché à ces serins des Canaries? elle aime ses serins, cette femme.

MINETTE.

Aussi, elle est trop difficile à vivre; (D'un ton caressant.) et je suis bien sûre que vous ne voudrez pas me refuser la première grâce que je vous demande.

(Elle lui prend la main.)

GUIDO, à part.

C'est ça, patte de velours!

MINETTE.

Guido, mon ami! mon bon ami, dites-lui de s'en aller.

GUIDO.

S'en aller! cette bonne Marianne qui vous a élevée!

MINETTE.

Je l'aimerai toujours, mais loin d'ici.

(Elle passe plusieurs fois sa main par-dessus son oreille.)

GUIDO, à part.

Allons, nous allons avoir de l'orage. (D'un air piqué.) Minette, vous n'avez pas réfléchi à ce que vous demandez.

MINETTE, câlinant avec sa main.

Mon ami!

GUIDO, avec dignité.

Minette, vous me faites de la peine.

MINETTE.

Vous me refusez!... allez, je ne vous aime plus.

(Elle lui donne un coup de griffe sur la main.)

GUIDO.

Dieu! que c'est traître! (A part.) Ah çà, elle a conservé de singulières manières! il faudra là-dessus que je lui fasse la morale, ou du moins que je lui fasse les ongles. (Haut.) Ma chère, vous m'avez fait mal.

MINETTE, s'éloignant.

Laissez-moi, monsieur, ne me parlez plus, puisque vous reconnaissez si mal la tendresse que l'on a pour vous.

GUIDO, secouant la tête.

Ah! votre tendresse!

MINETTE.

Comment, monsieur, vous en doutez? c'est affreux!

AIR de Céline.

Oui, lorsque je pense aux caresses
Qu'autrefois je vous prodiguais,
Ah! j'en rougis! car mes tendresses
Avaient déjà précédé vos bienfaits.
C'était d'instinct, du moins je le suppose;
Mais cet instinct, comme moi, dans ce jour
A subi sa metamorphose,
Et maintenant c'est de l'amour!

GUIDO, à part.

Dieu! si je me croyais... après un pareil aveu! (Se reprenant froidement.) Permettez, Minette, je veux croire que vous m'aimez; j'ai besoin de le croire, mais ce n'est pas tout. Je pouvais passer à ma chatte bien des choses que je ne passerais pas à ma femme; et si, avec cette figure charmante, vous aviez conservé les goûts et les penchants de votre ancien état... J'ai déjà remarqué tout à l'heure un certain décousu dans vos manières...

MINETTE, pleurant.

Il n'est pas encore content... Eh bien! je te promets de veiller sur moi, de vaincre le naturel qui te déplaît.

GUIDO, à ses genoux.

Et moi, je te promets en revanche de n'aimer que toi, de n'avoir désormais d'autre volonté que la tienne, et...

MINETTE, l'oreille au guet.

Chut!

GUIDO.

Hein!

MINETTE.

N'entends-tu pas du bruit?

GUIDO.

Qu'est-ce que ça fait? (Continuant.) Songe donc quel bonheur d'être sans cesse occupés l'un de l'autre!...

MINETTE, écoutant.

C'en est une!

GUIDO, de même.

Et quand je te peindrai mon amour, mon émotion! quel plaisir de t'entendre me dire...

MINETTE, s'avançant doucement.

Tais-toi, tais-toi.

GUIDO.

Eh bien! où vas-tu donc?

MINETTE.

Bien sûr, c'en est une, entends-tu?

GUIDO.

Comment, c'en est une? (Minette s'avance à pas comptés vers l'armoire à gauche; puis s'élance tout à coup comme un chat.) Qu'est-ce que c'est? Minette, voulez-vous bien finir?

MINETTE.

Là, c'est toi qui lui as fait peur; elle s'enfuit : c'est insupportable, c'est si gentil!

GUIDO, à part.

Il n'y a pas moyen avec elle d'être en tête-à-tête; on se croit seul, et il y a là du monde dans les armoires. (Haut.) Minette, Minette! ici, tout de suite.

AIR : J'en guette un petit de mon âge. (Les Scythes et les Amazones.)

Je ne veux plus de semblable caprice...

MINETTE.

Et moi je veux des soins plus complaisants.
A mes désirs je veux qu'on obéisse.

GUIDO.

Quoi, vous voulez !... Est-ce vous que j'entends?
Quel changement s'est donc fait en votre âme?
Soumise et pleine de bonté,
Vous n'aviez pas, hier, de volonté.

MINETTE.

Oui, mais aujourd'hui je suis femme!

GUIDO.

Eh bien! c'est là que je vous prends; si vous êtes femme, raison de plus pour ne plus avoir de pareilles distractions; on ne court pas ainsi après les gens, ça n'est pas convenable. Avec des manières comme celles-là, Minétte, je ne pourrai jamais vous présenter dans la société; et quand je sortirai, je serai obligé de vous laisser ici en pénitence.

MINETTE.

Eh bien, par exemple! le beau plaisir d'être femme, pour être en esclavage! j'aurais donc perdu au change, car autrefois j'étais libre, j'étais ma maîtresse, je pouvais sortir et rentrer sans permission, et j'entends bien qu'il en soit toujours ainsi.

GUIDO.

Et que deviendra ma dignité de maître?

MINETTE.

Elle deviendra ce qu'elle pourra. Je défendrai mes droits; et pour commencer, je vous déclare, monsieur, que je veux sortir d'ici à l'instant même.

GUIDO, vivement.

Et moi, je ne le veux pas. Qu'est-ce que c'est donc que ces idées de rébellion?

(Il la fait passer à sa droite.)

AIR : Valse de *Robin des Bois*.

A vos vœux je ne puis me rendre.

MINETTE.

Je n'ai donc plus... vous le voulez,

Qu'un seul parti... je vais le prendre.
(Elle va vers la porte.)

GUIDO, y courant.

Et moi je vais prendre les clés.
(Fermant la porte.)
De ce logis je suis le maître.
La porte est close.

MINETTE.

Oh, je le voi!
(A part, et regardant la fenêtre du fond.)
Mais il me reste la fenêtre,
Là, du moins, je serai chez moi.

Ensemble.

GUIDO, à part.

Je suis fâché d'être sévère;
Mais quand mes ordres sont bravés,
Je cède alors à ma colère.
(Haut.)
Quoi, Minette, vous vous sauvez!

MINETTE, à Guido.

Oui, monsieur, vos ordres sévères
Par moi-même seront bravés;
Adieu; je rentre sur mes terres,
Suivez-moi, si vous le pouvez!

(Elle s'est élancée sur le lit qui est au fond, et de là, par la fenêtre, elle gagne le toit et disparaît. L'orchestre, qui avait été très fort pendant ces quatre derniers vers, diminue à mesure qu'elle s'éloigne.)

SCÈNE IX.

GUIDO, seul, courant vers la fenêtre et parlant sur la ritournelle.

Minette, Minette!... A-t-on jamais vu une tête pareille? Comment la suivre, moi qui n'ai pas l'habitude de voyager de la sorte? Eh! vite, voyons par la petite terrasse, s'il n'y

aurait pas moyen de la rejoindre. Dieux! cette pauvre Minette!

(Il sort par la porte à gauche.)

SCÈNE X.

MINETTE, passant au même instant sa tête par la fenêtre du fond et descendant sur le théâtre.

Oui, cours après moi, si tu peux! pourvu qu'il ne se fasse pas de mal! Oh! je suis sûre qu'il n'ira pas loin. Ah! mon Dieu! c'est mon ennemie; c'est la vieille gouvernante.

SCÈNE XI.

MINETTE, MARIANNE, sortant de la chambre à droite.

MARIANNE, d'un air froid et revêche.

Monsieur n'est pas ici?

MINETTE, regardant le toit.

Non, il est allé prendre l'air.

MARIANNE.

J'en suis fâchée; je venais lui demander mon compte, parce qu'il faut que l'une de nous sorte d'ici.

MINETTE, froidement.

C'est déjà convenu : je reste.

MARIANNE.

Est-il possible?

MINETTE.

Et vous aussi, la vieille, j'y ai consenti.

MARIANNE.

La vieille! la vieille! m'entendre traiter ainsi!... je vais chercher mes effets, et je ne resterai pas une seconde de

plus dans cette maison, où je ne regretterai rien, car j'ai retrouvé ma pauvre Minette, ma seule consolation.

MINETTE, *vivement.*

Vous l'avez retrouvée?

MARIANNE.

Oui, mademoiselle, là-haut, dans une armoire; et je ne sais pas qui s'était permis de l'enfermer, et d'attenter à sa liberté.

MINETTE.

Il s'agit bien de cela! où est-elle?

MARIANNE, *montrant la chambre à droite.*

Elle est là, en sûreté.

MINETTE.

Je ne veux pas qu'elle paraisse.

MARIANNE.

Vous ne voulez pas! Apprenez que je suis là pour la défendre.

MINETTE.

Du tout, pour m'obéir; et je n'ai qu'un mot à prononcer.

MARIANNE.

Moi! abandonner ma chère Minette! (*Minette s'est approchée d'elle, et lui a parlé bas à l'oreille.*) Ciel! il se pourrait! (*Avec respect.*) Quoi! c'est vous! c'est vous!

MINETTE, *regardant toujours si Guido revient.*

Silence donc! (*A mi-voix.*) Eh! oui vraiment, la solitude, le chagrin, l'exaltation germanique ont tourné la tête à ce pauvre Guido; car il est à moitié fou, mon cher cousin.

MARIANNE.

Il prétend qu'il est misanthrope et romantique.

MINETTE.

C'est ce que je voulais dire.

MARIANNE.

Mais il a un si bon cœur !

MINETTE.

Aussi, pour réparer des torts qu'il s'est toujours reprochés, mon père, en mourant, m'a suppliée de l'épouser, si c'était possible, mais il ne veut pas me voir ; et ce qu'il y a de plus humiliant, il n'aime que sa chère Minette... Il fallait bien le corriger, et ce ne sera pas long, je l'espère, surtout si tu veux me seconder.

MARIANNE.

Si je le veux ! Parlez, commandez ; que faut-il faire ?

MINETTE.

Cacher bien vite Minette, la faire disparaître, car s'il la voyait, tout serait perdu.

MARIANNE, prête à sortir par la droite.

Je vais l'emporter de la maison.

MINETTE.

Pas dans ce moment, j'entends Guido qui revient.

MARIANNE.

Soyez tranquille, je sais où la cacher, et tout à l'heure, je pourrai l'emporter devant lui sans qu'il s'en aperçoive.

(Elle sort par la porte à droite ; en même temps Guido entre par la porte à gauche, et Minette se tient derrière un des rideaux, au fond du théâtre.)

SCÈNE XII.

MINETTE, GUIDO.

GUIDO, se croyant seul.

Au diable les voyages ! J'ai voulu mettre le pied sur le toit ; mais les chemins sont si mauvais ! je me suis trouvé au confluent de deux gouttières ; heureusement que je n'ai

pas cédé au torrent; sans cela, votre serviteur! (Il se jette sur une chaise.) Mais cette pauvre Minette, je ne l'ai pas aperçue; où est-elle maintenant?

MINETTE, venant doucement et se mettant à genoux auprès de lui.

Me voici.

GUIDO.

C'est elle, la voilà de retour. Pauvre petite Minette! pauvre petite chatte! N'a-t-elle pas bien froid?

MINETTE.

Un peu.

GUIDO, lui prenant les mains et les réchauffant.

Cela vous apprendra à me quitter, mamzelle, à aller courir le monde. Fi! que c'est vilain!

MINETTE, grommelant comme les chats qu'on caresse.

Tu ne m'en veux donc plus?

GUIDO, se levant.

Peut-être, on verra. Qu'est-ce qui vous ramène?

MINETTE.

J'ai voulu te faire mes adieux avant de te quitter pour toujours.

GUIDO.

Me quitter! tu voudrais encore me quitter?

MINETTE.

Pour ton bonheur, car je sens bien que je te rendrais malheureux. Nos caractères sont si différents!

GUIDO.

Il est sûr qu'il n'y a pas encore compatibilité d'humeurs, mais ça viendra.

MINETTE.

Jamais. On ne change pas le naturel. Songez donc, monsieur, que j'ai été chatte, que je suis femme, et que ces deux natures-là combinées ensemble, c'est terrible!

AIR : Oui, noir, mais pas si diable. (*L'Amitié à l'épreuve.*)

Mon premier caractère,
Et surtout mon second,
Me rendent fort légère;
Mon esprit vagabond
Ne peut rester à la maison.
Après une maîtresse
On court avec ivresse;
Mais pourriez-vous sans cesse,
Quand j'aurais votre foi,
Passer vos jours à courir après moi,
A courir (*Bis.*) après moi?

L'instinct, ma loi suprême,
Ne peut perdre ses droits;
Près de vous, la nuit même,
Au moindre bruit, vingt fois,
Crac! on me verrait sur les toits.
Et rien qu'à ce nuage
Qui couvre son visage,
Monsieur, dans son ménage,
Ne voudrait pas, je voi,
(Souriant.)
Passer son temps à courir après moi,
A courir (*Bis.*) après moi.

GUIDO, indigné.

C'est qu'elle a encore l'air de se moquer de moi! Et dire que je ne peux pas vivre sans elle!

MINETTE.

Il faudra cependant vous y faire, maintenant surtout que j'ai un nouveau maître.

GUIDO.

Comment! un nouveau maître?

MINETTE.

Oui, le fils du gouverneur, ce jeune seigneur avec lequel Marianne avait fait marché, ce matin, pour trois florins.

GUIDO.

Qu'est-ce que j'apprends là ? Et où l'avez-vous vu ?

MINETTE.

Ici même, tout à l'heure ; il venait pour chercher Minette, et alors je lui ai tout raconté.

GUIDO.

O ! ciel, quelle indiscrétion !

MINETTE.

Et il dit qu'il va me réclamer.

GUIDO, vivement.

Peu m'importe.

AIR : Fille avant le mariage. (*Les Habitants des Landes.*)

J'ai le bon droit, je m'en flatte,
Et je saurai l'emporter ;
Car enfin c'est une chatte
Qu'il prétendit acheter.
Lui donner femme jolie
Serait le tromper.

MINETTE, finement.

Oui-da !
Malgré cette tromperie,
Je crois que ce seigneur-là
L'aimera (*Bis.*)
Tout autant comme cela !

D'ailleurs il n'est pas mal, ce jeune homme : un air ingénu, la naïveté allemande ; et avec un pareil maître, je serai la maîtresse, tandis qu'avec vous ce n'est pas facile : vous avez de l'esprit.

GUIDO.

Moi ! si on peut dire ça !

MINETTE.

Et puis, il est bien plus riche que vous. Il me donnera un beau palais, de belles robes, de magnifiques parures.

GUIDO, avec jalousie.

Est-il possible! et la reconnaissance que vous devez à mon amour, à mes bienfaits?

MINETTE, avec malice.

Je suis désolée d'être ingrate; mais ce n'est pas ma faute, c'est le naturel; et nous sommes convenus qu'on ne pouvait le changer.

GUIDO.

Oui, mais sans me prévenir!

MINETTE.

C'est le naturel.

GUIDO.

Se montrer aussi perfide!

MINETTE.

Le naturel!

GUIDO.

Aussi girouette!

MINETTE.

Ça, c'est le mauvais exemple; parce que les hommes...

GUIDO, hors de lui.

Allez, j'apprends enfin à vous connaître, et votre espèce ne vaut pas mieux que l'espèce humaine.

MINETTE, avec joie.

Ah! nous y voilà enfin! Comment! je ne te semble donc plus jolie, à présent?

GUIDO.

Au contraire, et c'est ce dont j'enrage; mais en voyant ces jolis traits, je penserai toujours qu'il y a du chat là-dessous, et je vois bien qu'à moins d'un miracle, je serai malheureux toute ma vie. Mais toi aussi... c'est en vain que tu espères rejoindre ce rival, tu resteras ici malgré toi.

MINETTE, regardant la fenêtre.

Vous savez bien que quand je le veux...

GUIDO.

Oui, mais cette fois j'y mettrai bon ordre. (Allant lui prendre la main. Apercevant Marianne qui paraît avec le coffre sous le bras.) Marianne! Marianne!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; MARIANNE.

MARIANNE.

Eh bien! eh bien! qu'est-ce donc?

GUIDO, tenant toujours la main de Minette.

Fermez cette fenêtre, (Montrant celle du fond.) et dépêchons, quand je l'ordonne.

MARIANNE, posant son coffre sur la table.

Ne vous fâchez pas, on y va.

MINETTE.

Et moi, Marianne, je vous le défends.

(Marianne s'arrête sur-le-champ.)

GUIDO.

Eh bien! elle reste en route. Qu'est-ce que ça signifie? Répondez.

MINETTE.

Je lui défends de répondre, et pour plus de sûreté, je lui ôte la parole.

(Marianne, qui ouvrait la bouche, ne prononce plus un mot.)

GUIDO.

Oh! ciel, elle est muette! encore un changement, plus inconcevable peut-être que tous les autres. C'est fini ; je ne suis plus maître chez moi. Oh! que tu avais raison, sage Indien, quand tu me disais ce matin : *Ne dérangez pas le monde!* Il me l'a dit deux fois, ce brave Indien.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES; DIG-DIG, qui est rentré un peu avant et qui a fait des signes à Minette, reprend sa gravité dès que Guido l'aperçoit.

GUIDO, allant à lui.

Ah! seigneur Dig-Dig! il n'y a que vous qui puissiez me secourir; je la remets entre vos mains, prenez-la, emmenez-la, que je n'en entende plus parler.

(Dig-Dig fait un pas.)

MINETTE, étendant la main vers lui.

Indien, je t'ordonne de rester à cette place, sans pouvoir faire un pas, ni prononcer une seule parole.

(Dig-Dig, qui s'avançait vers elle, reste sur-le-champ immobile, et ouvre plusieurs fois la bouche sans pouvoir parler.)

GUIDO.

Et lui aussi! le voilà changé en magot!

MINETTE.

Je n'ai pas eu grand'peine; (A Guido.) et toi-même, si tu dis un mot, je te fais prendre la forme que j'ai quittée ce matin.

GUIDO, indigné.

Moi, me rabaisser à ce point! et je laisserais son audace impunie! (Regardant le coffre.) Dieu! mon talisman que j'oubliais! O Brahma! excellent Brahma! la première chose que je t'ai demandée était une bêtise, et peut-être, sans te le reprocher, tu en as fait une en me l'accordant; mais n'en parlons plus, punis son ingratitude, rends-lui sa première forme, (Allant au coffre qu'il ouvre.) et par le pouvoir de ce talisman... Que vois-je!

(Il a ouvert le coffre, et une grosse chatte blanche en sort et s'élance à terre.)

DIG-DIG, *criant.*

Au chat, au chat!

MARIANNE, *de même.*

Minette, Minette!

GUIDO, *regardant Minette.*

O ciel! (*Montrant le coffre.*) Quoi, madame, vous étiez là, et vous voilà encore! Qu'est-ce que cela veut dire?

MINETTE.

Que nous sommes deux.

MARIANNE.

Et que celle-là est votre cousine.

GUIDO, *vivement.*

Ma cousine, ma petite cousine!

MARIANNE.

Qui a pris elle-même la peine de vous corriger, et de se moquer de vous.

GUIDO, *confus.*

Quoi! tant de bonté!...

MINETTE, *souriant.*

Oui, monsieur : ces cent florins qu'on vous a apportés, ce talisman qu'on vous a vendu, cette métamorphose qui vous a mis aux anges, et tant d'autres incidents qui vous ont fait donner au diable...

DIG-DIG.

Tout cela a été préparé, disposé, escamoté par votre serviteur Dig-Dig, (*Faisant le geste d'escamoter.*) qui n'est autre qu'Antoine Schlagg, ancien intendant de votre oncle.

MARIANNE, *à Guido.*

Celui qui ne devait plus vous attraper!

GUIDO.

Et il m'a fait croire qu'il avait été chameau!

DIG-DIG.

C'est vous qui avez eu la bonté de donner là-dedans.

GUIDO.

Il est de fait que j'ai donné dans la... Dieu! y ai-je donné! Mais, c'en est fait, je déteste les bêtes, je me déteste moi-même; c'est vous seule que j'aime. Oui, ma petite cousine, je le sens maintenant, et si je savais comment réparer mes erreurs...

MINETTE.

En faisant comme moi : en les oubliant! Grâce au ciel, j'ai rempli le vœu de mon père; ce n'est pas sans peine. Oui, monsieur, j'avais dans votre esprit une rivale bien redoutable, que je ne craindrai plus maintenant, car j'aurai toujours pour vous le cœur et la tendresse de Minette, sans en avoir le caractère, ni les...

(Levant la main comme pour griffer.)

GUIDO.

Hein, hein!

MINETTE, souriant.

Oh! maintenant, tu peux la prendre, il n'y a plus de danger.

MINETTE.

AIR de BEETHOVEN.

Change, change, change qui voudra
Sa destinée,
Mon sort, le voilà
Fixé toujours
(Prenant la main de Guido.)
Par l'hyménée
Et les amours.
(Au public.)
Mes défauts sont si grands,
Que Brahma, je le sens,
Ne peut me corriger,
Ni me changer.

Mais si vous voulez bien,
Je connais un moyen,
Qui, plus sûr que le sien,
Ne coûte rien.

Changez, changez-vous
En un parterre
Peu sévère,
Changez, changez-vous,
Messieurs, pour nous,
En un parterre
Aimable et doux!

TOUS.

Changez, changez-vous, etc.



LES ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE

TABLEAU-VAUDEVILLE EN UN ACTE

EN SOCIÉTÉ AVEC M. X.-B. SAINTINE.

Théatre de S. A. R. Madame. — 28 Mars 1827.

PERSONNAGES.		ACTEURS.
M. PETIT-PAS, maître de ballet et répétiteur de danse		M. PAUL.
ZOÉ,	élèves du Conservatoire.	Mmes JENNY VERTPRÉ.
GUILLERI,		VIRGINIE DÉJAZET.
LOUISE,		ADELINE.
Mme LEFEBVRE, grand'mère de Zoé. . . .		JULIENNE.
UN JOCKEY.		MARIA.

Dans une mansarde, au sixième au-dessus de l'entresol, chez madame Lefebvre.



LES ÉLÈVES DU CONSERVATOIRE

Une mansarde. — Porte au fond, et deux portes latérales. — A gauche de l'acteur, une cheminée, une table et différents ustensiles de ménage. — A droite, une autre petite table. — Une croisée sur le premier plan à droite.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme LEFEBVRE, assise dans un grand fauteuil auprès de la petite table à gauche, occupée à tricoter. PETIT-PAS, en dehors, sonne.

Mme LEFEBVRE, allant ouvrir la porte.

On y va, on y va... (Elle ouvre.) Comment! c'est vous, monsieur Petit-Pas, qui me faites l'honneur de venir chez moi et de monter six étages au-dessus de l'entresol?

PETIT-PAS.

Oui, madame Lefebvre, j'ai cet honneur-là ; mais, nous autres danseurs et maîtres de ballet, ça ne nous coûte rien de nous élever... *sic itur ad astra.*

Mme LEFEBVRE.

Qu'est-ce que vous me dites là?

PETIT-PAS.

Ne faites pas attention... c'est du latin... dans notre état, on est obligé de tout savoir... dans ce moment-ci, j'apprends le grec, pour mon ballet de Léonidas... mais, dites-moi, où est la petite?

Mme LEFEBVRE.

Est-ce que vous venez pour lui donner leçon?

PETIT-PAS.

Eh! sans doute : cette scène de *Clary* que nous avons commencée hier... et je suis arrivé si vite, que Psyché, ma petite jument, est en nage... mais aujourd'hui je n'ai pas un moment à moi... à onze heures, nous avons conseil d'administration; car je suis maintenant du conseil... ils y ont été obligés, attendu que, sans les ballets, l'Opéra ne peut pas marcher... il a bien fallu que la pantomime eût voix au chapitre.

AIR du vaudeville de Partie et Revanche.

A midi, ma classe de danse;
A deux heures, *Léonidas;*
A trois, leçon au fils d'une Excellence;
A cinq heures, un grand repas;
Ce soir, deux bals, qui sans moi n'iraient pas.
Passant ainsi toute ma vie
Dans des plaisirs, des travaux assidus,
Pour composer, pour avoir du génie,
Je n'ai que mes moments perdus,
D'honneur, je n'ai que mes moments perdus!

Mme LEFEBVRE.

Je suis alors bien fâchée... Zoé, ma petite-fille, qui est sortie!

PETIT-PAS.

Déjà!

Mme LEFEBVRE.

Elle est allée vendre quatre paires de bas de filoselle que j'ai tricotés la semaine dernière, car je fais ce que je peux pour l'éducation de cette chère enfant... mais les talents coûtent cher; et sans vous, monsieur Petit-Pas, qui avez la bonté de lui donner des leçons pour rien...

PETIT-PAS.

Ne parlons donc pas de cela.

Mme LEFEBVRE.

Si vraiment; j'en parlerai à tout le monde... c'est à vous, si elle réussit, qu'elle devra sa fortune... elle ne l'oubliera jamais.

PETIT-PAS.

Eh! mon Dieu! ma chère madame Lefebvre, elle sera peut-être ingrate, comme tant d'autres que j'ai lancées.

AIR : A soixante ans, on ne doit pas remettre. (*Le Dîner de Madelon.*)

Lorsque l'on a, dans une douce ivresse,
Respiré l'encens théâtral,
Quand chaque soir on se trouve déesse,
On méconnaît l'ami tendre et loyal
Qui vous mit sur le piédestal.
Que d'être ingrat un mortel fasse gloire,
Je le veux bien, et n'en suis pas surpris;
Mais dans les dieux lorsque l'on est admis...
Ah! devrait-il au temple de mémoire
Être permis d'oublier ses amis?

Je me rappelle encore le premier jour où le hasard offrit la petite Zoé à ma vue... elle dansait en rond, à la Place-Royale, avec des bonnes et des enfants... et dans ses pas, formés au hasard... il y avait un moelleux... un laisser-aller... que nous appelons... la danse elle-même... je crus voir madame Montessu.

Mme LEFEBVRE.

Vous croyez donc qu'elle ira?

PETIT-PAS.

Elle ira haut...

Mme LEFEBVRE.

Et pourquoi ne pas la faire débuter, puisque ça dépend de vous?... pourquoi ne vous dépêchez-vous pas?

PETIT-PAS.

D'abord, parce qu'à l'Opéra, on ne se dépèche jamais... et puis, j'avais auparavant certaines idées... sur lesquelles, madame Lefebvre, j'ai parbleu envie de vous consulter.

Mme LEFEBVRE.

Moi, monsieur Petit-Pas?

PETIT-PAS.

Oui... vous savez quelle est ma position... je ne suis pas encore premier maître de ballet, parce que mes anciens sont-là, Gardel, Aumer, Blache et Milon... des hommes de mérite que je révère... mais j'arriverai, parce que je me sens dans les jambes ce que Voltaire avait dans la tête, et avec ça l'on fait toujours son chemin. Une seule chose pourrait me nuire... c'est la classe de danse que je fais aux Menus-Plaisirs... vingt-cinq ou trente petites filles plus jolies les unes que les autres... c'est un poste bien dangereux et bien glissant pour un célibataire... et j'ai idée de me marier pour conserver mes principes et mes places.

Mme LEFEBVRE.

Eh! mais, monsieur Petit-Pas... je trouve cela une spéculation très-morale.

PETIT-PAS.

N'est-il pas vrai?... et c'est parmi nos jeunes élèves que je voudrais faire un choix.

Mme LEFEBVRE.

Il se pourrait! vous en aimez une!

PETIT-PAS.

Mieux que cela... je crois que j'en aime deux et j'hésite encore... parce qu'avec mes talents et mes places, dix-huit

à vingt mille francs de traitement, on tient à être aimé pour soi-même... et je voulais vous demander là-dessus, bien franchement...

(On sonne.)

Mme LEFEBVRE, allant ouvrir la porte à gauche.

C'est cette petite fille qui revient... je vous demande si on peut rentrer plus mal à propos!

SCÈNE II.

LES MÊMES; ZOÉ.

ZOÉ.

Ne vous impatientez pas, ma grand'mère... Ah! c'est monsieur Petit-Pas.

PETIT-PAS.

Oui, petite... (Voyant qu'elle fait la révérence.) plus bas, plus bas... effaçons les épaules... je venais pour répéter notre scène de *Clary*... mais maintenant je n'ai plus le temps... (Tirant sa montre.) mon conseil d'administration... mes affaires... et puis Psyché, qui doit s'impatienter... Adieu, adieu... je tâcherai de passer dans la journée, et nous dirons notre scène. (Bas à madame Lefebvre.) Nous achèverons notre conversation... (A Zoé.) Adieu, petite... levons le menton... jolie comme un ange... soyons toujours bien sage... de la tenue, de la conduite; et tous les matins, deux cents battements de chaque jambe. (A madame Lefebvre.) Je vous prie de les surveiller... adieu... adieu... ne vous dérangez pas...

(Il va pour sortir par la porte à gauche.)

Mme LEFEBVRE, le conduisant à la porte du fond.

Je vous en prie, monsieur, par le grand escalier.

SCÈNE III.

Mme LEFEBVRE, ZOÉ.

Mme LEFEBVRE, reconduisant Petit-Pas.

Monsieur, j'ai bien l'honneur... prenez bien garde... tenez-vous bien à la corde... à la rampe, je veux dire... Il est si léger... le voilà déjà en bas.

ZOÉ.

Il est donc venu en mon absence, M. Petit-Pas?

(Elle s'assied auprès de la table à droite, et défait ses socques.)

Mme LEFEBVRE.

Eh oui, sans doute.

ZOÉ, à part.

C'est jouer de bonheur... c'est toujours des battements de moins.

Mme LEFEBVRE.

Est-il possible d'être si longtemps dehors... moi qui vous attendais pour aller au marché!

ZOÉ.

J'étais entrée chez Louise et Guilleri, qui n'y sont pas... et j'ai cru que je les trouverais ici.

Mme LEFEBVRE.

Vous ne pouvez pas vivre l'une sans l'autre.

ZOÉ.

C'est si naturel... Guilleri est si gaie, et Louise est si bonne... toutes les deux m'aiment tant... et dans votre dernière maladie, elles ont pris tant de soin de vous!

Mme LEFEBVRE.

C'est vrai, vous étiez là toutes les trois... et il n'y a pas de duchesse, de grande dame qui ait été soignée comme moi.

ZOÉ.

Vous voyez, ma grand'mère, l'avantage d'être pauvre... on n'a pas de domestique, on n'a que des amis... Tenez, (Elle lui donne de l'argent.) j'ai été en recette, et voilà sept livres dix sous que m'a donnés M. Flanelle, le bonnetier.

Mme LEFEBVRE, se mettant à travailler dans son grand fauteuil.

Pas davantage?

ZOÉ.

C'est une horreur!... des bas qui vaudraient le double... un tricot superbe... car, malgré vos soixante ans, vous travaillez encore joliment, et même beaucoup trop pour vos yeux.

AIR : On dit que je suis sans malice. (Le Bouffe et le tailleur.)

C'est ce travail-là qui vous tue,
(Lui ôtant son ouvrage des mains.)
Vous vous abîmerez la vue;
Si cela vous arrive encor
C'est moi qui gronderai bien fort.
(Mme Lefebvre, veut faire un geste.)
C'est pardonné... plus de dispute...
Songez que bientôt je débute.
Ma grand'mère, gardez vos yeux
Pour surveiller mes amoureux.

Mme LEFEBVRE.

Tu crois donc que j'aurai bien du mal?

ZOÉ.

Dame! je l'espère.

Mme LEFEBVRE.

Et pour commencer, qu'est-ce que tu dirais si ton professeur était déjà un de ces amoureux-là?

ZOÉ.

Lui!... ce serait gentil, parce que sa protection seule pourrait me faire recevoir.

Mme LEFEBVRE.

Et s'il voulait t'épouser?

ZOÉ.

M'épouser!... c'est différent; je ne voudrais pas...

Mme LEFEBVRE.

Et pourquoi?

ZOÉ.

Parce que j'ai idée que cela ferait de la peine à Charles.

Mme LEFEBVRE.

Comment! ce petit Charles, notre voisin?... est-ce que par hasard tu penserais à lui?

ZOÉ.

Toute la journée, ma grand'mère... et même quelquefois encore...

Mme LEFEBVRE.

Elle qui ne me quitte jamais!... Comment vous êtes-vous rencontrés?

ZOÉ.

Comme on se rencontre toujours... au Conservatoire. On se dit bonjour... on se salue... Dans cette rue Bergère, il y a toujours tant de voitures... il nous offrait son bras, à Louise et à moi... et puis, en classe... quand le professeur parle, souvent on n'écoute pas, on se regarde.

Mme LEFEBVRE.

Et aller ainsi se prendre de belle passion pour un jeune homme, pour un artiste!

ZOÉ.

Raison de plus... je ne veux pas d'autre mari... Tout le monde peut être banquier, notaire, agent de change... pour cela, il ne faut que de l'argent... mais pour être artiste, il faut du talent, et Charles en aura... Quoique écolier, il joue déjà du violon comme un maître... au dernier exercice, où j'ai été avec Louise, c'est lui qui a remporté le premier

prix. Pendant qu'il jouait, M. Lafont criait : « C'est très-bien... » le jeune Bériot lui-même l'a applaudi; et je crois que ceux-là s'y connaissent... Aussi tous les regards étaient fixés sur lui... et lui, dans ce moment, ne regardait que de notre côté.

Mme LEFEBVRE.

Il serait possible!

ZOÉ.

Ah! que j'étais fière! que j'étais heureuse des applaudissements qu'il obtenait! et que j'aurais voulu, à ses yeux, en mériter de pareils!... Oui, ma grand'mère... si je veux réussir, c'est pour lui.

AIR du Fleuve de la vie.

Si j'avais la beauté piquante,
Que dans CONTAT l'on adorait;
Si j'avais la grâce élégante
Que l'on admire chez NOBLET;
Ou si de MARS, notre modèle,
J'avais le talent accompli...
Ah! tout cela serait pour lui...
Dût-il m'être infidèle!

Mme LEFEBVRE.

A-t-on idée d'un pareil amour!... Sais-tu, mon enfant, que c'est très-dangereux... surtout s'il en a connaissance?...

ZOÉ.

Ni lui, ni personne au monde... vous êtes la première...

Mme LEFEBVRE.

Pas même Louise et Guilleri?

ZOÉ.

Il est des choses qu'on ne dit pas... même à ses amies intimes... et lui, du reste, n'a jamais prononcé devant moi un seul mot d'amour. Ce n'est qu'hier soir... je rentrais avec Louise, et Charles montait devant nous, dans notre vilain escalier, qui est si obscur... il s'est arrêté pour nous

faire place, et au moment où je passais, il m'a glissé dans la main un petit papier chiffonné...

Mme LEFEBVRE.

Et où est-il?

ZOÉ.

Le voilà, ma grand'mère... vous pouvez le prendre, car je le sais par cœur.

Mme LEFEBVRE.

Pas d'adresse.

ZOÉ.

Quand ça se donne de la main à la main...

Mme LEFEBVRE, lisant.

« Si vous m'aimez, si je dois être votre époux... il faut « absolument que je vous parle... Permettez-moi, je vous « en supplie, de vous attendre au coin de la rue du Faubourg-Poissonnière, demain à une heure... ou, dans mon « désespoir, je suis capable de tout. »

ZOÉ.

Ce pauvre jeune homme! ce que c'est que d'aimer!

Mme LEFEBVRE.

Oui, mais avec cet amour-là... il n'a rien, ni toi non plus.

ZOÉ.

C'est vrai... c'est la dot d'un artiste.

Mme LEFEBVRE.

Et songe un peu à notre position!... nous n'avons pour vivre que le travail de nos mains, et ma pension de retraite, comme ouvreuse à l'Opéra... quatre-vingt-deux francs cinquante centimes, avec les retenues.

ZOÉ.

Et la place de Charles?

Mme LEFEBVRE.

Comment?

ZOÉ.

La place qu'il aura, ou à l'Opéra, ou à la Chapelle... c'est toujours de trois à quatre mille francs... et moi, mon engagement...

Mme LEFEBVRE.

Lequel?

ZOÉ.

L'engagement que j'aurai... Tout réuni, nous voilà, ma grand'mère, avec sept ou huit petites mille livres de rente... et tout cela sera pour vous soigner, pour vous dorloter... un bon petit appartement bien chaud, et vous serez là, dans votre grande bergère, où vous n'aurez rien à faire... que votre café, et puis des cancans, si ça vous amuse... et puis à nous voir heureux : ça occupe!... Ah! vous riez!... je crois bien; maintenant que nous voilà riches... vous êtes bien contente; nous n'avons plus rien à craindre, et nous pouvons envoyer à Charles cette lettre.

Mme LEFEBVRE.

Comment! cette lettre?

ZOÉ.

Oui, la réponse que j'ai faite... mais avec votre permission, et vous allez voir. (Elle lit.) « Monsieur Charles, vous « me demandez si je vous aime, et si je veux vous épouser... « en vérité, je l'ignore; mais aujourd'hui, à une heure, venez « le demander à ma grand'mère, qui le sait mieux que « moi, et qui vous dira ce qui en est. »

AIR : Ce que j'éprouve en vous voyant. (ROMAGNESI.)

De ce billet que dites-vous?

Mme LEFEBVRE.

Je dis, puisque tu crois qu'il t'aime,
Qu'il t' rende heureus', je l' s'rai moi-même
D' pouvoir le nommer ton époux.

ZOÉ.

De vos jours éloignant le terme,
Cet hymen va vous rajeunir.
Vers le bonheur, qui semblait fuir,
Vous marcherez d'un pas plus ferme :
Nous serons deux pour vous soutenir.

Mme LEFEBVRE, prenant la lettre.

C'est bon, c'est bon... (On entend la ritournelle de l'air suivant.) Tiens, voilà tes bonnes amies, mademoiselle Louise et mademoiselle Guilleri.

SCÈNE IV.

Les mêmes; LOUISE, GUILLERI entrant par la porte à gauche.

(Louise tient un papier de musique et un panier à ouvrage, Guilleri tient une brochure et une robe.)

LOUISE et GUILLERI.

AIR du Concert à la Cour. (Auber.)

Oui, gaîment,
En chantant,
Passons la vie!

GUILLERI, seule.

Il faut ça,
Car déjà,
Louise, que voilà,
Chant' l'opéra,
Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Moi, par état, vouée à la psalmodie,
J' dois, comm' tant d'autres, chanter la tragédie.

LOUISE et GUILLERI.

Ah! ah! ah! ah! ah! ah!
Bonjour, madame Lefebvre... Bonjour, Zoé.

ZOÉ.

Comme vous venez tard !

LOUISE.

C'est que nous avons conduit mes petits frères à l'école ; et ils ne marchent pas vite, surtout quand ils y vont... quand ils en reviennent, c'est différent, on ne peut pas les suivre... parce qu'ils sont gamins, mes petits frères, vous n'en avez pas d'idée... j'ai été obligée de porter Auguste, qui pleurait, de donner la main à Barthélemy, qui veut toujours glisser sur la glace.

GUILLERI.

Et moi, je menais les trois autres à la suite... et nous avons rencontré un marchand de galette, qui nous a encore arrêtées.

Mme LEFEBVRE, montrant Zoé.

Ah çà, vous venez la chercher?

LOUISE.

Pas encore, la classe n'est qu'à une heure.

GUILLERI.

Mais, en attendant, nous venons travailler avec elle; on étudie bien mieux.

LOUISE.

Moi, j'ai ma broderie à finir et ma cavatine à répéter.

(Elle s'assied sur une chaise au fond et défait ses socques.)

GUILLERI, s'asseyant auprès de la table à droite, et quittant ses socques.

Moi, mon rôle de tragédie, et ma robe à repasser.

(Pendant ce temps, Zoé est auprès de la cheminée occupée à passer un plumeau sur la glace.)

Mme LEFEBVRE.

Au fait, c'est commode pour les répétitions, quand on demeure sur le même palier.

GUILLERI.

Il n'y a que des talents à cet étage-ci.

ZOÉ.

Je crois bien, au sixième au-dessus de l'entresol.

GUILLERI.

Corridor des Beaux-Arts !

Mme LEFEBVRE.

C'est bon, c'est bon... livrez-vous à vos études, et ne perdez pas votre temps à jaser comme vous faites toujours. (Guilleri se place auprès de la table à droite, et déclame à voix basse. — Louise, au milieu du théâtre, prend son papier de musique, bat la mesure et chante tout bas. — Zoé, auprès de la table à gauche, se dispose à faire des battements.)

Mme LEFEBVRE.

Moi, qui ne suis pas artiste, je vais faire le ménage... travaillez bien, parce que je serai là pour vous surveiller.

(Elle entre dans la chambre dont la porte est à droite.)

SCÈNE V.

ZOÉ, LOUISE, GUILLERI.

(A peine madame Lefebvre est-elle sortie, qu'elles abandonnent leur ouvrage et viennent toutes trois au bord du théâtre ; Guilleri est à droite, Louise dans le milieu, Zoé à gauche.)

GUILLERI.

Enfin, nous voilà seules, et nous en avons à te raconter, car, sans qu'il y paraisse, nous avons bien du chagrin.

ZOÉ.

Qu'est-ce donc?

LOUISE.

Tu sais que toute ma famille, que mes frères et sœurs n'ont d'espoir qu'en moi, et dans ce que je gagnerai : c'est tout naturel... c'est mon devoir... mais voilà mon père qui, à cause de cela, ne veut pas que je me marie jamais, à moins de dix mille livres de rentes.

GUILLERI.

Quelle tyrannie!

LOUISE.

Tout ce que j'ai pu obtenir, en le priant bien, c'est qu'il se contenterait pour moi de six mille francs.

ZOÉ.

Et c'est ça qui te désole! A ta place, je me résignerais, je prendrais ma fortune en patience.

GUILLERI.

Mon Dieu! que tu as peu d'imagination! tu ne devines pas qu'elle aime quelqu'un qui n'a rien... rien que son cœur... ça ne fait pas six mille livres de rente.

ZOÉ.

Pauvre Louise!... je comprends alors ton chagrin.

GUILLERI.

Eh bien! ce n'est rien encore; car enfin elle est aimée... mais moi!... si tu savais...

ZOÉ.

Qu'est-ce donc?

LOUISE.

Elle a vu tout à l'heure M. Petit-Pas, qui sortait de la maison, et ça lui a fait un effet...

ZOÉ, avec douceur.

Tu l'aimes donc toujours?

GUILLERI.

Eh bien! oui... c'est plus fort que moi!... à cause de mon caractère; comme ça... je n'ai pas l'air... mais aussi, une fois que je m'attache... Dieu!... ai-je aimé cet être-là!

ZOÉ.

C'est vrai qu'il est aimable!

LOUISE, à Zoé.

Et puis, tu ne sais pas... il a cabriolet depuis quelque temps.

GUILLERI, pleurant.

Un cabriolet charmant... où je l'ai rencontré avec Rosalie.

LOUISE.

Quelle indignité !

GUILLERI.

Et c'est d'autant plus mal, que ce jour-là même il m'avait fait une promesse de mariage.

ZOÉ.

Tu as une promesse de mariage !

GUILLERI, la lui donnant.

Eh ! oui, sans doute, la voilà... regarde plutôt.

ZOÉ, la parcourant.

C'est que c'est bien différent.

GUILLERI.

Eh ! non... c'est la même chose... j'ai consulté là-dessus un clerc de notaire qui me fait la cour; il m'a dit que ça n'était plus valable, et qu'il m'en ferait tant que je voudrais.

ZOÉ.

Dieu ! que les hommes sont perfides !... Il doit revenir ici dans la journée, et c'est moi qui me charge de lui rendre sa promesse. (Elle la met toute déployée sur la table à droite, puis elle vient entre Guilleri et Louise.) Nous sommes bien bonnes de nous occuper de ces misères-là, au lieu de penser à nos études, au lieu de penser à la carrière qui nous est ouverte, et où nous pouvons trouver l'indépendance, la fortune et peut-être la gloire.

GUILLERI.

La gloire !... la gloire !... je n'en sais rien... mais sans parler de ça... tiens, si jamais je suis sociétaire à la Comédie-Française !

LOUISE.

Et moi à Feydeau!

ZOÉ.

Et pourquoi pas?... toutes ces grandes dames-là ont commencé comme nous, par être des petites filles... il y a longtemps, c'est vrai... raison de plus... nous avons devant nous le temps qu'elles ont derrière elles... et songez donc, quand on est à un théâtre royal, avec du talent... ou enfin, quand on y est... combien l'on a de privilèges!... les journaux vous font des compliments, les auteurs vous font la cour, les semainiers ou les directeurs sont à vos genoux... et puis on dit qu'on est malade... « Oh! j'ai la migraine!... je ne peux pas jouer. » — Et puis, après tout, comme on se conduit bien, et qu'on est bien sage, on n'a rien à dire sur votre compte.

GUILLERI.

Oui, joliment... ça n'y fait rien... c'est pour cela que, la moitié du temps... mais enfin quand ça arrivera-t-il?... Moi, d'abord, je n'ai pas de patience... je veux faire fortune tout de suite, et je suis décidée à accepter une proposition qu'on me fait.

ZOÉ.

Et laquelle? (On entend madame Lefebvre qui rentre.) Dieu! c'est ma grand'mère!

(Elles retournent toutes à leurs places; Guilleri reprend sa brochure; Louise, son papier de musique, et Zoé fait des battements.)

SCÈNE VI.

LES MÊMES; Mme LEFEBVRE, avec son châle, ses gants de poil de lapin, tenant un panier sous le bras.

Mme LEFEBVRE.

A la bonne heure, au moins; voilà ce qui s'appelle travailler!

ZOÉ.

Où allez-vous donc?

Mme LEFEBVRE.

Belle question!... je vais au marché, parce qu'il se fait tard... je n'ai pas encore pensé à mon diner.

ZOÉ.

Ma grand'mère, je vous aiderai.

Mme LEFEBVRE.

Du tout, mademoiselle... Faites vos battements, c'est l'essentiel... (Elle fait quelques pas pour sortir, mais revenant elle lui dit.) Ah! de temps en temps seulement donne un coup d'œil à mon pot-au-feu, entends-tu?

GUILLERI.

N'ayez pas peur... nous sommes là...

ZOÉ, bas à madame Lefebvre.

N'oubliez pas la lettre de Charles.

Mme LEFEBVRE, de même.

Sois donc tranquille... elle est là, et en rentrant je la lui enverrai... (Haut.) Adieu, adieu, mes enfants... travaillez bien.

(Elle sort par la porte du fond.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, excepté Mme Lefebvre.

(Zoé, Guilleri et Louise, après la sortie de madame Lefebvre, quittent leur ouvrage et viennent sur le devant de la scène; Guilleri à droite, Zoé dans le milieu, Louise à gauche.)

ZOÉ, à Guilleri.

Eh bien! cette proposition qu'on te faisait... dis-nous vite.

GUILLERI.

Vous n'en parlerez pas... un engagement superbe pour jouer le mélodrame.

ZOÉ.

Y penses-tu? toi... un des meilleurs sujets du Conservatoire!

LOUISE.

Toi, qui es la plus forte de la classe de M. Baptiste!

GUILLERI.

C'est égal; j'ai envie de laisser là le classique pour le romantique... songez donc qu'à l'Ambigu je serai tout de suite sociétaire.

ZOÉ.

Est-ce qu'on le souffrira?... est-ce que les petits théâtres ont le droit d'enlever comme ça?...

GUILLERI.

Et pourquoi pas?

AIR du vaudeville de *Turenne*.

Vois aux Français les ouvrages qu'on donne,
N'y voit-on pas geôlier et souterrain,
Tyran qui s'fâche, et roi qu'on emprisonne?
Le mélodrame y règne en souverain...
Et dans ses fureurs vengeresses,
L'Ambigu peut bien, Dieu merci,
Prendre aux Français ses acteurs, quand ceux-ci
Tous les jours lui prennent ses pièces!

Et je dois, demain, pour m'essayer, jouer dans une représentation à bénéfice, à la barrière Rochechouart... et tu verras si je ne dis pas aussi bien qu'une autre : (Imitant les acteurs du boulevard.) « Nous sommes officiers dans l'armée « française... nous combattrons... nous mourrons... »

ZOÉ.

Je sais bien que ça n'est pas difficile... et moi, qui par état ne doit jouer que la pantomime, je dirais bien aussi, sans me gêner : (*Imitant une actrice des boulevards.*) « Tu ne le « connais pas, ma bonne ; et les qualités de son cœur dé- « dommagent bien une femme sensible et aimante des lé- « gères imperfections de son physique. » (*A Guilleri.*) Mais est-ce que ce sont là des succès auxquels tu dois aspirer? et pour l'honneur des arts...

GUILLERI.

Je conviens que c'est déroger ; mais il faut vivre... et nous n'avons rien... et je te dois déjà tant d'argent... car c'est toujours toi qui nous en prête... or, songe donc que six mille francs d'appointements... nous pourrions partager... ça vous donnerait le temps d'attendre, et quand vous serez un jour dans les théâtres royaux, promettez-moi seulement de ne pas être fières ; et rappelez-vous que vous avez des amis dans le mélodrame... on dit qu'il faut en avoir partout.

ZOÉ.

Guilleri, je n'oublierai jamais ce trait-là.

LOUISE.

Ni moi non plus.

ZOÉ.

Mais si ce n'est que cela, soyez tranquilles, car d'ici à quelques jours, je dois débuter.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Si le succès comble mon espérance...

GUILLERI et LOUISE.

Moi, des succès je n'ai jamais douté.

ZOÉ.

Richesse, honneur... quel plaisir, quand j'y pense,
De pouvoir tout mettre en communauté !

GUILLERI et LOUISE.

Surtout, pour nous point de rivalité.

ZOÉ.

A l'amitié que mon cœur aime à croire!
Aussi, par elle, abrégeant le chemin,
Marchons gaîment toutes trois à la gloire,
En nous donnant la main!

GUILLERI, LOUISE et ZOÉ, se donnant la main.

Marchons gaîment toutes trois à la gloire,
En nous donnant la main!

LOUISE.

Elle a raison... rester toujours artistes.

GUILLERI.

Ne jamais nous séparer.

GUILLERI, LOUISE et ZOÉ.

Jamais!

(Elles remontent la scène, et redescendent ensemble.)

GUILLERI.

Eh dites donc... quand nous serons dans notre bel appartement, avec des meubles de chez Jacob ou de chez Vervelles...

LOUISE.

Quand nous passerons, comme ces dames, dans une belle voiture de chez Robert.....

ZOÉ.

Quel plaisir de nous rappeler notre sixième étage!

LOUISE.

Et le temps où nous allions au Conservatoire avec des socques!

ZOÉ.

Et les jours où nous faisions notre cuisine nous-mêmes; comme aujourd'hui par exemple! (Se tournent vers la cheminée.) Ah! voilà ma marmite qui s'en va.

GUILLERI.

Parce que tu ne l'as pas écumée.

LOUISE.

Attends, je vais t'aider.

(Zoé et Louise vont à la cheminée; Zoé arrange le feu, Louise prend l'écumoire... Guilleri prend son fer à repasser, et arrange sa robe qui est sur la table à droite.)

GUILLERI, repassant.

AIR de la Vieille. (FÉTIS.)

Moi, je rêve toujours d'avance
A nos adorateurs nouveaux.

LOUISE, écumant la marmite.

Aux cachemires moi je pense.

ZOÉ, soufflant le feu.

Moi, je ne pense qu'aux bravos.
Que cet espoir nous donne du courage!
(Elles viennent toutes trois sur le devant de la scène.)
Et toutes trois mettons-nous à l'ouvrage.

GUILLERI, LOUISE et ZOÉ.

Oui, toutes trois, mettons-nous à l'ouvrage.
Point de chagrin qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié!
(Elles vont prendre leurs rôles qu'elles tiennent à la main.)

LOUISE, au milieu.

Écoutez bien le grand air
Que je chante au premier concert.

ZOÉ et GUILLERI.

Écoutons bien.

(Zoé s'assied sur le bras du fauteuil à gauche, et Guilleri sur le coin de la table à droite.)

LOUISE.

« Chassons cette vaine folie,
« Reprenons ma gaité chérie. »

GUILLERI, la contrefaisant.

Ie, ie, ie, ie.
Moi, je trouve cela mauvais.

ZOÉ.

Sans doute, ça ne veut rien dire.
A ta place, j'imiterais
Un talent que chacun admire;
Un talent toujours nouveau.

LOUISE et GUILLERI.

Lequel?

ZOÉ.

La fauvette de Feydeau.

(Elle se place au milieu et chante, imitant madame Rigaut.)

« Chassons cette vaine folie,
« Reprenons ma gaîté chérie. »

LOUISE, GUILLERI et ZOÉ.

Ah! c'est bien mieux, sans contredit.

LOUISE.

De vos conseils je ferai mon profit.

LOUISE, GUILLERI et ZOÉ, venant sur le bord du théâtre.

Pas de chagrin, qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié!

GUILLERI, au milieu.

Écoutez bien, que je déclame
Ma tirade de mélodrame.

LOUISE et ZOÉ.

Écoutons bien.

(Louise et Zoé se placent à gauche, l'une sur un fauteuil, l'autre sur une chaise. L'orchestre joue une ritournelle de mélodrame pour une entrée de princesse affligée.)

GUILLERI, tenant son mouchoir à la main, et venant à grands pas du fond jusque sur le devant de la scène, où elle s'arrête.

« Le cruel! il a vu mes larmes... il a été témoin de ma « douleur... (Avec dépit.) et il a pu m'abandonner! »

ZOÉ.

Comme tu dis cela! (*Imitant Guilleri.*) « Et il a pu m'abandonner! »

GUILLERI.

Sans doute, puisqu'il m'a plantée là; et que je dois dans la pièce m'asphyxier avec du charbon.

ZOÉ.

Raison de plus... moi je dirais : (*Avec douleur.*) « Le cruel! « il a vu mes larmes, il a été témoin de ma douleur, » du ton d'une femme qui ne se consolera jamais.

GUILLERI.

Ça n'est pas naturel.

ZOÉ.

Comment! ça n'est pas naturel... si celui que tu aimes t'abandonnait... t'avait trahie?... qu'est-ce que tu ferais?

GUILLERI.

Moi! j'en prendrais un autre.

ZOÉ.

Alors, tu ne joueras jamais le mélodrame, et tu feras bien de rester à la Comédie-Française. (*On sonne.*) Qui vient là?

(*Elle va ouvrir la porte du fond.*)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; UN JOCKEY, *tenant une grande corbeille.*

LE JOCKEY.

Mademoiselle Zoé Lefebvre?

ZOÉ.

C'est moi.

LE JOCKEY.

C'est de la part de mon maître, qui m'a dit de remettre ce billet ainsi que cette corbeille.

(*Il la dépose sur la table.*)

ZOÉ.

Un billet!

LOUISE.

Une corbeille!

GUILLERI.

Qu'est-ce que ça veut dire?

LE JOCKEY.

Je vais attendre dans l'antichambre.

ZOÉ.

Oui, monsieur... là, sur le carré, si vous voulez bien... ou plutôt vous n'avez qu'à repasser.

LE JOCKEY.

C'est que mon maître est en bas, qui attend dans son landau.

GUILLERI.

Un landau!... (Aux deux autres.) Dites donc! un landau... (Avec dignité.) C'est bien... ça suffit, qu'il attende!... tout-à-l'heure on descendra la réponse.

LE JOCKEY.

Oui, mademoiselle.

(Il sort.)

SCÈNE IX.

LES MÊMES, excepté le Jockey.

GUILLERI.

Par exemple, mesdemoiselles... nous qui tout à l'heure parlions d'équipage... voilà une aventure!...

LOUISE.

Dieu! que c'est amusant!

GUILLERI.

Ouvre donc vite.

ZOÉ, *lisant l'adresse.*

« A mademoiselle Zoé Lefebvre, passage de la Boule-« Rouge, faubourg Montmartre. » C'est bien à moi. (*Ouvrant la lettre.*) Ah! mon Dieu! c'est de M. Sterling.

GUILLERI.

Cet Anglais qui est si riche et qui nous fait la cour aux répétitions!... mais sois tranquille, je n'y pense pas... entre amies, c'est sacré.

ZOÉ.

Du tout... je n'y tiens pas... (*Elle déchire la lettre.*) Il n'y a pas de réponse... car apprenez, mes amies, qu'il est quelqu'un que j'aime... un artiste comme nous.

LOUISE et GUILLERI.

Il serait possible!

ZOÉ.

Et c'est de ce matin que notre mariage est décidé, car je ne suis pas comme toi, Louise : j'ai une grand'mère qui ne veut que mon bonheur.

LOUISE.

Ah! tu avais raison... renvoie l'Anglais et ses présents.

GUILLERI.

Sois tranquille... je vais les lui descendre...

AIR : Amis, voici la riante semaine. (*Le Carnaval.*)

Qu'il les remport', puisqu'il est en carrosse.

LOUISE.

Sans cachemire, on peut bien être heureux.

GUILLERI.

En calicot nous irons à la noce,
Et plus légère on en danse bien mieux.

ZOÉ.

Si je n'avais pensé qu'à la richesse,
Mon cœur, hélas! prompt à se repentir,
Sous ces tissus eût gémi de tristesse;
Sous la percale il battra de plaisir!

LOUISE.

Et dis-nous vite quel est notre nouvel ami, quel est celui que tu épouses.

GUILLERI.

Oui, oui, fais-nous-le connaitre pour que nous nous dépêchions de l'aimer aussi.

ZOÉ.

Allez... vous ne vous en douteriez jamais... apprenez donc...

(On entend à la fenêtre à droite un solo de violon.)

LOUISE.

Tais-toi... c'est Charles.

ZOÉ.

Comment le sais-tu?

LOUISE, allant ouvrir la fenêtre.

Pauvre garçon... c'est le signal convenu.

ZOÉ, avec émotion.

Quel signal ?

LOUISE.

Quand vient l'heure de la classe, il m'avertit ainsi qu'il va descendre... et nous nous rencontrons dans l'escalier.

ZOÉ.

Comment! ils se rencontrent!... Charles est donc celui...

GUILLERI.

Eh ! oui... celui qu'elle aime, et qu'elle ne peut épouser... car cette pauvre Louise n'est pas si heureuse que toi.

ZOÉ, à Louise.

Et tu es sûre que M. Charles t'aime aussi?

LOUISE.

Il le dit du moins.

GUILLÉRI.

Et moi, je l'atteste... car je suis leur confidente... Sans moi, ils n'auraient jamais pensé à s'aimer.

ZOÉ à part, avec dépit.

Je vous demande de quoi elle se mêle?

LOUISE.

Mais d'où vient ton trouble? et pourquoi me dis-tu cela?

ZOÉ.

C'est que je suis ton amie... et que je sais de bonne part... j'ai la preuve que Charles te trompe... ou du moins qu'il en dit autant à une autre.

LOUISE.

O ciel!

(Le solo de violon recommence, et le morceau d'ensemble suivant continue sur ce motif.)

Ensemble.

ZOÉ.

O découverte affreuse!
Celui que j'aimais tant
Est un perfide amant...
Hélas! que je suis malheureuse!
L'objet de mon amour
Me trahit en ce jour!

GUILLERI.

O destinée affreuse!
Celui que j'aime tant
Est toujours inconstant!
(Regardant Louise.)
Elle du moins, elle est heureuse!
L'objet de son amour
La paie de retour!

LOUISE.

O découverte affreuse!
Celui que j'aimais tant
A trahi son serment!

(Regardant Zoé.)

Elle du moins, qu'elle est heureuse!
Elle épouse en ce jour
L'objet de son amour!

GUILLERI, regardant sa montre.

Mais descendons, il est une heure un quart;
Et ma class' de monsieur Baptiste...

LOUISE.

Moi, celle de monsieur Ponchard...

GUILLERI.

On va nous marquer sur la liste;
Dépêchons-nous, nous sommes en retard.

(Louise prend ses socques, et Guilleri referme la corbeille; Zoé est à droite du spectateur, son mouchoir sur les yeux... pendant ce temps on entend par la croisée le violon qui reprend le premier motif.)

Ensemble.

GUILLERI.

O destinée affreuse! etc.

LOUISE.

O découverte affreuse! etc.

ZOÉ.

O découverte affreuse! etc.

(Louise sort la première, par la porte à gauche; Guilleri la suit, emportant la corbeille.)

SCÈNE X.

ZOÉ, seule, assise près de la table à gauche.

Je ne puis le croire encore... A qui se fier désormais? Ayez donc des amies... c'est Louise qui cause mon mal-

heur !... ou plutôt c'est cette Guilleri qui est cause de tout... Non... non, c'est Charles !... lui que j'aimais tant... lui pour qui j'aurais donné ma vie... me tromper ainsi ! (Elle se lève.) Je me vengerai sur lui, et sur bien d'autres encore... tant pis sur qui ça tombera ; je n'épargnerai personne... Dieu ! c'est monsieur Petit-Pas... tant mieux... je commencerai par lui.

SCÈNE XI.

ZOÉ, PETIT-PAS.

PETIT-PAS, à part.

Elle est seule... à merveille !... (A Zoé, qui lui fait une profonde révérence.) Parfait !... Voilà une révérence délicieuse... Qu'est-ce que je demande?... du moelleux, et voilà tout... Est-ce que votre grand'mère est sortie?

ZOÉ.

Oui, monsieur.

PETIT-PAS.

Et dites-moi, chère petite, vous a-t-elle parlé de notre conversation de ce matin... et de la nécessité où j'étais de me prononcer?

ZOÉ.

Non, monsieur.

PETIT-PAS.

Eh bien ! vous saurez donc que, dans ce moment, il ne tient qu'à moi de vous faire recevoir à l'Opéra... de vous faire obtenir un engagement superbe.

ZOÉ.

O ciel !

PETIT-PAS.

Mais à une condition... celle de m'aimer et de m'épouser.

ZOÉ, *à part.*

L'épouser... lui! la passion de Guilleri... eh bien! tant mieux, c'est ce que je demandais... je me vengerai... j'aurai des succès... je serai riche... je serai heureuse; elles en mourront de dépit, et moi peut-être de chagrin... c'est ce que je désire.

PETIT-PAS, *à part.*

Elle se consulte... (*Haut.*) Eh bien! vous hésitez?

ZOÉ.

Non, monsieur, j'accepte.

PETIT-PAS.

Il se pourrait... le bras plus arrondi... quel bonheur! quel plaisir! d'avoir là, dans son intérieur, sa femme, son amie, et un premier sujet... Vous ne jouez que dans mes pièces... vous soignez mon répertoire, et dans notre heureux ménage... notre vie entière se passera à répéter et à faire des battements.

ZOÉ.

Quoi! c'est pour cela?

PETIT-PAS.

Pour cela même... les coudes à la hauteur du corps... et comme on ignore que vous devez être ma femme, je cours à l'administration discuter vos intérêts et obtenir les conditions les plus avantageuses... D'ailleurs, il y a des fonds disponibles... il y en a... un premier violon a demandé sa retraite, et nous avons une Vénus, deux Grâces et une Hébé qui viennent d'être admises à la réforme, après cinquante ans de service... ainsi c'est arrangé... nous sommes d'accord.

ZOÉ.

Oui, monsieur.

PETIT-PAS.

Ce qui est rare... même chez les amoureux... témoin ce

jeune couple que je viens de rencontrer en montant chez vous... cette petite Louise, votre amie intime.

ZOÉ.

Que dites-vous?

PETIT-PAS.

Elle se disputait avec son inclination... ce petit Charles; un jeune homme qui a du talent... un joli archet... si bien qu'ils se sont séparés, brouillés.

ZOÉ.

Il serait possible!... ils sont brouillés... et pourquoi donc?

PETIT-PAS.

Charles que je connais m'a raconté cela à la hâte... il lui avait donné hier soir, dans l'escalier, une lettre qu'elle soutient n'avoir pas reçue... c'est admirable!...

ZOÉ, *à part.*

Dieu! c'était pour elle!.. quelle humiliation!... mais lui du moins ne m'a pas trompée. (*A Petit-Pas, qui a pris son chapeau, et qui va pour sortir.*) Monsieur... un mot encore, de grâce.

PETIT-PAS.

Qu'est-ce que c'est, cher amour?

ZOÉ.

Cette place de premier violon dont vous parliez tout-à-l'heure, et qui est vacante... combien vaut-elle?

PETIT-PAS.

Six mille francs.

ZOÉ.

Et dites-moi, monsieur, comment obtient-on des places?

PETIT-PAS.

Eh mais! par des recommandations, par des protections... souvent même par le mérite... ça n'empêche pas.

ZOÉ.

Eh bien! monsieur, il faut demander cette place-là pour M. Charles.

PETIT-PAS.

Pour M. Charles... ô ciel! La taille plus cambrée... qu'est-ce que vous me faites l'honneur de me dire?... on ne donne point ainsi des places à un élève.

ZOÉ.

On va m'en donner une, à moi, qui n'ai pas encore débuté.

PETIT-PAS.

Vous, c'est bien différent... je vous protège...

ZOÉ.

Eh! bien, vous le protégerez... du reste, arrangez-vous... cela vous regarde... s'il n'est pas nommé, je ne promets rien... je ne m'engage pas.

PETIT-PAS.

Eh mais! permettez donc... la voilà déjà avec le despotisme d'un premier sujet!... Allons, allons, chère petite, calmez-vous... on va employer tout son crédit... les pieds seulement plus en dehors... et si, par hasard, je' réussis, vous me promettez...

ZOÉ.

De vous épouser sur-le-champ... je ne manque jamais à ma promesse.

PETIT-PAS.

J'en demande un gage, un baiser!

ZOÉ, froidement.

Un baiser! à la bonne heure... je n'y tiens pas.

PETIT-PAS, l'embrassant.

Et moi, j'y tiens beaucoup.

(Dans ce moment Guilleri entre par la porte à gauche; Zoé l'aperçoit, pousse un cri et s'enfuit dans la chambre à droite.)

SCÈNE XII.

GUILLERI, PETIT-PAS.

GUILLERI.

Qu'ai-je vu!

PETIT-PAS.

Dieu ! cette petite Guilleri.

GUILLERI, croisant les bras.

Que faisiez-vous là, infidèle?

PETIT-PAS, à part.

Du caractère!... ou je vais avoir une scène... (Voulant sortir.) Mille pardons... une affaire importante... quand on va se marier...

GUILLERI.

Se marier!...

PETIT-PAS.

Oui... un mariage de raison... car vous savez mieux que personne où sont mes inclinations. (Guilleri est prête à s'évanouir, Petit-Pas la soutient et la conduit vers la chaise qui est auprès de la table à droite.) Mais il est des circonstances où la morale et les convenances font taire les sentiments particuliers ou antérieurs... et...

(Voyant Louise qui entre par la porte à gauche, et remettant Guilleri dans ses bras.)

AIR : Je vous comprendrai toujours bien.

Je laisse à la tendre amitié
Le doux soin de sécher vos larmes...
(A part.)
Malgré moi mon cœur a pitié
De sa douleur et de ses charmes.
Un seul *balancé*... je le vois,
Pourrait assurer ma défaite.
Un *échappé* vaut mieux. Je dois,

Pour fuir les remords, (*Bis.*)
Les fuir par une *pirouette*.
(Il fait une pirouette, et sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XIII.

GUILLERI, LOUISE.

GUILLERI, quittant le bras de Louise, et regardant Petit-Pas qui s'enfuit.

Qu'il est gentil!... (Avec dépit.) quelle trahison!... d'un amant, je ne dis pas... on doit s'y attendre... mais d'une amie!...

LOUISE.

Qu'as-tu donc ?

GUILLERI, allant s'asseoir auprès de la table à gauche.

Rien, rien... ça me fait trop de peine à dire... cette petite Zoé que j'aimais tant... je ne croirai plus à la fidélité de personne, pas même à... (Voyant sur la table la lettre adressée à Charles et la donnant à Louise.) Tiens, une lettre pour Charles... ça te regarde.

LOUISE, vivement.

Pour Charles?... (La regardant.) c'est singulier, on dirait de l'écriture de Zoé.

GUILLERI, vivement.

Zoé... oui... c'est bien de sa main.

LOUISE.

Que peut-elle avoir à lui écrire? maintenant surtout que, grâce à elle, nous voilà brouillés.

GUILLERI.

Vous êtes brouillés ?

LOUISE.

Hélas! oui... D'après ce qu'elle m'avait dit, j'ai été lui faire une scène... il m'en a fait une autre à laquelle je n'ai rien compris, et nous sommes fâchés à jamais.

GUILLERI.

Eh bien! alors Zoé est capable de tout... Apprends que ce mari dont elle nous parlait ce matin... cet artiste qu'elle doit épouser... c'est M. Petit-Pas... celui que j'aime.

LOUISE.

Il serait possible !

GUILLERI.

Oui, ma chère, elle me l'enlève... et elle n'est encore qu'au Conservatoire... ça promet!

LOUISE.

Mais c'est cette lettre surtout... qu'est-ce que ça signifie?

GUILLERI.

La voilà... laisse-moi faire... Je vais lui parler.

SCÈNE XIV.

ZOÉ, GUILLERI, LOUISE.

LOUISE.

Je suis toute tremblante.

GUILLERI.

Et moi aussi... mais c'est de colère... (S'avançant lentement près de Zoé qui est à la droite du théâtre.) Vous savez, mademoiselle Zoé, si je serais en droit de vous faire des reproches; je vous les épargnerai, parce que vous ne pourriez pas y répondre... mais nous vous demanderons seulement quelle est cette lettre que ce matin vous avez écrite à Charles?

ZOÉ.

O ciel! c'est lui qui vous l'a montrée!

LOUISE.

Non... il ne l'a pas encore reçue... elle n'est pas décachetée... car la voilà; (Allant à Zoé.) mais, je t'en prie, Zoé, dis-nous ce qu'elle contient.

ZOÉ, à part.

Ah! mon Dieu! que lui répondre? (Haut.) Te le dire, je ne le puis.

LOUISE.

Comment, tu me refuses!

ZOÉ.

Si tu m'aimes, ne me le demande pas, ça m'est impossible.

LOUISE.

Eh! que veux-tu que je pense?

GUILLERI.

Qu'elle te trahit aussi... c'est clair comme le jour... (Prenant la lettre.) mais attends, nous allons savoir à quoi nous en tenir.

(Elle va pour la décacheter.)

ZOÉ.

Arrêtez!... il ne tient qu'à vous de décacheter cette lettre... mais, pensez-y bien... si vous l'ouvrez... si vous en lisez un mot... tout est fini entre nous... brouillées à jamais... choisissez.

GUILLERI et LOUISE.

O ciel!

LOUISE, à Zoé.

Voilà donc cette amitié qui devait durer sans cesse... c'est toi qui parles de la rompre?

GUILLERI, à Zoé.

Cela ne te fait rien, à toi...

LOUISE.

Eh bien! moi, cette idée seule me rend trop malheureuse; et si Charles et toi vous m'avez trahie, tant pis pour vous, car je ne veux pas le savoir.

(Elle lui donne la lettre.)

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Que mes droits, que mon amour même,
Que tout te soit sacrifié !
Je te cède l'ingrat que j'aime,
Zoé, rends-moi ton amitié.

GUILLERI.

De c' trait insigne
Je serai digne ;
Et ce perfide, à ton char attaché,
Je te le donne,
Je l'abandonne,
L'Anglais encor, par-dessus le marché.

ZOÉ, *passant au milieu.*

Quoi, sans regrets?... quoi, sans partage?

GUILLERI.

C'est tout c' que j'ai d'amants, hélas!
C' n'est pas ma faut' si je n' peux pas
T'en donner davantage!

ZOÉ.

Mes amies, mes chères amies, ah! je vous retrouve enfin, et bientôt vous me connaîtrez... (*A Louise.*) Toi, d'abord : Charles est innocent, je te l'atteste... tu n'as rien à lui reprocher... va te raccommoder avec lui.

LOUISE.

Ah! j'y cours, et je l'amène ici.

ZOÉ, *vivement.*

Non, non, ce n'est pas nécessaire ; je ne t'ai pas dit cela... et toi, Guilleri... mais on vient.

GUILLERI.

C'est M. Petit-Pas.

ZOÉ, *à Guilleri.*

Vite dans le cabinet... (*A Louise, lui faisant signe de partir.*) et toi... allez...

(Guillori entre dans le cabinet à droite dont elle ferme la porte ; Louise sort par la porte à gauche.)

SCÈNE XV.

ZOÉ, PETIT-PAS, entrant par le fond.

PETIT-PAS, s'essuyant le front.

Je suis abîmé... je n'en puis plus... surtout nous autres danseurs, qui n'avons pas l'habitude de marcher, ni de parler... Je sors de l'administration. (Lui remettant deux papiers à la fois.) Voici la place de Charles, et notre engagement... quinze mille francs fixe... et trois mois de congé... ce n'est pas sans peine.

ZOÉ.

Que vous êtes bon!

PETIT-PAS.

Mais pour obtenir de si grands avantages, j'ai parlé, comme pour moi, et j'ai fait un si grand éloge de vos talents, que ces messieurs veulent en juger par eux-mêmes et vont assister, à trois heures, à notre répétition de *Clary*.

ZOÉ.

Aujourd'hui?... quelle idée!... tant pis pour eux; car je ne suis pas du tout en train.

PETIT-PAS.

Raison de plus pour répéter... et j'accours pour cela, car il faut nous soigner.

ZOÉ.

Ma foi, non... je n'ai pas le cœur à la danse.

PETIT-PAS.

Eh bien! rien que la pantomime... voyons, mon petit cœur, la scène importante, celle de brouille et de dispute.

ZOÉ.

Oh! pour celle-là... je le veux bien.

PETIT-PAS.

A la bonne heure!... je ferai le rôle d'Albert, et vous celui de Bigottini ou de mademoiselle Noblet; car maintenant c'est exactement la même chose... Vous entrez en scène au dernier forté... c'est le roulement de timbale qui vous donne la réplique... tra, la, la, la, pon. (Il chante.) La, la, la, la, la... vous me regardez d'abord avec douleur. (Il chante.) La, la, la, la, la. Vous êtes la fille séduite, (Il chante.) tra, la, la, la, la. Je suis le séducteur. (Zoé s'avance vers lui précipitamment.) Eh bien! qu'est-ce que vous faites donc?... vous accourez en poste?

ZOÉ.

C'est pour arriver plus vite à la dispute.

PETIT-PAS.

Eh! non vraiment... en pantomime... le désordre, le délire, la passion... tout cela se fait en mesure... et puis nous avons un tas de sentiments à exprimer... car, chez nous, sans prononcer un mot, on dit beaucoup de choses; ce qui est le contraire de bien d'autres théâtres... Voici votre première tirade... Vous voulez qu'on vous épouse. (Il chante sur un mouvement plus vif.) Tra, la, la, monsieur, tra, la, la, la... les mains jointes; et moi... pon, pon, pon, pon, pon!... Dieu! quel dialogue! quel style! comme cette scène-là est filée!... pon, pon, pon... nous restons-là, en attitude.

ZOÉ.

Et la dispute?

PETIT-PAS.

Patience!... nous y viendrons... Vous tirez alors la promesse de mariage, et vous me la présentez. (Il chante.) Tra, la, la, la.

« Oui, c'est demain, demain que l'hyménée... »

Eh! non, chère petite, ce n'est pas ça. Au moment où je vous ai dit non avec le bras droit et le haut de l'épaule... vous me répondez avec les deux avant-bras, que vous

croisez : (Il fait le geste.) « Comment ! vous me refusez ? » Ouvrez les deux bras. (Il fait le geste, que Zoé répète.) « Mais vous « ne le pouvez pas... mais c'est impossible... voici votre pro- « messe. » Puis la lui donnant... c'est comme si vous lui disiez : « Vous êtes un homme d'honneur... vous ne trom- « perez pas une pauvre fille qui vous aime et dont le plus « grand crime est d'avoir confiance en vous. » Ici, je réponds par un geste d'émotion, de la jambe et de la main gauche, et vous de la main droite vous ajoutez : « Ah ! j'en appelle « à votre cœur ; je ne veux point d'autre juge... qu'il pro- « nonce entre nous, etc... » Reprenons ça maintenant... et allons de suite... mais avez-vous là quelque lettre... quelque papier ?

ZOÉ, prenant sur la table à droite la promesse de mariage que Guilleri lui a donnée à la scène V.)

Oui... oui... j'ai là ce qu'il me faut.

(Ils reprennent la scène, et au moment où Petit-Pas fait le geste de la refuser, elle lui donne la promesse de mariage de Guilleri ; Petit-Pas jette les yeux dessus.)

PETIT-PAS.

O ciel ! ma promesse à Guilleri !... Qu'est-ce que ça signifie ?... Comment ce papier est-il entre vos mains ?... Je ne veux pas en entendre parler... je ne connais pas ça.

ZOÉ, imitant les gestes qu'il vient de lui indiquer.

Comment, vous me refusez !... mais vous ne le pouvez pas... mais c'est impossible... c'est là votre promesse... oui, monsieur, lisez plutôt... Vous êtes un homme d'honneur... vous ne tromperez pas une pauvre fille qui vous aime, et dont le plus grand crime est d'avoir confiance en vous.

PETIT-PAS.

A la bonne heure... mais...

ZOÉ.

J'en appelle à votre cœur... je ne veux point d'autre juge... qu'il prononce entre nous...

PETIT-PAS.

Je le voudrais... le moyen maintenant... après ce qu'elle a vu... après ce que je lui ai dit... elle ne croira jamais que l'amour seul me ramène à ses pieds.

ZOÉ.

N'est-ce que cela?... vous êtes justifié...

(Allant à Guilleri qui est sortie du cabinet, et l'amenant auprès de Petit-Pas.)

PETIT-PAS.

Que vois-je!

GUILLERI.

Guilleri, qui a tout entendu, et qui vous pardonne.

PETIT-PAS, à ses pieds.

Ah! je suis trop heureux!

SCÈNE XVI.

LES MÊMES; LOUISE entrant par la porte à gauche.

ZOÉ, allant à Louise et la prenant par la main.

Et toi, viens donc vite... mais qu'as-tu donc à pleurer?

LOUISE.

Rien... je suis raccommodée avec Charles; mais il est décidé à partir, à quitter Paris pour chercher fortune.

ZOÉ.

N'est-ce que cela? il peut rester... Tiens, Louise... (Lui donnant le papier que lui a remis Petit-Pas.) voilà pour lui une place que M. Petit-Pas et moi nous lui accordons.

LOUISE.

O ciel!

ZOÉ.

Maintenant que vous avez six mille francs de rente... va demander à ton père s'il veut te permettre de l'épouser.

LOUISE.

Ah! Zoé... (Passant auprès de Petit-Pas dont elle prend la main.) Ah! monsieur.

PETIT-PAS, entre Guilleri et Louise.

Quel tableau! (Montrant Guilleri.) L'amour!... (Montrant les deux autres.) L'amitié... quel sujet de ballet!

ZOÉ, lui tendant la main.

Celui-là... c'est ce que vous aurez fait de mieux.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES; Mme LEFEBVRE.

Mme LEFEBVRE.

Eh bien! eh bien!... qu'est-ce que je vois là?

ZOÉ.

Guilleri qui se marie à mon professeur, et Louise qui épouse M. Charles.

Mme LEFEBVRE.

Comment, celui que tu aimais!

ZOÉ, à voix basse.

Silence, ma grand'mère... vous savez tout.

Mme LEFEBVRE.

Eh! que te restera-t-il, mon enfant?

ZOÉ.

Ce qui me restera? (Lui donnant l'engagement que Petit-Pas lui a apporté.) mon état d'artiste... la liberté, l'indépendance, quelque succès peut-être... (A Louise et à Guilleri.) et plus encore: l'aspect de votre bonheur; avec cela on ne regrette rien.

Mme LEFEBVRE, qui a lu le papier.

Est-il possible!... un engagement de quinze mille francs!

ZOÉ.

Oui, ma grand'mère, vous voilà riche, et, comme vous le disiez ce matin...

Mme LEFEBVRE.

Maintenant nous pourrons quitter ces lieux.

ZOÉ.

Mais nous y reviendrons seules, en cachette, pour nous rappeler nos beaux jours et nous consoler peut-être de la fortune... et nous nous dirons tout... nos projets, nos plaisirs, nos chagrins...

LOUISE.

Oui, sans doute... Si nos maris sont volages... s'ils ne nous aiment plus.

ZOÉ.

Nous nous le dirons.

GUILLERI.

Et si au contraire...

ZOÉ.

Nous nous le dirons tout de même, et nous répéterons...

(Regardant Louise, et essuyant une larme.)

Point de chagrin qui ne soit oublié
Avec les arts et l'amitié!

GUILLERI, LOUISE et ZOÉ.

Point de chagrin qui ne soit oublié, etc.

ZOÉ au public.

AIR de la Vieille. (FÉTIS.)

Nos complots, vous v'nez d' les entendre;
En cachette, et sans nos maris,
Ici souvent nous d'vons nous rendre,
Et personn' n'y doit être admis.

GUILLERI, LOUISE et ZOÉ.

Dans ces lieux, où nous d' vons nous rendre,
Que personne ne soit admis!

ZOÉ.

Pourtant, messieurs, ces défenses formelles
N' sont pas pour vous... d' mandez à ces d' moiselles...

GUILLERI, LOUISE et ZOÉ.

Et puissiez-vous, au rendez-vous fidèles,
Toutes les trois, quand nous viendrons ici,
Chaque soir y venir aussi !



LE

DIPLOMATE

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN DEUX ACTES

EN SOCIÉTÉ AVEC M. GERMAIN DELAVIGNE.

Théatre de S. A. R. Madame. — 23 Octobre 1827.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LE GRAND-DUC . . . . MM.	DORMEUIL.
LE PRINCE RODOLPHE, son neveu	PAUL.
LE COMTE DE MORENO, envoyé d'Espagne.	FERVILLE.
LE BARON DE SALDORF, envoyé de Saxe.	KLEIN.
CHAVIGNI, envoyé de France	GONTIER.
M. DE RHINFELD, secrétaire des commandements du prince Rodolphe	BRIENNE.
HERMAN, domestique de madame de Surville .	BORDIER.
LA MARQUISE DE SURVILLE. . . . . . Mmes	THÉODORE.
ISABELLE, fille du comte de Moreno.	LÉONTINE FAY.

SUITE DU GRAND-DUC. — CHASSEURS et PIQUEURS.

Dans une principauté d'Allemagne, dans une maison de campagne de la marquise de Surville.



LE DIPLOMATE

ACTE PREMIER

Un salon de campagne fort élégant. Au fond, des jardins. A droite et à gauche, portes latérales conduisant aux appartements.

SCÈNE PREMIÈRE.

RODOLPHE et LA MARQUISE sortant de l'appartement à droite de l'acteur.

LA MARQUISE.

Partez, mon ami; il y a déjà longtemps qu'il est jour.

RODOLPHE.

Un instant; il est de si bonne heure, et tu me renvoies déjà! C'est toujours toi qui la première me dis adieu.

LA MARQUISE.

Que c'est mal à vous de parler ainsi!... J'ai déjà tant de

peine à avoir du courage! Si vous me le reprochez, je n'en aurai plus, je vous en préviens.

RODOLPHE.

Chère Élise!...

LA MARQUISE.

Rodolphe, va-t'en, je t'en supplie! On sera inquiet au palais. (Baissant les yeux.) Et si quelqu'un à cette heure rencontrait Votre Altesse!...

RODOLPHE.

Ah! que j'aime ce respect! Mais rassure-toi; mon Altesse n'a rien à craindre. Quand on me verrait sortir de cette maison de campagne, qui pourrait se douter que je suis ici en bonne fortune auprès de ma femme?

LA MARQUISE.

On n'est pas obligé de savoir que nous sommes mariés, et si on le savait, ce serait encore pis, surtout quand on a, comme vous, monsieur, le malheur d'avoir pour oncle un grand-duc, un souverain, un prince allemand, qui n'entend pas raison sur les mésalliances; vous auriez beau lui dire que, quand vous m'avez offert votre main, son fils existait encore, et que vous ne pouviez présumer alors être un jour l'héritier du trône; vous auriez beau lui répéter que, depuis cinq ans, vous m'aimiez, vous m'adoriez... Ces raisons, que moi j'ai trouvées excellentes, n'auraient pas le même pouvoir auprès de votre oncle; le mariage serait rompu, et je vous demande, monsieur, si cela serait juste.

RODOLPHE.

Non, car ce pouvoir, ces honneurs, qui m'attendent, je ne les veux, je ne les désire que pour toi.

AIR : De ma Céline, amant modeste.

Si j'occupais le rang suprême,
Toi seule en ces lieux régnerais;
Et je ne suis déjà moi-même
Que le premier de tes sujets.

LA MARQUISE.

Un sujet à sa souveraine
Doit obéir.

RODOLPHE.

Ordonne de mes jours.

LA MARQUISE.

Ah! je voudrais, si j'étais reine,
T'ordonner de m'aimer toujours!

RODOLPHE.

Ne crains pas que nous soyons jamais séparés.

LA MARQUISE.

Je vous avouerai que, dans ce moment, j'ai quelque espoir.

RODOLPHE.

Il serait vrai!... Dites-moi vite.

LA MARQUISE.

Mais il est trop tard... Retournez au palais.

RODOLPHE.

On ne m'y attend pas... Il y a ce matin une partie de chasse dans ces environs, je dois y rejoindre le grand-duc; ainsi, j'ai encore quelques instants... C'est bien le moins que nous parlions un peu de nos affaires, je ne viens que pour cela.

LA MARQUISE.

Et c'est au moment de partir que vous y pensez?

RODOLPHE.

A qui la faute? Parlez vite.

LA MARQUISE.

Vous vous rappelez qu'il y a quelques années, quand vous vîntes en France avec votre gouverneur...

RODOLPHE.

Oui, pour y faire mes études.

LA MARQUISE.

Et que vous m'y faisiez la cour, j'étais dame d'honneur de la plus aimable et de la meilleure des princesses. Je ne vous ferai pas son éloge, il nous mènerait trop loin... D'ailleurs, je ne vous apprendrais rien, vous la connaissez... Eh bien! monsieur, c'est à elle seule que j'avais appris notre mariage. Depuis, et quoique éloignée d'elle, j'ai continué à lui confier mes inquiétudes, mes craintes pour l'avenir. Jugez si j'avais raison de compter sur son amitié : dans ce moment, elle agit en notre faveur.

RODOLPHE.

Il se pourrait!

LA MARQUISE.

Elle m'écrivait, dans sa dernière lettre, que d'ici à peu de jours arrivera de la cour de France quelqu'un en qui nous pouvons avoir confiance, quelqu'un de fort habile, qui, sans aucune mission apparente, sera chargé en secret de pressentir le grand-duc sur notre mariage, et de l'amener, par tous les moyens possibles, à y donner son consentement.

RODOLPHE.

Ah! c'est mon seul espoir... Et jamais protection ne sera arrivée plus à propos... Si vous saviez dans quel embarras je me trouve!

LA MARQUISE.

Qu'est-ce donc?... Achevez, je vous en conjure... Mon cœur ne connaît ni la défiance, ni la jalousie... mais quel est ce portrait qu'hier vous avez caché à mon arrivée?

RODOLPHE.

Quoi! vous auriez vu?

LA MARQUISE.

Oui, et je n'osais vous en parler.

RODOLPHE.

Ni moi non plus ; car ce portrait, ce ne serait rien encore... Mais si vous saviez... Apprenez qu'il y en a deux.

LA MARQUISE.

Que dites-vous?

RODOLPHE.

Silence! on vient...

LA MARQUISE.

Ne craignez rien; c'est un de nos gens, c'est Herman, qui nous est dévoué...

SCÈNE II.

LES MÊMES; HERMAN.

HERMAN.

Une lettre pour madame la marquise, et l'on attend la réponse.

RODOLPHE.

Qu'est-ce donc?

LA MARQUISE, lui donnant la lettre.

Voyez vous-même...

RODOLPHE, lisant.

« Un ancien ami, qui arrive de France, demande à madame la marquise de Surville la permission de lui offrir « ses respects. Il a des nouvelles à lui donner de Paris et « des amis qu'elle y a laissés; mais il n'ose se présenter ce « matin à la campagne sans sa permission. *Signé :* le chevalier DE CHAVIGNI. »

LA MARQUISE.

Le chevalier de Chavigni!... Il est au service de la princesse, il vient de sa part, c'est celui que nous attendons.

(A Herman.) Qu'il vienne ce matin, sur-le-champ, le plus tôt qu'il pourra.

HERMAN.

Oui, madame...

RODOLPHE.

Herman, un instant!

HERMAN.

Oui, mon prince.

RODOLPHE, à la marquise.

Ne vaudrait-il pas mieux lui donner rendez-vous au palais? Car il faut absolument que je cause avec lui d'une affaire importante que vous ignorez.

LA MARQUISE.

Au palais! quelle idée!... Songez donc qu'il vient ici en secret s'entendre avec nous, avant de parler au grand-duc; et vous, dont toutes les démarches sont observées...

RODOLPHE.

Oui, vous avez raison... il serait imprudent... J'aviserai à quelque autre moyen. Adieu, je vous laisse, et maintenant quand pourrai-je vous revoir?

LA MARQUISE.

Je l'ignore.

RODOLPHE.

Par quel moyen me le ferez-vous savoir?

LA MARQUISE.

Cela dépendra de vous.

RODOLPHE.

Comment cela?

LA MARQUISE, baissant les yeux.

Ces deux portraits dont nous parlions tout à l'heure...

RODOLPHE.

Eh bien?

LA MARQUISE.

Eh bien ! vous pourrez venir... le jour où ils me seront remis.

RODOLPHE, *vivement.*

Vous les aurez aujourd'hui.

LA MARQUISE.

Vraiment!... Adieu... adieu, partez vite. Herman, suivez Son Altesse, et voyez si rien ne s'oppose à son départ.

HERMAN.

Monseigneur sera obligé de sortir par la porte du parc ; car de ce côté, au salon, il y a du monde.

LA MARQUISE.

Déjà! et qui donc?

HERMAN.

Un homme d'un certain âge, et sa fille... le comte de Moreno.

RODOLPHE.

L'envoyé d'Espagne?

LA MARQUISE.

Quand donc est-il arrivé?

RODOLPHE.

Hier soir... Vous le connaissez?

LA MARQUISE.

Je l'ai reçu quelquefois à Paris. Mais prenez garde qu'il ne vous voie... Il a tant d'habileté et de finesse, qu'il aurait bien vite deviné notre secret.

RODOLPHE.

Ne craignez rien... Herman, faites-le entrer... (*Herman sort par la gauche.*) Moi, pendant ce temps, je traverserai le parc... (*A la marquise.*) Adieu, tout ce que j'aime.

LA MARQUISE.

A ce soir.

RODOLPHE.

Et plus tôt, si je le puis.

(Il sort par le fond.)

SCÈNE III.

LA MARQUISE, LE COMTE, ISABELLE, HERMAN, annonçant.

HERMAN.

Le comte de Moreno et doña Isabelle.

(Il sort. Le comte de Moreno et doña Isabelle entrent par la porte à gauche.)

LA MARQUISE.

Quelle aimable surprise! Comment, monsieur le comte, vous voilà dans ce pays?

LE COMTE.

Oui, madame, un voyage d'agrément; j'ai amené avec moi ma fille qui ne connaissait point l'Allemagne, et que j'ai l'honneur de vous présenter. J'ai voulu que notre première visite vous fût consacrée, car nous arrivons à l'instant, nous descendons de voiture.

ISABELLE.

C'est-à-dire, mon père, hier au soir.

LE COMTE.

Hier après minuit, c'est comme si c'était aujourd'hui; et je sens déjà que ce voyage m'a fait beaucoup de bien.

ISABELLE.

Oh non!... Vous étiez trop inquiet; à chaque instant, vous vous informiez si le baron de Saldorf, si l'envoyé de Saxe ne nous avait pas précédés. Je vous demande ce que cela fait d'arriver une heure plus tôt!

LE COMTE.

Isabelle!...

ISABELLE.

Ah! mon Dieu! est-ce que j'ai eu tort de dire cela? est-ce que cela vous fâche?

LE COMTE.

Moi, en aucune façon.

ISABELLE.

Ne m'en voulez pas, je ne parlerai plus de ce voyage, d'autant que nous voilà arrivés, et j'espère bien me dédommager ici des ennuis de la route.

LA MARQUISE.

Je n'ose vous le promettre. Dans cette résidence, on est très-sérieux : il y a peu de plaisirs, peu de fêtes.

ISABELLE.

Il y en aura; du moins, je m'en doute, car mon père ne me dit jamais rien, mais il m'a ordonné d'emporter mes robes de bal; et une robe de bal, vous savez ce que cela signifie... Moi d'abord, j'ai compris tout de suite. Bien plus, il a eu la bonté (car excepté de parler, mon père ne me refuse rien), il a eu la bonté de commander un manteau de cour magnifique.

LE COMTE.

Moi!

ISABELLE.

Vous savez bien, comme ceux que portaient les dames d'honneur au mariage de notre reine...

LA MARQUISE, à part.

O ciel!

ISABELLE.

C'est peut-être alors pour quelque cérémonie de ce genre-là?

LE COMTE, vivement.

Isabelle!...

ISABELLE.

Ah! mon Dieu! est-ce que j'ai encore eu tort de dire cela? Ne vous fâchez pas, je ne parlerai plus jamais de robe de cour, de bal, ni de mariage.

LA MARQUISE, affectant de sourire.

Au contraire, parlons-en. Comment, monsieur le comte, vous ne me prévenez pas; vous, un ancien ami! je ne vous reconnais pas là; car enfin, comme Française, on a une réputation à soutenir; on ne veut point se laisser éclipser par les dames de la cour. Parlez vite, monsieur, mon intérêt vous répond de ma discrétion.

LE COMTE.

Je suis fâché que l'étourderie de ma fille m'ait ôté le mérite d'une confidence que mon intention était de vous faire. Connaissant le crédit et l'estime dont vous jouissez, vous vous doutez bien que j'avais dessein de réclamer vos bons offices.

LA MARQUISE.

Vraiment! nous autres femmes, cependant, avons si peu de suite dans les idées, nous comprenons si peu les graves intérêts qui vous occupent! Moi d'abord, si vous me parlez d'autre chose que modes nouvelles, je n'y suis plus.

ISABELLE.

C'est comme moi; aussi mon père ne veut jamais rien me confier.

LE COMTE.

Il me semble que je n'ai pas si grand tort. Aujourd'hui, cependant, et par exception, je veux bien tout vous dire, vous n'en sentirez que mieux la nécessité de vous taire. Il s'agit du mariage d'une princesse de notre maison avec le prince Rodolphe.

LA MARQUISE, à part.

O ciel!... (Haut.) Et il paraît qu'il y a des obstacles?

LE COMTE.

De très-grands.

LA MARQUISE, à part.

Je respire.

LE COMTE.

J'ai appris, à n'en pouvoir pas douter, par des moyens trop longs à vous expliquer, que la Saxe avait dans ce moment les mêmes intentions.

LA MARQUISE, à part.

Un ennemi de plus. Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Le baron de Saldorf, son envoyé, doit arriver incessamment pour négocier cette grande affaire. Il y a entre nous d'anciennes rivalités; et, à quelque prix que ce soit, il faut que je l'emporte sur lui.

LA MARQUISE.

Si cependant le prince ne voulait pas se marier...

LE COMTE.

Il n'est pas maître de s'y opposer, il se doit à l'État.

AIR : Que d'établissements nouveaux. (L'Opéra-Comique.)

Des peuples voulant le bonheur,
Les princes, dans ces alliances,
Consultent rarement leur cœur,
Mais ils cèdent aux convenances.
Ils ne sont pas les seuls, je crois;
Et, dans la ville et les provinces,
Je sais bien des maris bourgeois
Qui sont heureux comme des princes.

Vous sentez bien que, depuis mon arrivée, depuis cette nuit, je n'ai pas perdu mon temps. J'ai déjà su me ménager des intelligences, qui me tiendront au courant de tout ce qui se passe; et de plus, j'ai eu ce matin une entrevue avec le grand-duc qui est fort bien disposé, mais qui ne se prononce pas encore.

ISABELLE.

Tant de choses depuis hier! et je ne m'en doutais seulement pas!... On ne dort donc point quand on est diplomate?

LE COMTE.

Maintenant, ce que je vous demande, madame, c'est de parler dans notre sens, non-seulement au prince, mais à la cour, mais chez vous. C'est dans les salons que se fait l'opinion; aussi, quand on veut réussir à présent, il faut avoir pour soi les femmes, surtout les femmes d'esprit, car l'esprit maintenant est une puissance.

LA MARQUISE.

Sous ce rapport-là, je me défie de mon pouvoir.

LE COMTE.

Il y a des souverains qui ne connaissent pas leur force, et voilà où vous en êtes. Le second service que j'attends de votre amitié, c'est de vouloir bien, pendant mon séjour en cette résidence, garder ma fille auprès de vous; je ne connais pas de société ni de maison plus agréable que la vôtre.

LA MARQUISE.

Vous me demandez là un service dont je vous devrai de la reconnaissance.

(La marquise passe du côté d'Isabelle.)

ISABELLE.

Ah! madame, que vous êtes bonne! Mon père, je le vois, craint mes indiscrétions; c'est pour cela qu'il m'éloigne de lui.

LE COMTE.

Moi, quelle idée! Si vous voulez, ma chère amie, que je vous parle, là, bien franchement, diplomatie à part, je vous mets sous la protection de madame, parce qu'il y a quelqu'un au monde dont je crains les assiduités, quelqu'un que vous connaissez très-bien, et que partout, en voyage, nous retrouvons sur nos pas...

ISABELLE.

C'est peut-être par hasard !

LE COMTE.

Un franc étourdi, qui avait un nom, de la naissance, qui pouvait parvenir à tout, le fils d'un ancien ami, à qui moi-même, j'avais donné les premières leçons, mais que j'ai été forcé d'abandonner, car il ne fera jamais rien.

ISABELLE.

C'est-à-dire qu'il ne fera jamais un homme d'État ; mais il peut faire autre chose. Croiriez-vous, madame, que ce pauvre jeune homme, afin de plaire à mon père et de mériter ma main, a essayé d'être diplomate? Il a étudié pendant deux ans à Paris, aux Affaires Étrangères. Il ne peut pas, il n'y entend rien ; ce n'est pas sa faute. Il n'a pas de vocation ; c'est pour cela que mon père ne peut pas le souffrir. Et moi, si j'avais le droit d'avoir un avis, c'est pour cela que je le préférerais. Je ne veux pas être la femme d'un ambassadeur, je ne suis pas assez discrète pour cela. Quand il faut tous les matins demander à son mari la physionomie qu'on doit avoir dans la journée, c'est terrible, c'est une contrainte, un déguisement continuels ; la vie entière a l'air d'un bal masqué, et le bal masqué est si ennuyeux !

LE COMTE.

Pas toujours! n'est-il pas vrai, madame? mais quelles que soient mes idées, ce n'est pas ici le moment de les discuter ; l'important, d'abord, est de veiller sur ma fille, ce qui m'est impossible. J'ai trop d'affaires pour m'occuper des miennes, et, obligé par état à connaître ce qui se passe chez les autres, je n'ai pas le temps de savoir ce qui se fait chez moi ; mais en vous la confiant, me voilà bien tranquille, et je défierai bien désormais monsieur de Chavigni...

LA MARQUISE.

Comment, monsieur de Chavigni, un Français!

ISABELLE.

Oui, madame.

LA MARQUISE.

C'est lui que vous craignez?

LE COMTE.

Je ne le crains plus, madame; et ce n'est pas ici qu'il oserait venir.

SCÈNE IV.

LES MÊMES; HERMAN, entrant par la porte à gauche.

HERMAN, annonçant.

Monsieur de Chavigni!

ISABELLE.

Ah! mon Dieu!

LE COMTE.

Comment se trouve-t-il en ces lieux? qu'est-ce qui l'y amène?

LA MARQUISE, un peu troublée.

En vérité, je n'en sais rien, et j'ignore comme vous... (A part.) Quel contre-temps! et comment détourner ses soupçons?

LE COMTE.

Quand je vous disais qu'il nous poursuit partout, et qu'il semble prendre à tâche de déjouer mes projets!

ISABELLE, à part.

Mon père a beau dire; pour quelqu'un qui n'y entend rien, ce n'est pas si maladroit.

(Le comte de Moreno et sa fille se retirent au fond du théâtre à droite.)

SCÈNE V.

LES MÊMES ; CHAVIGNI.

CHAVIGNI, entrant et saluant la marquise.

Que je suis heureux, madame, de pouvoir vous présenter mes hommages!

AIR de Marianne. (DALAYRAC.)

Après un aussi long voyage,
Combien il est doux pour mon cœur
De voir, sur ce lointain rivage,
Une Française! quel bonheur!
Fidèle au lieu où je naquis,
Je regrettais partout ses bords chéris.
Vous retrouver en ce pays,
C'est retrouver et la France et Paris.
En voyant la grâce légère
Qui brille à mes yeux étonnés,
Je dis : « A tous les cœurs bien nés
« Que la patrie est chère! »

(Les personnages sont placés en scène de la manière suivante : Isabelle, le comte de Moreno, Chavigni et la marquise. — Chavigni apercevant M. de Moreno et sa fille.)

Eh! mon Dieu, monsieur le comte de Moreno! (Saluant.) Doña Isabelle! c'est aujourd'hui le chapitre des reconnaissances, et en voilà trois admirables selon moi.

LE COMTE.

Et surtout bien imprévues, n'est-il pas vrai? vous ne vous attendiez pas à nous voir ici?

CHAVIGNI.

D'honneur, la dernière fois que je vous ai rencontré, vous m'aviez dit que vous alliez en Danemark; ce qui me désolait, parce que je suis chargé d'affaires très importan-

tes qui me retiendront quelque temps dans cette résidence.

LE COMTE.

Vous, des affaires?

CHAVIGNI.

Oui, vraiment, une grave négociation.

LA MARQUISE, à part.

Imprudent...

CHAVIGNI.

Cela étonne Votre Excellence, j'en étais sûr; vous avez de moi une si bonne opinion! Vous ne me croyez pas en état de rédiger un protocole. Et c'est tout au plus, selon vous, si j'ai la capacité nécessaire pour porter des dépêches diplomatiques! Eh bien! on a une tout autre idée de moi à la cour de France. On consent à m'employer; et, comme nul n'est prophète en son pays, on m'envoie en Allemagne.

ISABELLE.

Ah! mon Dieu!... c'est tout ce que je craignais... Vous voilà ambassadeur?

CHAVIGNI.

A peu près. (A Moreno.) Il faut que je vous conte cela; vous me conseillerez.

LA MARQUISE.

Y pensez-vous? faire jouer à monsieur un rôle secondaire, un rôle de confident, à lui, à l'envoyé d'Espagne!

CHAVIGNI, à Moreno.

Vraiment, vous êtes aussi envoyé extraordinaire? J'aurai donc une fois par hasard l'honneur d'être votre collègue. C'est égal; ma nouvelle dignité ne m'éblouit pas, et je reconnais toujours votre supériorité. Voici ce dont il s'agit. Il y a à la fin de ce mois un bal, une fête magnifique que donne la cour; il y aura, dans ce bal, des quadrilles de différentes nations; on voudrait y paraître en costumes de

ce pays, ces costumes villageois qui sont si piquants, si pittoresques! Mais comment les avoir bien exacts et bien fidèles, les grands sont si souvent trompés ! Moi, alors, je me suis présenté, j'ai proposé de venir les chercher ici même sur les lieux; et connaissant mon intégrité et mon dévouement, on a daigné me charger de cette mission importante, avec les pouvoirs les plus étendus. Voilà ce qui m'amène.

LA MARQUISE, à part.

Il m'a compris, je respire, et c'est s'en tirer assez gaiement.

CHAVIGNI.

Jusqu'à présent, mon ambassade s'annonce sous les plus heureux auspices. Ce matin déjà, à quelques lieues de la ville, l'aventure la plus amusante... J'étais seul dans ma chaise de pôste, que je remplissais en entier de ma capacité diplomatique; et je ne sais pas comment cela s'est fait, j'ai renversé, sans m'en apercevoir, un lourd landau, immense bâtiment de construction allemande, et je crois voir encore le propriétaire, quelque comte du Saint-Empire, qui me reprochait d'aller comme le vent. Moi, ce n'est pas ma faute : il faut qu'un Français aille vite, et qu'un ambassadeur ait toujours l'air pressé, vous me l'avez dit cent fois, n'est-il pas vrai?

LE COMTE.

Certainement... Et c'est pour un costume de bal que vous faisiez une telle diligence? c'est pour cela que vous faisiez vos quatre ou cinq cents lieues?

CHAVIGNI.

Vous en avez fait souvent le double pour des négociations moins difficiles. Celle-ci, vous en conviendrez, est des plus délicates; songez qu'elle me met en relation avec les plus jolies femmes du pays, et, pour ne point se laisser troubler ni influencer, pour ne point faire attention à la personne, et ne regarder jamais que le costume,

savez-vous qu'il faut de la tête, et que vous, qui parlez, vous la perdriez peut-être? Moi, c'est différent, j'y ai moins de mérite qu'un autre, (Regardant Isabelle.) car depuis long-temps j'ai ma sauve-garde.

(Il passe à la droite d'Isabelle.)

ISABELLE.

C'est égal, voilà toujours une mission bien singulière !

LE COMTE.

Si singulière en effet, que, dans tout ce qu'il vient de nous dire, (Bas à la marquise.) je parierais qu'il n'y a pas un mot de vrai.

LA MARQUISE, de même en souriant.

Je pense comme vous; il y a quelque autre motif, (Montrant Isabelle.) que vous devinez sans peine.

CHAVIGNI, à part et la regardant.

Qu'est-ce qu'ils ont donc? ils n'ont pas l'air de me croire; je leur ai pourtant dit l'exacte vérité.

LE COMTE, à Chavigni.

Votre intention est-elle de vous présenter à la cour et au grand-duc?

CHAVIGNI.

Non vraiment, je n'ai pas de lettre de créance : je suis ici incognito, et sans caractère diplomatique; aussi je ne tenais à voir personne que madame de Surville, dont le goût et les lumières peuvent me guider dans la mission difficile dont je suis chargé.

LA MARQUISE, avec intention.

Je ferai du moins mon possible pour vous seconder, mais il faut d'abord que je montre à cette aimable enfant l'appartement que je lui destine ; car elle reste avec moi, sous ma surveillance, sous ma garde; son père me la confie.

CHAVIGNI, avec joie.

Vraiment! cela n'empêchera pas les graves conférences

que nous devons avoir ensemble : au contraire, doña Isabelle en sera témoin.

AIR : Ces postillons sont d'une maladresse.

Nous traiterons de puissance à puissance,
Et vous pourrez attester mes progrès;
Nous parlerons de certaine alliance,
A laquelle, moi, je tiendrais,
Et pour ne la rompre jamais.
(A Isabelle.)
Dieu! quelle gloire en cette conjoncture,
Si je pouvais, pour ma félicité,
Avec la vôtre unir ma signature
Sur le même traité!

LA MARQUISE.

Du tout, monsieur; des affaires aussi importantes ne se traitent qu'en secret. (Avec intention.) J'aurai l'honneur de vous revoir tout à l'heure; mais seule, sans témoin, si toutefois le tête-à-tête ne vous effraie pas.

CHAVIGNI, fièrement.

Madame, un diplomate ne craint rien.

(La marquise donne la main à Isabelle, et elles entrent ensemble dans l'appartement à droite.)

SCÈNE VI.

LE COMTE, CHAVIGNI.

LE COMTE.

Maintenant que nous voilà seuls, parlons franchement; car vous savez que par état nous avons toujours deux vérités.

CHAVIGNI.

Oui, l'une qui n'est pas vraie.

LE COMTE.

C'est la première! Mais il s'agit ici de la seconde, et vous entendez bien que je ne suis pas dupe du motif qui vous amène.

CHAVIGNI.

Je vous ai pourtant dit ce qui en est; je vous l'atteste sur l'honneur, je viens pour un costume de bal. Après cela, comme je ne veux pas jouer au fin avec vous qui êtes plus habile que moi, je conviendrai que je me suis chargé de cette affaire, qui me donnait six semaines de congé, pour avoir le plaisir de suivre vos traces. Il faut à peine quelques jours pour venir ici, et voilà plus d'un mois que je suis parti de Paris. Mais j'ai pris, pour remplir ma mission, le chemin que choisissait La Fontaine pour aller à l'Académie, j'ai pris le plus long. Vous étiez à Milan, cela m'a fait passer quelques jours en Italie. Vous êtes revenu à Genève par le Simplon, cela m'a fait voir la Suisse. Vous avez traversé le Rhin, cela m'a fait connaître l'Allemagne, et, par parenthèse, cela m'a remis dans mon chemin, ce qui est fort heureux. C'est donc vous, mon honorable maître, à qui je devrai tout, depuis les premières leçons qui ont commencé mon éducation diplomatique, jusqu'aux voyages qui l'ont perfectionnée.

LE COMTE, souriant.

Vraiment?... Écoutez, mon cher Chavigni, vous êtes un fort aimable jeune homme, que j'aime beaucoup, fort gai, fort spirituel...

CHAVIGNI.

Votre Excellence est bien bonne, est-ce sa première vérité?

LE COMTE, souriant.

Non, c'est la seconde : nous sommes convenus entre nous de n'employer que celle-là; car il ne s'agit ici que d'affaires de famille. Vous aimez beaucoup ma fille, et j'en suis fâché pour vous, car je ne veux pas vous laisser con-

cevoir de fausses espérances ; et pour vous faire connaître ici tout le fond de ma pensée, je vous déclare que vous ne serez jamais mon gendre.

CHAVIGNI.

Je vous remercie de votre franchise, c'est un extraordinaire que vous faites pour moi et dont je suis bien reconnaissant. Je sais que j'ai fort peu de fortune, et que vous en avez une immense : mais je ne tiens pas à vos richesses, je ne vous les demande pas.

LE COMTE.

Pouviez-vous croire, monsieur, qu'un pareil motif me déterminerait ? La preuve c'est qu'autrefois, vous le savez, ce mariage était convenu entre nos deux familles. Mais, depuis, j'ai changé d'idée, j'ai d'autres vues sur ma fille ; je veux un gendre que je puisse associer à mes pensées, à mes projets, un gendre qui suive avec honneur la carrière que je parcours, qui y brille au premier rang.

CHAVIGNI.

Je ne demanderais pas mieux, je ne m'y refuse pas, c'est mon mérite qui ne le veut pas. Je ne suis pas né diplomate, je n'y saurais que faire, mais il est d'autres carrières... où l'on peut se distinguer.

LE COMTE.

Celle-là est la seule que j'estime, la seule que j'honore.

CHAVIGNI.

Chacun son avis. N'entendant rien aux discussions de la politique, j'ai repris l'état militaire. Pour cela, il ne faut ni détour, ni finesse ; on a toujours assez d'esprit pour donner ou recevoir un coup d'épée.

AIR du vaudeville des Scythes et les Amazones.

J'aime la guerre, et, morbleu ! je m'en flatte,
Dans la balance du combat,
La plume d'un bon diplomate
A moins de poids que le fer du soldat !

Sur le papier, toujours prêts à combattre,
Et toujours prêts à vous exterminer,
Vous raisonnez, mais sans jamais vous battre;
Nous nous battons sans jamais raisonner!

LE COMTE.

C'est un mérite, mais, par malheur, il n'y en a pas qui soit plus en opposition avec le genre de talent que je voudrais trouver dans mon gendre. Pour un homme sensé, est-il rien de plus absurde que la guerre? n'est-elle pas, de sa nature, l'ennemie née de la diplomatie? Quelle objection voulez-vous faire à cent mille baïonnettes? et quel argument opposer à un coup de canon? C'est l'abus, c'est le triomphe de la force; où règne le sabre, la pensée est muette, il n'y a plus de civilisation, c'est la Turquie, nous sommes à Alger. Mais, dans le silence du cabinet, par la seule influence du raisonnement, par d'heureuses et d'habiles combinaisons, mettre un frein à l'ambition, maintenir l'équilibre, la paix entre les différentes puissances, et forcer enfin les hommes à être heureux, sans leur mettre les armes à la main et sans répandre leur sang, voilà ce qu'on ne peut trop admirer, voilà ce qui est beau, ce qui est sublime. C'est le triomphe et l'œuvre du génie!

CHAVIGNI.

Oui, en apparence, mais que dirait-on si l'on connaissait souvent les causes secrètes ou réelles des plus grands événements? Non pas que je veuille enlever à d'habiles ministres, à de grands négociateurs, la gloire qui leur appartient, mais convenez vous-même que, si l'on faisait la part des hasards, celle du mérite se réduirait souvent à bien peu de chose.

AIR : Comme il m'aimait. (*Monsieur Sans-Gêne.*)

C'est le hasard (*Bis.*)
Que l'on doit invoquer sans cesse.
Qui d'un poltron fait un César?
Qui d'un valet fait un richard?
Qui d'un héros fait les prouesses?

Et qui parfois fait des Lucrèces?
C'est le hasard.

LE COMTE.

Et moi, je soutiens qu'il n'y a point de hasard pour un homme habile, que c'est le talent qui fait tout... Mais qui vient là?... c'est M. de Rhinfeld, le secrétaire des commandements, qui a pour moi déjà une amitié à toute épreuve.

SCÈNE VII.

Les mêmes; RHINFELD, entrant par le fond, et faisant de grandes salutations.

CHAVIGNI, à part.

A qui en a donc celui-là? ce doit être quelque employé à la chancellerie, car il est mystérieux comme un secrétaire d'État et long comme un protocole.

RHINFELD.

Ne pourrais-je pas dire un mot en particulier à M. le comte de Moreno?

CHAVIGNI.

Que je ne vous dérange pas. (Il aperçoit un grand portefeuille placé sur un fauteuil, à gauche.) Voilà justement un portefeuille de dessins et de gravures. Je trouverai peut-être là quelque idée pour le costume dont j'ai besoin.

(Pendant qu'il parcourt le portefeuille, Rhinfeld s'approche de Moreno.)

RHINFELD.

Je viens de l'hôtel de monsieur le comte, et vous m'aviez fait dire que je vous trouverais ici.

LE COMTE, à voix basse.

Quelle nouvelle? Aurai-je cette audience du prince Rodolphe?

RHINFELD.

J'ai fait ce que j'ai pu. Votre Excellence ne peut douter de mon dévouement, de l'intérêt que je mets à cette affaire ; mais Son Altesse ne reçoit pas ce matin.

LE COMTE.

Quel contre-temps! Est-ce que l'envoyé de Saxe serait arrivé?

RHINFELD.

Non, monseigneur.

LE COMTE.

Et ce retard qui m'est si favorable, je n'aurais pas l'esprit d'en profiter! Il n'y aurait pas moyen de voir le prince? (A demi-voix.) Dites-moi, monsieur de Rhinfeld, il ne recevra donc personne?

RHINFELD, de même.

Personne : excepté un étranger que je ne connais pas, et qui vient d'arriver en ce pays. C'est un envoyé de France, un M. de Chavigni.

LE COMTE.

Silence! en êtes-vous bien sûr?

RHINFELD.

J'ai une lettre pour lui, une lettre que lui envoie le prince. Je suis chargé de la lui remettre dans le plus grand secret, et je vais de ce pas à son hôtel.

LE COMTE, le retenant et à voix basse.

C'est inutile; il est ici; le voilà!

(Il lui montre Chavigni.)

RHINFELD.

Il serait possible! Alors, si vous le connaissez, votre affaire est sûre. Il est dans la plus grande faveur auprès du prince, et vous obtiendrez par lui tout ce que vous désirerez.

LE COMTE.

Je ne m'y serais jamais attendu.

RHINFELD.

Ni moi non plus! et c'est le hasard le plus heureux. Votre Excellence n'oubliera pas qu'elle le doit à mon habileté et à ma pénétration.

LE COMTE.

Vous savez quelles sont mes promesses; je n'y ai jamais manqué; remplissez votre mission, et laissez-nous.

RHINFELD.

Oui, monseigneur. (Allant à Chavigni, qu'il salue.) C'est à M. de Chavigni, envoyé de France, que j'ai l'honneur de parler?

CHAVIGNI.

Moi-même. Qu'y a-t-il pour votre service?

RHINFELD.

Une lettre que Son Altesse le prince Rodolphe m'a chargé de vous remettre, et dans le plus grand secret.

CHAVIGNI.

A moi? vous vous trompez sans doute.

RHINFELD, la lui donnant.

A vous-même. Et j'espère que vous voudrez bien rendre à Son Altesse un compte satisfaisant de la manière dont j'ai rempli ma mission.

(Il salue, et sort par le fond.)

SCÈNE VIII.

CHAVIGNI, LE COMTE.

CHAVIGNI, tenant la lettre et la regardant.

Il est de fait que si on lui a ordonné de me la remettre mystérieusement, il s'en est acquitté à merveille, car je n'y conçois rien.

LE COMTE, souriant.

Vraiment!

CHAVIGNI.

Oui, d'honneur! je n'ai jamais vu le prince, et je ne pensais pas être connu de lui.

LE COMTE, de même.

Laissez-donc!

CHAVIGNI.

Non, je vous le jure.

LE COMTE.

Vous n'avez pas encore l'habitude de feindre. Votre surprise n'est pas naturelle, je m'y connais. Mais vous avez tort de dissimuler avec moi, car je me doute de ce que contient ce billet.

CHAVIGNI.

Vous êtes donc plus avancé que moi, car je l'ignore; et j'y tiens fort peu. Voyez plutôt.

LE COMTE.

Vraiment; vous êtes donc bien sûr qu'il ne m'apprendra rien?

CHAVIGNI.

Quelque invitation de bal.

LE COMTE, lisant.

« Je ne puis recevoir chez moi M. de Chavigni; mais je « le prie de m'attendre à une heure dans le parc de Sur- « ville; la proximité de la chasse me permettra de m'échap- « per, et de lui parler quelques instants. »

CHAVIGNI.

Par exemple! voilà qui est bien singulier, et je vous demanderai ce que cela signifie.

LE COMTE.

C'est à vous, mon cher, que je ferai cette question, car vous n'êtes pas venu ici sans motif.

CHAVIGNI.

C'est vrai. Je venais, comme je vous l'ai dit, pour un costume de bal.

LE COMTE.

A d'autres! ce n'est pas à moi que vous ferez accroire de pareilles folies, qui sont bonnes tout au plus pour ma fille ou pour madame de Surville. Mais pour moi, faites-moi l'honneur de m'inventer de meilleures raisons, ou avouez-moi tout uniment que des motifs particuliers vous forcent au silence. Auquel cas, je comprends ce que cela signifie. Je n'insiste plus, et je ne vous demande plus rien.

CHAVIGNI.

Eh bien! que vous disais-je tout à l'heure? Voilà déjà votre génie diplomatique qui s'éveille et qui forge mille conjectures; mais, rassurez-vous...

AIR : Un homme pour faire un tableau. (*Les Hasards de la guerre.*)

Vous auriez tort de vous troubler,
Car au plaisir seul je m'applique :
Je l'aime trop pour me mêler
Des secrets de la politique,
Et dans l'emploi que j'occupais,
Même aux Affaires Étrangères,
Je n'avais qu'un défaut, j'étais
Toujours étranger aux affaires.

Et, je vous le répète, votre défiance, votre finesse habituelles, vous font voir de graves événements là où il n'y a rien.

LE COMTE.

Ah! ce n'est rien à votre avis, lorsque aujourd'hui même le prince ne veut recevoir personne, excepté vous; et lors-

que cette audience que, depuis ce matin, je sollicite, il vous l'accorde, et loin du palais, en secret, dans ce parc !

CHAVIGNI.

Il est de fait qu'il pourrait bien y avoir quelque chose... Le prince connait peut-être ma mission. Tout se sait à la cour, et il veut eut-être me donner quelque conseil sur ce costume de bal...

LE COMTE.

Encore ! c'en est trop !...

CHAVIGNI.

J'en serais fâché, parce qu'un conseil, quand c'est un prince qui le donne, il faut le suivre ; et si, en fait de costumes, le prince n'a pas de goût, c'est possible...

LE COMTE, avec colère.

Monsieur ! c'est passer toutes les bornes... (Se reprenant.) Écoutez-moi, Chavigni ; je vous porte beaucoup d'affection, et peut-être en avez-vous pour moi.

CHAVIGNI.

Pouvez-vous en douter ?

LE COMTE.

Eh bien ! je vous offre la paix ou la guerre. Quelle est votre mission auprès du prince, et quel doit être le sujet de votre entrevue ? répondez.

CHAVIGNI.

Je le voudrais, et ne le puis, par une raison que vous approuverez vous-même.

LE COMTE.

Eh ! laquelle ?

CHAVIGNI.

C'est que je n'en sais rien.

LE COMTE.

Vous n'en savez rien! cette réponse me dit tout; et je comprends maintenant... Eh bien! je vous déclare, moi, que j'empêcherai cette entrevue, que j'en préviendrai, s'il le faut, le grand-duc, parce qu'au point où en sont les négociations, cet entretien secret de son neveu avec un envoyé de France est d'une grande inconvenance, pour ne pas dire plus; et, tenez! tenez! voyez plutôt. C'est le prince lui-même que j'aperçois dans ces jardins.

CHAVIGNI.

C'est ma foi, vrai! Est-ce que décidément il aurait raison? c'est possible; il s'y connaît mieux que moi.

SCÈNE IX.

Les mêmes; RODOLPHE.

RODOLPHE, apercevant Chavigni.

C'est lui, c'est Chavigni. Dieu! l'envoyé d'Espagne! Comment est-il encore ici?...

LE COMTE.

Je n'espérais pas être assez heureux pour rencontrer Son Altesse.

RODOLPHE.

C'est moi, monsieur le comte, qui m'estime heureux de ce hasard. Je me suis trouvé séparé du reste de la chasse, et près de ces beaux jardins que je ne connaissais pas. A qui appartiennent-ils?

CHAVIGNI.

A madame la marquise de Surville.

RODOLPHE.

Eh mais... n'est-ce pas M. de Chavigni?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

LE COMTE.

Votre Altesse le connaît ?

RODOLPHE.

Beaucoup. Nous nous sommes vus à la cour de France. Nous étions intimes, et j'espère bien que, pendant son séjour ici, il me traitera en ancien ami.

LE COMTE, à part.

Et Chavigni qui prétendait ne pas le connaître ! (Haut.) Ce matin, mon prince, j'avais fait demander à Votre Altesse, par M. de Rhinfeld, son secrétaire, un instant d'audience.

RODOLPHE.

Il n'était pas nécessaire. Vous savez bien, monsieur le comte, que je suis toujours visible pour vous. Venez demain, après-demain, quand vous voudrez. Nous parlerons d'affaires. Aujourd'hui est tout au plaisir. Le grand-duc, que j'ai laissé au bout du parc, au rendez-vous de chasse, s'étonnait déjà de ne pas vous voir auprès de lui.

LE COMTE.

Il serait possible !...

RODOLPHE.

Ce soir, nous avons un bal, un concert, j'espère qu'on vous y verra, ainsi que M. de Chavigni. (A Chavigni.) Je crois me rappeler que vous êtes un grand musicien, un violon distingué.

CHAVIGNI, balbutiant.

C'est possible. (A part.) Je n'ai jamais essayé.

RODOLPHE.

Mais enfin, vous aimez la musique ?

CHAVIGNI.

Oh! beaucoup.

RODOLPHE.

Nous en causerons. Ici, en Allemagne, d'abord, nous sommes pour la musique italienne; la cour est *Rossiniste*, je vous en préviens.

CHAVIGNI, froidement.

J'en suis fâché, mon prince. Je tiens à l'indépendance de mes opinions. Je suis, moi, pour la musique allemande.

LE COMTE, à part.

Est-il courtisan!

RODOLPHE, bas à Chavigni, montrant le comte.

Tâchez donc de le renvoyer.

CHAVIGNI.

Oui, mon prince. (S'approchant de Moreno, et à voix basse.) Mon cher professeur...

AIR : J'en guette un petit de mon âge. (*Les Scythes et les Amazones.*)

Vous disiez vrai, Son Altesse me prie
De trouver un adroit moyen
D'éloigner Votre Seigneurie;
J'ai beau chercher, je ne vois rien.
Vous qui m'avez lancé dans la carrière,
Soyez encor mon guide en ce moment;
Pour écarter un homme de talent,
Dites-moi comment il faut faire?

LE COMTE, avec dépit.

Je vous comprends; mais vous ne jouirez pas longtemps de votre triomphe. (A part.) Je cours au rendez-vous de chasse prévenir le grand-duc.

(Il salue Rodolphe et s'éloigne.)

SCÈNE X.

RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE.

Quel bonheur! il nous laisse! et pour cela, vous n'avez eu qu'un mot à dire. Savez-vous que vous êtes un habile homme!

CHAVIGNI.

Votre Altesse est trop bonne!...

RODOLPHE.

Ne perdons point de temps. Vous arrivez de France?

CHAVIGNI.

Ce matin même.

RODOLPHE.

Vous avez communiqué à madame de Surville les ordres dont vous êtes porteur?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Dieu soit loué! Nous pouvons alors parler à cœur ouvert, et nous entendre tous trois. Venez! passons chez la marquise. Où est-elle?

CHAVIGNI.

Avec doña Isabelle, la fille de l'envoyé d'Espagne.

RODOLPHE.

Tant pis, c'est fâcheux! Comme je crains que d'aujourd'hui, je ne puisse rejoindre ni vous ni la marquise, voici d'abord... (S'arrêtant.) Mais je ne sais comment vous demander ce service.

CHAVIGNI.

Et pourquoi donc, monseigneur? Je vous prie de croire que je vous suis tout dévoué.

RODOLPHE.

Voici d'abord les deux portraits en question; de ce moment, ils ne sont plus à moi, et je vous prie de les remettre à qui vous savez.

CHAVIGNI.

Quoi! vous voulez que je...

RODOLPHE.

Je pense du moins qu'entre nous, entre jeunes gens, cela ne vous blesse en rien; sans cela...

CHAVIGNI.

Comment donc, mon prince!

RODOLPHE.

Pour parler maintenant de notre grande affaire, la présence seule de Moreno doit vous dire dans quel embarras je me trouve. Grâce au ciel, je ne sais par quel bienfait l'envoyé de Saxe n'a pas encore paru, et ce retard nous a donné le temps de prendre nos mesures; mais dans ce moment, il faut avant tout...

SCÈNE XI.

LES MÊMES; ISABELLE, sortant de l'appartement à droite.

ISABELLE.

Ah! mon Dieu, que de monde! Vous n'entendez pas?...

CHAVIGNI.

Quoi donc?

ISABELLE.

Des chevaux, des chiens, des piqueurs... C'est le grand-duc qui revient de la chasse, et qui entre se reposer chez madame de Surville.

RODOLPHE, à part.

O ciel !

ISABELLE.

Mon père l'accompagne, et madame la marquise s'est hâtée d'aller recevoir Son Altesse.

RODOLPHE, à Chavigni, à demi-voix.

Qui peut l'amener en ces lieux?

CHAVIGNI, de même.

J'y suis maintenant : c'est le comte de Moreno, l'envoyé d'Espagne. Il m'avait menacé d'interrompre notre entrevue.

RODOLPHE, de même.

Grand Dieu! est-ce que vous lui auriez appris ?...

CHAVIGNI, de même.

Je n'ai pas dit un mot, ni à lui ni à personne. Je viens ici pour un costume de bal, et voilà tout.

RODOLPHE, de même.

A merveille! Vous avez bien fait; mais c'est surtout avec le grand-duc que je vous recommande la plus grande circonspection.

CHAVIGNI, de même.

Vous pouvez être tranquille.

ISABELLE, bas à Chavigni.

Ah! monsieur, quelle aimable femme que la marquise! elle s'intéresse à nous, elle nous protége, elle promet de nous unir. Ainsi, faites tout ce qu'elle vous dira, c'est là ce que je vous recommande. (S'éloignant de lui.) Voici mon père et Son Altesse.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; LE GRAND-DUC, donnant la main à LA MARQUISE, LE COMTE, SALDORF; suite de CHASSEURS et de PIQUEURS.

(Les acteurs sont en scène dans l'ordre suivant : Isabelle, le comte, la marquise, le grand-duc, Saldorf, Rodolphe, Chavigni.)

LE CHOEUR.

AIR du Pas des Chasseurs. (Moïse.)

Nous avons avec gloire
Réduit aux abois
Le léger chamois.
Pour chanter la victoire,
Que le son du cor
Retentisse encor !

LE COMTE.

Vive la chasse et ses nobles loisirs,
C'est le plaisir des rois et le roi des plaisirs!

LE CHOEUR.

Nous avons avec gloire, etc.

LE GRAND-DUC.

Me pardonnez-vous, madame la marquise, de venir ainsi vous rendre visite à l'improviste?

LA MARQUISE.

Je n'aurais voulu être prévenue que pour mieux recevoir Son Altesse.

LE GRAND-DUC.

C'est M. le comte de Moreno qui, en me faisant admirer votre parc, m'a donné le désir d'y entrer.

CHAVIGNI, bas à Rodolphe.

Qu'est-ce que je vous disais!

RODOLPHE.

En effet, ces jardins sont délicieux, et comme rendez-vous de chasse, c'est un endroit charmant.

(La marquise passe auprès d'Isabelle.)

LE GRAND-DUC.

Je le vois, car mon neveu m'y avait déjà devancé. Prince Rodolphe, je suis charmé de vous retrouver; voici monsieur l'envoyé de Saxe, M. le baron de Saldorf, qui arrive à l'instant, et qui demandait à vous présenter ses hommages.

SALDORF.

A parler franchement, je comptais, mon prince, jouir plus tôt de cet honneur; mais un accident survenu à ma voiture m'a retardé de quelques heures.

RODOLPHE, bas à Chavigni.

Heureusement pour nous.

LA MARQUISE.

Et comment, monsieur le baron, cela vous est-il arrivé?

SALDORF.

A parler franchement, madame, je n'en sais rien... une route superbe, et aussi large que possible... il faut, en honneur, qu'on l'ait fait exprès. C'était un monsieur sans façon, qui riait en français et d'un air goguenard, que je reconnaîtrais entre cent. (Apercevant Chavigni.) Eh parbleu! le voici!

FINALE.

AIR du second acte de *la Neige* : Oui, que la fête commence.

TOUS.

Eh quoi! c'est l'envoyé de France!

LE COMTE.

Il avait ses desseins, je pense.

RODOLPHE, bas à Chavigni.

A merveille ! c'est très-bien.

LA MARQUISE, de même.

C'est un très-bon moyen.

RODOLPHE, de même.

C'est très-bien.

LE GRAND-DUC.

Et comment se fait-il que l'envoyé de France
Soit à ma cour, sans s'être présenté?

CHAVIGNI.

C'eût été, monseigneur, par trop de liberté;
Ma mission a si peu d'importance!
Je venais pour chercher un costume de bal.

LE COMTE, à part.

Quoi! même à Son Altesse!
C'est d'une hardiesse
Qui n'a rien d'égal.

LE GRAND-DUC, à part.

Quels que soient ses desseins, je saurai les connaître.
(A Chavigni.)
Nous avons bal ce soir, et je compte sur vous.

RODOLPHE, bas, à Chavigni.

Acceptez.

CHAVIGNI.

D'y paraître
J'aurai l'honneur.

LA MARQUISE.

Et nous y serons tous.

RODOLPHE, bas, à Chavigni.

En vous est notre seul espoir.

LE GRAND-DUC.

A ce soir.

CHAVIGNI.

A ce soir.

ISABELLE.

A ce soir!

LE COMTE, SALDORF, RODOLPHE et LA MARQUISE.

A ce soir, à ce soir!

Ensemble.

RODOLPHE et LA MARQUISE.

Je tremble, j'espère.
Cet hymen téméraire
Peut nous perdre aujourd'hui.

LE COMTE et SALDORF.

Qu'il tremble, j'espère
Par notre savoir-faire
L'éloigner aujourd'hui.

CHAVIGNI.

Que dire? que faire?
O hasard tutélaire,
Viens me tirer d'ici!

LE GRAND-DUC.

Mon neveu, j'espère,
Dans ce jour saura faire
Un choix digne de lui.

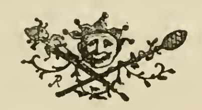
ISABELLE.

Je tremble, j'espère.
Quel est ce mystère?
Comment finira tout ceci?

LE CHOEUR.

Quel est ce mystère? (*Bis.*)
Comment finira tout ceci?

(Le grand-duc donne la main à la marquise ; Rodolphe, le comte, Saldorf et Chavigni sortent avec lui.)





ACTE DEUXIÈME

Un petit salon du palais. A droite, la salle de bal; à gauche, la porte du cabinet du grand-duc.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE COMTE, ISABELLE.

ISABELLE.

Quelle belle galerie nous venons de traverser! C'est admirable pour un bal; n'est-il pas vrai, mon père?

LE COMTE, *préoccupé.*

Oui, oui, ma chère amie.

ISABELLE.

Avez-vous remarqué quelle belle anglaise on pourrait y danser? Il est vrai qu'en Allemagne, ils ne connaissent que la valse, qui a bien aussi son mérite... Mais pourquoi, lorsque tout le monde commence à arriver, venez-vous dans ce petit salon où il n'y a personne?

LE COMTE, *sans l'écouter.*

Rien n'égale mon inquiétude. Je ne puis nier que ce Chavigni n'ait déjà fait des progrès dans l'esprit du grand-duc. Est-ce que je me serais trompé sur son compte? Il est de fait qu'il a plus de fond, plus de portée que je ne croyais. Il a surtout, ce que j'ai trouvé le plus difficile, une gaîté, une liberté d'esprit, qui lui permettent de cacher à tous

les yeux les desseins qui l'occupent. Pendant la chasse, il a su amuser le grand-duc par une foule de contes plaisants. Il a même fait deux couplets aux dépens du grand-veneur; j'espérais que celui-ci se fâcherait; mais il en a ri le premier.

ISABELLE.

Mon père, est-ce que nous ne rentrons pas dans la salle de bal?

LE COMTE.

A quoi bon? le prince n'y est pas encore.

ISABELLE.

C'est que je suis engagée pour la première valse.

LE COMTE.

Ah! tu es engagée!... avec qui?

ISABELLE.

Ah!... mon père! vous devinez bien.

LE COMTE.

Comment! ce serait Chavigni? Il ne doute de rien; il est d'une audace... Je vous défends, mademoiselle, de danser avec lui.

ISABELLE.

Il faudra donc alors me dégager; car j'avais accepté.

LE COMTE.

Vous dégager! non pas, cela aurait l'air d'une rupture.

ISABELLE.

Je pourrai donc accepter?

LE COMTE.

Pas encore; je ne suis pas décidé.

ISABELLE.

Mais, mon père, pouvez-vous voir de la politique dans une contredanse?

LE COMTE.

Pour un homme d'État, il y en a partout.

AIR : Qu'il est flatteur d'épouser celle. (Le Jaloux malade.)

En affaires chacun s'observe,
On n'a garde de se trahir;
Mais dans un bal, plus de réserve,
Chacun ne pense qu'au plaisir.
Notre âme alors, sans défiance,
Laisse échapper tous ses secrets,
Et souvent une contredanse
Nous en apprend plus qu'un congrès!

Tout calculé, je te défends de valser avec lui.

ISABELLE.

O ciel!

LE COMTE.

Mais je te permets une contredanse... une seule.

ISABELLE.

Je comprends. C'est plus convenable.

LE COMTE.

Oui. Et puis, pendant une contredanse, on peut causer; et lui qui est si étourdi... Tais-toi, le voici.

SCÈNE II.

CHAVIGNI, LE COMTE, ISABELLE.

CHAVIGNI, *à part.*

Ma foi, j'avais tort... Il y a du bon chez les Allemands. Le cuisinier de monseigneur est à coup sûr un grand homme.

LE COMTE.

C'est vous, Chavigni; d'où venez-vous donc?

CHAVIGNI.

De dîner avec Son Altesse le grand-duc.

LE COMTE, à part.

O ciel! (Haut.) Et comment cela?

CHAVIGNI.

Par hasard. Je m'étais permis tantôt quelques plaisanteries sur la cuisine allemande, et Son Altesse a daigné m'inviter, pour détruire mes préventions.

LE COMTE, d'un air défiant.

Ah! c'était là le motif?

CHAVIGNI.

Il n'y en a pas d'autre... Un dîner charmant, et puis une conversation si intéressante!...

LE COMTE.

Avec le prince?

CHAVIGNI.

Non; avec ces dames. Je leur ai confié l'objet de ma mission... ce costume de bal que je venais...

LE COMTE.

Encore!...

CHAVIGNI.

Pour vous, c'est sans intérêt, mais pour ces dames c'est une affaire d'État. Elles ont daigné me seconder, au point que j'ai maintenant tout ce que je désirais.

LE COMTE.

Tenez, Chavigni, je suis, comme tout autre, sujet à l'erreur; mais quand j'ai eu des torts, j'aime à les reconnaître, et surtout à les réparer. Eh bien, oui! je vous ai mal jugé; je ne vous soupçonnais point les talents et l'habileté que vous avez déployés aujourd'hui. Je reviens de ma prévention, et, pour vous le prouver, joignez-vous franchement à

moi; confiez-moi le véritable motif de votre mission, et ma fille est à vous.

CHAVIGNI.

O ciel! il se pourrait!

ISABELLE.

Ah! que de bonté! de générosité!.. Et vous ne tombez pas à ses pieds!

CHAVIGNI.

Si vraiment, c'était bien mon idée; mais c'est que...

LE COMTE.

Eh bien! vous hésitez?

CHAVIGNI.

Non, sans doute; mais un pareil bonheur... un coup si inattendu, et dans la situation où je suis... je désire au moins un instant de réflexion.

LE COMTE.

C'est trop juste.

CHAVIGNI, à part.

Que vais-je faire? lui avouer... quoi? que je ne sais rien, que je n'ai pas de secret, que je suis un sot! Il est capable de ne pas me croire; et s'il me croit, c'est encore pire : je perds son estime et tout espoir à la main de sa fille. Non, ma foi, conservons au moins l'honneur, c'est toujours cela de sauvé.

ISABELLE.

Eh bien! monsieur, répondez donc.

LE COMTE.

Êtes-vous décidé?

CHAVIGNI.

Oui, monsieur le comte. Placé entre le devoir et l'amour, j'ai été sur le point de céder à ce dernier; mais le talent

que vous m'accordez, le mérite que vous avez cru reconnaître en moi, je perdrais tout si je disais un mot, et c'est pour rester digne de vous que j'ai résolu de me taire.

ISABELLE.

O ciel! que viens-je d'entendre?

LE COMTE.

Refuser la main de ma fille, repousser mes bienfaits! c'est indigne, c'est affreux. (A part.) C'est bien à lui... Je ne m'y attendais pas.

AIR de la valse des Comédiens.

Mais qu'ai-je vu? Son Altesse s'avance.
Auprès du prince, à mon poste je cours.
(A Chavigni.)
Entre nous deux, monsieur, plus d'alliance;
Mais mon estime est à vous pour toujours!
(A part.)
Déjà chez lui tant d'aplomb et d'adresse!
Il faut, morbleu! l'observer avec soin;
Pour parvenir, immoler sa tendresse!
Je me trompais, ce jeune homme ira loin.

Ensemble.

CHAVIGNI.

J'avais raison de garder le silence;
Il me sert mieux que les plus beaux discours.
De le fléchir je garde l'espérance;
Car son estime est à moi pour toujours.

ISABELLE.

Ah! c'est affreux! Peut-on, lorsque j'y pense,
A sa fortune immoler ses amours?
Oui, pour mon cœur, il n'est plus d'espérance;
Je l'abandonne, hélas! et pour toujours!

LE COMTE.

Dans ce salon Son Altesse s'avance, etc.

(Le comte sort, Isabelle se dispose à le suivre, Chavigni la retient, et la ramène sur le devant de la scène.)

SCÈNE III.

ISABELLE, CHAVIGNI.

CHAVIGNI.

De grâce, un mot encore, ne me condamnez pas sans m'entendre.

ISABELLE.

Non, monsieur, laissez-moi. Je ne puis le croire encore; notre bonheur dépendait de vous seul, et c'est vous qui avez refusé ma main!

CHAVIGNI.

Oui, je sens qu'à vos yeux j'ai le plus grand tort; et cependant, vous-même, vous auriez été à ma place, que vous n'auriez pas pu faire autrement; car, s'il faut tout vous avouer... vous ne me trahirez pas... je ne sais rien.

ISABELLE.

Fi, monsieur! c'est indigne, vouloir dissimuler, même avec moi, vous qui autrefois étiez la franchise, la vérité même! Je savais bien que la diplomatie vous gâterait... et qu'une fois qu'on en a l'habitude...

CHAVIGNI.

AIR du vaudeville de l'Ecu de six francs.

Quoi, vous m'accusez d'imposture!
Et quel serait mon intérêt?
Je vous l'atteste, je le jure,
Je ne sais rien, voilà le fait,
Et je n'ai pas d'autre secret.
Mais dans ces lieux où tout respire
L'adresse et la malignité,
Pour déguiser la vérité
Je vois qu'il suffit de la dire.

ISABELLE.

Et pourquoi, monsieur, vous être mis dans une semblable position?

CHAVIGNI.

Comme si c'était de ma faute... Je me trouve ici sans savoir comment, et, sans m'en douter, lancé au milieu de tous les événements, comme un incident, comme une parenthèse... trop heureux jusqu'à présent de n'avoir pas fait quelque sottise... ce qui ne peut pas manquer d'arriver; car je marche au hasard, sans savoir où je vais... et si je réussis, on ne doit pas m'en vouloir; car je n'aurai été un grand homme qu'à mon corps défendant.

ISABELLE.

Cependant, monsieur, cette conférence, cette entrevue secrète que vous avez eue ce matin avec le prince, et que mon père ne peut s'expliquer...

CHAVIGNI.

Je le crois bien; car moi qui y ai assisté, je ne comprends pas encore ce que nous nous sommes dit. Son Altesse m'a adressé à la hâte quelques compliments sur mon arrivée, sur la mission dont j'étais chargé, et puis m'a remis sur-le-champ ces deux portraits, que voici.

ISABELLE.

Vraiment!

CHAVIGNI.

Et qu'il ne tient qu'à vous d'examiner. Vous en savez maintenant autant que moi.

ISABELLE.

Voyons vite.

CHAVIGNI.

Des diamants superbes, et deux jolies femmes, n'est-il pas vrai? Par malheur, je ne les connais pas.

ISABELLE.

Je le crois bien... L'une est une parente du roi de Saxe, et l'autre la cousine de notre souverain. Et pourquoi vous les a-t-on remis?

CHAVIGNI.

Je vous ferai encore la même réponse : je l'ignore. Son Altesse m'a seulement dit : Remettez-les à qui vous savez. Et comme je ne savais pas, ils sont restés entre mes mains. Mais, d'après ce que vous me dites, je devine maintenant que c'est un cadeau qu'il voulait faire à nos deux ambassadeurs, parce qu'au fait, le portrait de leur souveraine... Ce présent peut flatter votre père, lui être agréable... cela pourrait peut-être nous remettre bien ensemble. Daignez vous en charger, et dites-lui que c'est moi, moi-même qui, de la part du prince, lui envoie ce portrait.

ISABELLE.

J'y vais à l'instant. Mais vous me promettez bien que vous n'êtes diplomate que par hasard, et sans que cela tire à conséquence.

CHAVIGNI.

Je vous le jure.

ISABELLE.

Que vous ne serez jamais un homme d'État, un homme de talent.

CHAVIGNI.

Je vous le promets. Vous savez bien que je n'ai rien à vous refuser.

ISABELLE.

A la bonne heure! Je vais trouver mon père, et puis je reviens, car vous n'avez pas oublié notre contredanse.

CHAVIGNI.

Je n'oublie jamais les choses essentielles.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

CHAVIGNI, puis SALDORF.

CHAVIGNI.

Ah! quelle aimable femme j'aurai là, et que je serai heureux, lorsqu'une fois retiré des affaires... (Apercevant Saldorf qui le salue.) Ah! mon Dieu! en voici de nouvelles qui m'arrivent. C'est M. de Saldorf.

SALDORF.

J'ai l'honneur de saluer monsieur de Chavigni.

CHAVIGNI, lui rendant son salut.

Monsieur le baron... (A part.) Voyons-le venir.

SALDORF, à part.

Il garde le silence... c'est qu'il a quelque chose à me dire. Attendons.

(Il se fait un grand moment de silence. Ils se regardent tous les deux, s'assoient, Saldorf à droite, Chavigni à gauche; ils se regardent encore; à la fin, le baron de Saldorf impatienté prend la parole.)

SALDORF.

Monsieur, vous trouvez-vous bien fatigué de votre voyage?

CHAVIGNI.

C'est à vous, monsieur le baron, que je ferai cette demande.

SALDORF.

Mais, moi... à parler franchement...

CHAVIGNI, à part.

Il est vrai qu'il s'est reposé en route.

SALDORF.

Je suis assez satisfait du mien... Je viens de voir monsieur le comte de Moreno.

CHAVIGNI.

Moi aussi.

SALDORF.

Il me l'a dit... et comme je lui ai trouvé beaucoup d'éloignement pour vous, cela m'a fait penser que nous pourrions peut-être nous rapprocher.

CHAVIGNI, rapprochant de lui son fauteuil.

Moi, d'abord, j'y suis tout disposé.

SALDORF, après un moment de silence.

M. de Moreno a pris l'avance sur moi, et les chances sont maintenant pour lui.

CHAVIGNI.

C'est ce qui vous fâche.

SALDORF.

Du tout, cela m'est égal. A vous parler franchement, nous ne tenons pas à réussir ; mais nous tenons beaucoup à ce que l'envoyé d'Espagne ne réussisse pas... et si nous pouvions nous entendre...

CHAVIGNI.

Cela ne ferait pas mal... mais c'est là le difficile.

SALDORF.

Pourquoi donc ? Quelle est l'opinion du prince, et surtout la vôtre ? Voilà tout ce que je vous demande.

CHAVIGNI.

Monsieur le baron, à vous parler franchement...

SALDORF, à part.

Il cherche des détours.

CHAVIGNI.

Mon opinion est telle qu'il m'est fort difficile de la dire, mais vous êtes trop habile pour ne pas la deviner.

SALDORF.

Je comprends.

CHAVIGNI.

J'en étais sûr.

SALDORF, à part.

Il est encore plus adroit que je ne croyais.

CHAVIGNI.

Et si quelque chose peut vous faire connaître les intentions du prince, et mes dispositions à votre égard... c'est ce présent qui vous dira tout, et à la remise duquel je ne suis pas étranger... un portrait de votre connaissance qu'il m'a chargé de vous remettre. Vous comprenez...

SALDORF, à part, en examinant le portrait.

O ciel! (Haut, se levant.) Quoi! le prince Rodolphe, à votre instigation...

CHAVIGNI.

Oui, monsieur.

SALDORF.

A moi, un pareil affront! un procédé aussi injurieux! Ce n'est pas le refus : je m'y attendais, je le désirais même, mais être congédié de la sorte, être la dupe d'un pareil complot, et la victime de vos intrigues!

CHAVIGNI.

Moi, monsieur!

SALDORF.

AIR du vaudeville des Blouses.

Je cède enfin au dépit qui me gagne,
Oui, le grand-duc saura tout mot pour mot,

Et puis après, à l'envoyé d'Espagne
Je m'unirai contre vous, s'il le faut;
Pour vous chasser, nous allons nous entendre,
Et vos projets, que je sais, que je voi,
A tous ici je les ferai comprendre.

CHAVIGNI, à part.

Il aurait bien dû commencer par moi.

Ensemble.

SALDORF.

Je cède enfin au dépit qui me gagne, etc.

CHAVIGNI.

Je sens enfin le dépit qui me gagne;
Quoi! je ne puis y comprendre un seul mot :
Allez, monsieur, vous unir à l'Espagne,
Et je saurai résister, s'il le faut!

(Saldorf s'éloigne.)

SCÈNE V.

CHAVIGNI, seul.

Cet homme, assurément, n'aime pas la peinture. Moi qui croyais avoir arrangé tout pour le mieux!... il paraîtrait que j'ai fait une gaucherie; et me voilà en hostilité ouverte avec la Saxe. S'il exécute ses menaces, pour qui me prendra-t-on? Pour un intrigant qui est venu se jeter au milieu de leurs secrets. Ma foi, le moyen le plus court qui me reste de sortir d'embarras serait de partir, et de les laisser s'expliquer entre eux... Partir! et sans savoir pourquoi, et sans réparer mon imprudence; car il paraît que, sans le vouloir, j'en ai fait une, et que j'aurais mis dans un grand embarras cet excellent prince auquel je suis tout dévoué, par reconnaissance d'abord, et, s'il faut le dire, par curiosité; car, malgré moi, je m'intéresse maintenant à notre entreprise;

cette entreprise que je ne connais pas, et où je joue le principal rôle... D'un autre côté, ma contredanse avec doña Isabelle...

AIR : Amis, voici la riante semaine. (*Le Carnaval.*)

O toi, mon guide et mon dieu tutélaire,
Puissant hasard, ma sagesse et ma loi,
Viens m'inspirer, dis-moi ce qu'il faut faire !
Eh mais, quel bruit? c'est l'orchestre, je croi,
J'entends d'ici le violon sonore;
C'est décidé, je ne dois pas partir,
Et ce conseil que du hasard j'implore,
C'est le plaisir qui vient de me l'offrir.

SCÈNE VI.

LA MARQUISE, RODOLPHE, CHAVIGNI.

RODOLPHE, à la marquise en entrant.

Oui, vous ne vous en doutiez pas, l'orage est sur le point d'éclater... nous sommes perdus. (Apercevant Chavigni.) Ah ! mon Dieu ! c'est Chavigni ! Comment, malheureux, vous êtes encore ici ?

CHAVIGNI.

Oui, mon prince.

RODOLPHE.

Ignorez-vous les dangers qui nous menacent tous ?

CHAVIGNI.

C'est pour cela que je reste.

LA MARQUISE, courant à lui.

Ah ! monsieur cela ne m'étonne pas de vous. Nous avons donc encore un ami sur lequel nous pouvons compter ?

CHAVIGNI.

A la vie et à la mort! (A part.) Ces pauvres gens! je me ferais tuer pour eux. Il paraît que la marquise est aussi de la conspiration.

RODOLPHE.

Vous savez cependant que le grand-duc est furieux contre vous.

CHAVIGNI.

Contre moi?

RODOLPHE.

Et comme vous n'avez aucun caractère diplomatique, comme vous n'êtes point accrédité auprès de lui, il peut, sans manquer au droit des gens, vous faire jeter dans quelque prison d'État, d'où je ne serais pas sûr de vous retirer.

CHAVIGNI, à part.

Ah! mon Dieu!

LA MARQUISE.

Et qu'a-t-il donc fait?

CHAVIGNI.

C'est ce que je me demande.

RODOLPHE.

Si au moins vous m'eussiez prévenu! mais de vous-même... tenter un coup aussi audacieux! Vous savez bien que, placés entre deux puissances qu'il faut également ménager, notre seul espoir était de gagner du temps en les opposant l'une à l'autre.

LA MARQUISE.

C'était notre plan.

RODOLPHE.

C'était le plus sage. Eh bien! il a tout rompu... Il a frappé un grand coup... Il a congédié, en mon nom, l'envoyé de Saxe et celui d'Espagne, qui, tous les deux, sont furieux.

LA MARQUISE, *avec effroi.*

O ciel! il aurait osé... (*Avec fermeté.*) Eh bien! il a eu raison.

CHAVIGNI, *vivement.*

Vous trouvez ?

LA MARQUISE.

Oui, une telle résolution peut seule nous sauver. J'ignore quelles en seront les conséquences; mais enfin, il eût toujours fallu en venir là, et jamais vous n'y auriez consenti, jamais vous ne l'auriez pris sur vous. Ce qui m'étonne même, c'est qu'il ait pu vous y amener.

RODOLPHE.

C'est bien malgré moi, sans m'en avertir. Il m'y a forcé... la ruse la plus adroite et la plus infernale... ces deux portraits que vous m'aviez demandés, et que je vous destinais...

CHAVIGNI, *à part.*

Dieu! c'était pour elle!

RODOLPHE.

Il les a remis de ma part à l'envoyé d'Espagne.

LA MARQUISE.

Et à celui de Saxe... je comprends.

CHAVIGNI, *à part.*

Elle est bien heureuse.

LA MARQUISE, *à Chavigni.*

Ah! quelle reconnaissance nous vous devons!

CHAVIGNI.

Du tout, madame, bien moins que vous ne croyez.

RODOLPHE.

En effet, il nous a sauvés d'un danger pour nous remettre dans un autre plus grand. Que dire maintenant au grand-duc? comment motiver ce double refus, ce double affront? faut-il tout lui avouer?

CHAVIGNI.

Et pourquoi pas?

LA MARQUISE.

O ciel! est-ce votre avis?

CHAVIGNI.

Oui, madame; il faut que tout s'éclaircisse; moi, je tiens à ce qu'on s'explique.

RODOLPHE, allant à Chavigni.

Eh bien! chargez-vous-en.

CHAVIGNI.

Moi?

RODOLPHE.

Oui. Il n'y a que vous qui, avec vos talents et votre habileté, puissiez nous rendre ce dernier service. Moi, d'abord, je ne m'en mêle plus : vous avez commencé, c'est à vous d'achever.

CHAVIGNI.

Quoi! vous voulez...

RODOLPHE.

Oui, déclarer au grand-duc que je chéris ma liberté, que je veux la conserver.

CHAVIGNI.

C'est si naturel...

RODOLPHE.

Et que je ne veux pas me marier...

CHAVIGNI, étonné.

Hein! comment?

LA MARQUISE.

Taisez-vous; on vient.

SCÈNE VII.

RODOLPHE, ISABELLE, CHAVIGNI, LA MARQUISE.

ISABELLE, à Chavigni.

Ah! monsieur! je vous cherchais. Vous faites de jolies choses, et vous tenez bien vos promesses!

CHAVIGNI.

Ah! mon Dieu! le bal est commencé... et notre contredanse...

ISABELLE.

Il s'agit bien de cela! Je viens de voir mon père...

CHAVIGNI.

Il est furieux... je le sais.

ISABELLE.

Il devrait l'être; mais il s'est calmé, il s'est adouci. « Ma fille, m'a-t-il dit, Chavigni m'a trompé avec un art, avec une profondeur dont je ne l'aurais pas cru capable; mais mon indignation ne m'empêche pas de lui rendre justice; et je puis encore lui pardonner ; je puis même le nommer mon gendre, pourvu que la Saxe ne l'emporte pas. C'est tout ce que je demande. »

CHAVIGNI.

O ciel!

ISABELLE.

Vous voyez donc bien, monsieur, que vous me trompiez; que vous êtes mêlé dans tout cela; que tout ici dépend de vous; et mon père consentirait à notre mariage, que c'est moi, monsieur, qui refuserais.

LA MARQUISE.

Et pourquoi donc?

ISABELLE.

Pourquoi? Croiriez-vous, madame, que tout à l'heure encore, à moi, moi qu'il aime, il m'a assuré qu'il ne connaissait rien, qu'il ne savait rien de ce qui se passait ici?

RODOLPHE.

Une pareille discrétion... c'est admirable!

ISABELLE.

Ce n'est rien encore ! Mon père lui a offert ma main, à condition qu'il lui confierait le secret de son voyage et de sa mission ; eh bien ! madame, il l'a refusée.

RODOLPHE, passant auprès de Chavigni.

Il se pourrait! O généreux ami, je ne pourrai jamais m'acquitter envers vous; mais que j'arrive au pouvoir... que je règne... je ne veux pas d'autre ami, d'autre conseil.

LA MARQUISE.

Et vous ferez bien. En attendant, c'est moi qui me charge de la réconciliation. (A Isabelle.) Oui, ma chère enfant, vous lui pardonnerez, par amitié pour moi.

ISABELLE.

Il est bien heureux, madame, que vous le protégiez ; sans cela... mais au moins que la Saxe ne l'emporte pas : voilà tout ce que je lui demande.

LA MARQUISE.

Et nous le lui demandons aussi.

ISABELLE.

N'est-il pas vrai? il peut bien faire cela pour nous ; car, qu'est-ce que cela lui fait, que la Saxe...

CHAVIGNI.

Eh! mon Dieu! si cela peut vous être agréable... mais notre contredanse que nous oublions...

LA MARQUISE.

Une contredanse! Penser à cela dans un pareil moment!

CHAVIGNI.

Toujours...

AIR : Au temps heureux de la chevalerie.

J'aime le bal, le bruit et la musique;
Est-il un temps qui soit mieux employé?
Les noirs chagrins, les soins, la politique,
Tout dans un bal est bientôt oublié.
Un bal vaut seul un traité d'alliance;
Je formerais, si j'étais souverain,
Tous mes sujets en une contredanse,
Pour les forcer à se donner la main!
(A Isabelle.)
Venez, courons.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES; LE GRAND-DUC.

(Le grand-duc arrive par le fond, au moment où ils vont pour sortir; à son aspect, Rodolphe, la marquise, Chavigni et Isabelle s'arrêtent. Chavigni et la marquise sont à sa gauche; Rodolphe et Isabelle à sa droite.)

LE GRAND-DUC.

Un instant! Où allez-vous?

CHAVIGNI.

Mille pardons, monseigneur! c'est une affaire des plus importantes : une contredanse avec mademoiselle de Moreno.

LE GRAND-DUC.

Je lui demanderai la permission de lui enlever son danseur pour quelques moments (A Chavigni.) J'ai à vous parler, monsieur... Ces dames peuvent rentrer dans la salle du

bal, où on les désire. (A Rodolphe.) Vous, monsieur, je vous prie de passer dans mon cabinet et d'y attendre mes ordres.

LA MARQUISE, bas à Chavigni.

C'est le moment de la crise... défendez nos intérêts.

RODOLPHE, de même.

Je n'ai d'espoir qu'en vous.

(Rodolphe donne la main à la marquise et à Isabelle, et tous trois sortent par le fond.)

SCÈNE IX.

LE GRAND-DUC, CHAVIGNI.

(Le grand-duc se promène quelque temps avec inquiétude, sans parler, pendant que Chavigni dit l'*aparté* suivant.)

CHAVIGNI, à part.

Cela devient plus sérieux... J'avais cru deviner qu'il s'agissait d'une conspiration où se trouvait madame de Surville, et où la liberté du prince était compromise. Mais, depuis qu'il m'a parlé de célibat, je n'y suis plus du tout.

(Le grand-duc s'assied, Chavigni reste debout devant lui.)

LE GRAND-DUC.

Approchez, monsieur. Les choses en sont venues au point qu'il faut enfin que je connaisse vos intentions... Quoique arrivé ici sans aucun but ostensible, depuis ce matin, il n'est question que de vous : vous avez tout bouleversé dans ma cour.

CHAVIGNI.

Moi, monseigneur?

LE GRAND-DUC.

Oui, monsieur : l'envoyé de Saxe vous accuse, celui d'Espagne se plaint de vous, et moi-même, je suis très-

mécontent de l'ascendant que vous avez pris sur mon neveu.

(Il se lève.)

AIR d'Aristippe.

Pour échapper à mon regard sévère,
Par vos conseils il fait tout ce qu'il peut.

CHAVIGNI.

Mais, monseigneur, moi, je le laisse faire,
Je lui conseille ce qu'il veut.

LE GRAND-DUC.

Il ne suit point d'autre avis que le vôtre.

CHAVIGNI.

En fait d'avis, un prince, on le sait bien,
Nous fait toujours l'honneur d'être du nôtre,
Quand nous avons l'esprit d'être du sien.

LE GRAND-DUC.

En fait d'esprit, je sais que vous en avez beaucoup; mais il s'agit de franchise, et je vais droit au fait. Puisque vous avez tant d'influence sur mon neveu, faites-lui comprendre qu'aujourd'hui même j'entends et j'exige qu'il fasse un choix.

CHAVIGNI.

Un choix... oserai-je vous demander lequel?

LE GRAND-DUC.

Peu m'importe : il est le maître; je ne prétends pas le contraindre; mais je m'en prends à vous, si ce soir même, d'une manière ou d'une autre, il n'est pas marié.

CHAVIGNI.

Marié! ô ciel, c'est fait de moi!

LE GRAND-DUC.

Et pourquoi donc?

CHAVIGNI.

C'est qu'ici, à l'instant même, Son Altesse venait de m'expliquer ses intentions, qui ne se trouvent pas parfaitement d'accord avec celles de monseigneur, vu qu'il désire rester célibataire.

LE GRAND-DUC.

Comment! il refuse! j'en suis fâché pour vous, monsieur, et je ne reconnais pas là votre adresse : comme hier il y était décidé, je sais à qui attribner ce changement de résolution. Oui, monsieur; on ne vient pas ainsi, par des intrigues habilement combinées, jeter le trouble dans un État, le désordre dans une famille. Je ne me soucie pas, grâce à vous, de me trouver en hostilité avec deux puissances. Il leur faut une réponse, une réponse satisfaisante, ou du moins qui ne mécontente ni l'une ni l'autre; c'est vous que cela regarde; et, puisque vous avez tant de talent, tant d'habileté, trouvez quelque moyen pour sortir de là; mais n'oubliez pas, je vous le répète, qu'il faut qu'aujourd'hui même mon neveu soit marié; sinon, c'est vous que j'accuse de sa désobéissance; et comme vous n'avez ici aucun caractère officiel, vous ne serez point étonné que je m'assure de votre personne. Adieu; je vous laisse.

(Il entre dans son cabinet.)

SCENE X.

CHAVIGNI, puis LA MARQUISE.

CHAVIGNI.

Où diable me suis-je fourré, et à qui en ont-ils avec leur double mariage? Depuis que je crois comprendre quelque chose, cela me paraît plus embrouillé que jamais. L'oncle qui veut, le neveu qui ne veut pas, et au fait pourquoi ne veut-il pas? cela serait tout de suite fini; je m'en vais lui dire...

LA MARQUISE.

Eh bien! quelles nouvelles?

CHAVIGNI.

De très-bonnes. Si Son Altesse le veut, cela peut s'arranger.

LA MARQUISE.

Et comment?...

CHAVIGNI.

Écoutez bien. Voici, de peur de me tromper, les propres paroles du grand-duc : « Je ne me soucie pas, grâce à vous... » C'est à moi qu'il parle. « Je ne me soucie pas d'être en hostilité avec deux puissances. Il leur faut aujourd'hui même une réponse satisfaisante, ou qui, du moins, ne mécontente ni l'une ni l'autre. »

LA MARQUISE.

Et c'est justement là le difficile.

CHAVIGNI.

Attendez donc, ce n'est pas fini... C'est toujours le grand-duc qui parle. « Il faut donc qu'aujourd'hui même mon neveu soit marié, n'importe avec qui, sinon, c'est vous qui êtes responsable. »

LA MARQUISE.

O ciel!... que dites-vous! vous l'avez amené là?

CHAVIGNI.

Oui, madame, et sans beaucoup de peine, car il y est venu de lui-même ; mais vous sentez bien que cela ne peut pas durer plus longtemps, et qu'il faut que le prince se décide.

LA MARQUISE.

Oui, vous avez raison; c'est le moment, ou jamais; c'est offrir au grand-duc le moyen de sortir d'embarras; c'est,

comme il le désire, ne donner de préférence à personne, ne mécontenter ni l'une ni l'autre; c'est la force seule des événements... n'est-il pas vrai?

CHAVIGNI.

Eh! oui, madame.

LA MARQUISE.

Ainsi donc, vous conseillez au prince...

CHAVIGNI.

Certainement; il n'y a plus à hésiter.

LA MARQUISE.

Eh bien! attendez-moi ici; je me charge de tout, et ne vous mêlez de rien.

CHAVIGNI.

Je ne demande pas mieux, parce qu'après tout ce que j'ai fait aujourd'hui...

LA MARQUISE.

Je vais trouver le grand-duc, et cette idée seule me cause un effroi dont je ne suis pas maîtresse.

CHAVIGNI.

C'est pourtant vrai... cette pauvre marquise... je crois qu'elle tremble... Allons, madame, allons, du courage!

LA MARQUISE.

Oui, j'en aurai, je suivrai vos avis, il faut que notre sort se décide. Dans quelques instants nous serons perdus tous trois, ou tous trois nous serons au faîte des honneurs et de la fortune. Adieu, adieu... Attendez-moi.

(Elle entre dans le cabinet du grand-duc.)

SCÈNE XI.

CHAVIGNI, seul.

Voilà la frayeur qui me prend à mon tour; cette pauvre femme s'exposer ainsi pour moi!... Je ne sais en honneur si je dois la retenir ou la laisser faire; parce que ce qu'elle va faire là est quelque chose de si hardi, de si... Diable m'emporte si je sais ce que c'est, mais ce doit être terrible. Et c'est moi qui ai combiné, qui ai conduit tout cela, qui suis la cause de tous ces grands événements... Ah! si M. de Moreno était ici, lui qui soutenait ce matin que le génie faisait tout!... si cette entreprise, quelle qu'elle soit, vient à réussir, ils seront tous persuadés de mes immenses talents; mais, si elle ne réussit pas, je suis le plus ridicule et le plus absurde des hommes. Que se passe-t-il là-dedans? Suis-je un sot ou un homme de génie? Cela se décide en ce moment, sans qu'il y ait de ma faute, et sans que mon mérite influe en rien sur la décision. La marquise ne revient pas; mauvais présage. Allons, c'est décidé, je suis un sot, et voilà M. de Saldorf qui vient m'en apporter la nouvelle officielle.

SCÈNE XII.

LES MÊMES; SALDORF.

SALDORF, entrant vivement et prenant Chavigni à part.

Je sors du cabinet du grand-duc, et je suis content de vous; vous avez fait ce que je vous demandais.

CHAVIGNI.

Moi!

SALDORF, à demi-voix.

Oui, nos rivaux ne l'emportent pas; c'est tout ce que je voulais. Je rendrai compte à mon souverain de la part que vous avez prise à tout ceci, et si jamais vous avez besoin de lui, je vous réponds de sa bienveillance.

CHAVIGNI.

O ciel!... que dites-vous? Est-ce qu'on s'est prononcé pour la Saxe?

SALDORF.

Du tout; mais on vient; du silence!

SCÈNE XIII.

LES MÊMES; LE COMTE, ISABELLE.

LE COMTE, à Chavigni.

Mon ami, ma fille est à vous.

CHAVIGNI.

Il serait possible!

LE COMTE.

Supérieurement conduit; et je vous remercie en mon particulier de m'avoir servi autant que vous le pouviez.

CHAVIGNI.

J'entends; le prince s'est décidé en votre faveur.

LE COMTE.

Non pas, vous y aviez mis bon ordre; (A demi-voix.) mais au moins l'honneur est sauvé, la Saxe ne l'emporte pas; c'est tout ce que j'exigeais, et tout ce que vous pouviez faire.

ISABELLE, bas.

Et d'abord, il me l'avait bien promis.

LE COMTE.

Je conviens qu'aujourd'hui vous nous avez étonnés; un aplomb, une finesse, et, au milieu de deux rivaux intéressés à vous nuire, marcher d'un pas ferme, les écarter de votre chemin, et arriver à votre but, car il y est parvenu; c'est une Française qui l'emporte.

CHAVIGNI.

Vraiment!

LE COMTE, souriant.

Eh bien! direz-vous encore que, dans nos combinaisons, le génie et l'adresse sont inutiles?

CHAVIGNI.

Non, monsieur le comte, je viens de voir par moi-même... (A part.) C'est fini, il paraît que décidément je suis un homme de génie.

SCÈNE XIV.

ISABELLE, CHAVIGNI, LE GRAND-DUC, LA MARQUISE, RODOLPHE, LE COMTE, SALDORF.

RODOLPHE.

Victoire! mon cher Chavigni, tout est avoué, tout est connu.

LE COMTE.

Je viens de le lui raconter.

LE GRAND-DUC.

Vous savez alors que tout est pardonné, que j'ai donné mon consentement. Approchez, monsieur... (A demi-voix.) Vous vous en êtes tiré à merveille, et je n'attendais pas moins de vous; cependant je ne suis pas tout à fait votre dupe, et je parierais que ce prétendu mariage n'est pas encore fait.

CHAVIGNI.

Comment, monseigneur!

LE GRAND-DUC, de même.

Vous avez eu raison de le dire, et c'est une heureuse idée, puisqu'elle nous tire de l'embarras où nous étions. (Haut.) Pour vous prouver ma satisfaction, si votre cour pouvait se décider à se priver de vos talents, je serais trop heureux de les employer et de vous attacher à ma personne.

RODOLPHE.

Non, monseigneur, c'est à moi de me charger de son avancement, et j'espère qu'il ne nous quittera plus, car nous avons des dettes à acquitter envers lui.

SALDORF, passant auprès de Chavigni.

Moi, monsieur, j'ai une grâce à vous demander.

CHAVIGNI.

A moi, monsieur... et laquelle?

SALDORF.

J'écris des mémoires du temps, c'est la mode; et je vous prierai, vous qui avez conduit cette affaire, de me donner, sur cette importante négociation, tous les renseignements...

CHAVIGNI, à part.

Il s'adresse bien!

LE GRAND-DUC.

Il suffit; rentrons dans la salle du bal, où l'on doit être étonné de notre absence. Je demanderai à ces messieurs, ainsi qu'à M. de Chavigni, de garder encore le silence pour ce soir; je me réserve demain le plaisir d'apprendre cette nouvelle à toute ma cour, et, de plus, je veux que cette affaire, qui vous fait beaucoup d'honneur, soit insérée dans la gazette officielle avec tous ses détails.

CHAVIGNI, s'inclinant.

Quoi! monseigneur, vous voulez que demain... (A part.)

Quel bonheur! je pourrai donc enfin connaître ce que j'ai fait !

LE CHOEUR.

AIR du dernier chœur de l'Arbitre.

Honneur à la diplomatie,
Il triomphe par son secours!
Il aura pour charmer sa vie
La politique et les amours.

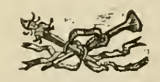
LA MARQUISE, au public.

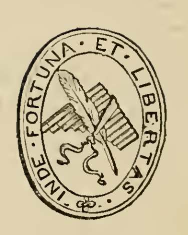
AIR du vaudeville des Frères de lait. (HEUDIER)

Messieurs, pour notre diplomate,
Voici le moment dangereux;
La circonstance est pour lui délicate :
Jusqu'à présent il fut toujours heureux,
Le hasard seul a comblé tous ses vœux.
Si par hasard de plaire il a la gloire,
S'il peut trouver un public indulgent,
Plus que jamais, dans ce jour, il va croire
Que le bonheur nous tient lieu de talent!



TABLE




INDE · FORTUNA · ET · LIBERTAS



